This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

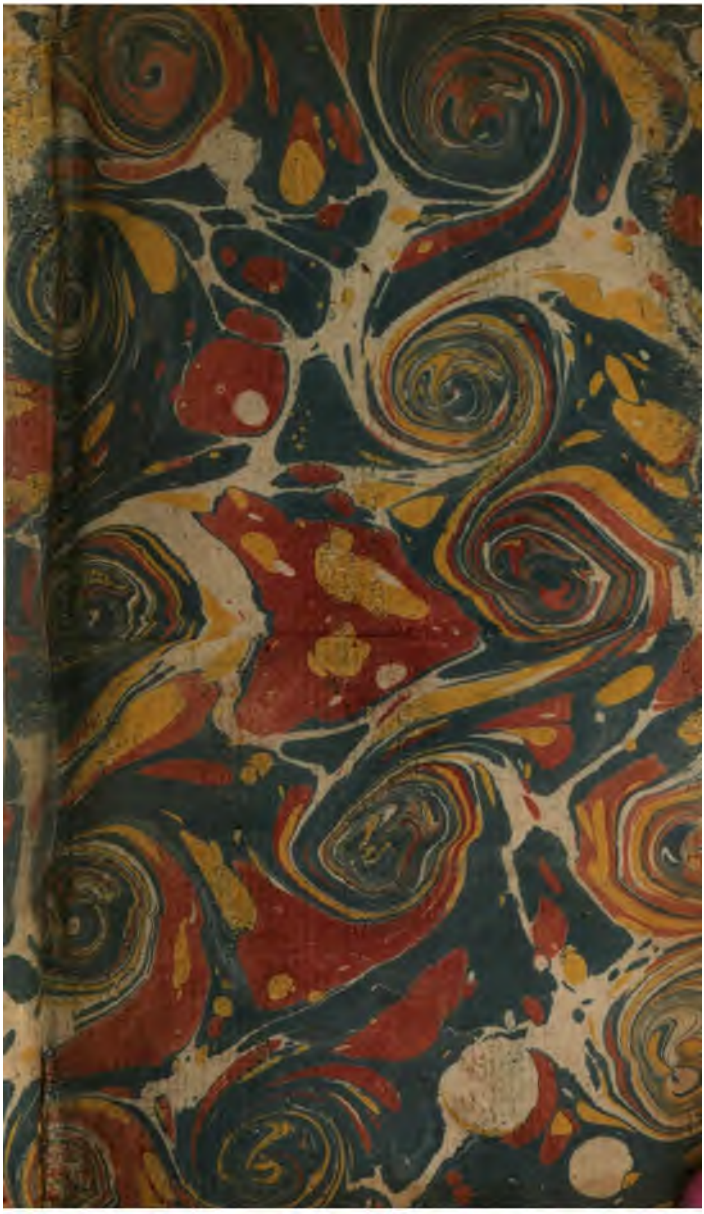
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 331.1
*

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
CLASS OF 1828



L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXX.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIÉME.

A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DC C. LXX.

BP 331.1

Harvard College Library
May 18, 1922
Minot fund

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Le Déſerteur, Drame en trois Actes & en proſe, mêlé de Muſique; par M. Sedaine, &c, à Paris chez Claude Hériſſant Imprimeur - Libraire rue Neuve Notre Dame.

L'Épigramme ſuivante a couru tout Paris quelques jours après l'impreſſion de ce Drame:

D'avoir hanté la Comédie,
Un Pénitent, en bon Chrétien,
S'accuſoit, & promettoit bien
De n'y retourner de ſa vie.

Voyons, lui dit le Confeſſeur,
C'eſt le plaiſir qui fait l'offenſe ;
Que donnoit-on ? -- *Le Déſerteur.*
Vous le lirez pour pénitence.

Je viens de faire cette pénitence, Monſieur. Mais je ne ſçais, en vérité, par quelle raiſon l'on eſt plus difficile pour M. *Sedaine* que pour la plûpart des autres faiſeurs d'Opéra-Comiques. Il me ſemble que la lecture de ces ſortes d'ouvrages a toujours été un ſupplice pour les gens de goût. Quoi de plus inſupportable, en effet, que ces petites rimes barbares & diſloquées qui coupent à chaque inſtant le dialogue & l'intérêt ! J'avois cru juſqu'ici que les auteurs de ces ſortes de Drames étoient diſpenſés de bien écrire ; pourquoi M. *Sedaine* ſeroit-il ſeul excepté ? C'eſt une rigueur qu'il ne mérite point. Je ne parlerai donc pas de ſtyle en vous rendant compte de ſa Pièce, dont le ſujet eſt des plus touchans. Vous imaginez ſans peine de quel pathétique il eſt ſuſceptible ; vous vous repréſentez un jeune homme qui déſerte par légèreté ou par imprudence,

& qui, à l'instant où il va être fusillé, se retrouve dans les bras de son père & de sa maîtresse. Vous croyez sans doute que ces situations attendrissantes ont été le principal objet du travail de M. *Sedaine*. Point du tout ; un personnage épisodique a fait le succès de sa Pièce ; mais il faut convenir que ce caractère est neuf & qu'il suppose beaucoup de talent dans l'écrivain qui l'a tracé. C'est un soldat ivre nommé *Montauciel* ; il se trouve dans la même prison qu'*Alexis* qui est le Déserteur. Voici comme il entre sur la scène :

Camarade, vous me demandez ?

ALEXIS.

Moi, non.

MONTAUCIEL.

Ah, que si..... La maison, hé, la maison : nous allons boire un coup ensemble ; nous allons renouer connoissance, si nous nous connoissons ; ou nous allons la faire, si nous ne nous connoissons pas : cela revient au même.

ALÉXIS.

Sçavez-vous ſi l'on peut avoir une feuille de papier pour écrire ?

MONTAUCIEL.

Ah, que oui, je vous aurai ça. Hé, la maiſon, la maiſon. Mais, ſarpebleu, vous avez eu un tort, vous avez eu deux torts, vous avez eu trois torts; le premier, c'eſt de déſerter; le ſecond, c'eſt d'en convenir. *Montauciel* n'eſt qu'une bête : mais, à votre place, ç'auroit été mon Sergent, mon Général, mon Caporal; je leur aurois dit : non, je ne déſerte pas : non, ſarpebleu, *Montauciel* ne déſerte pas. Hé, la maiſon. (*Il va, pendant la ritournelle, comme s'il appelloit, & il revient.*)

Ariette.

Je ne déſerterai jamais,
Jamais que pour aller boire;
Que pour aller boire à longs traits
De l'eau du fleuve où l'on perd la mémoire.

Il eſt permis d'être par fois
Infidèle à ſon inhumaine ;
Mais c'eſt bleſſer toutes les loix
Que de l'être à ſon Capitaine.

Une autre ſcène fort plaiſante eſt celle qui ſe paſſe entre *Montauciel* & *Bertrand* couſin du Déſerteur, eſpèce de niais qui vient lui rendre viſite. Le Geolier dit qu'il va revenir, & *Bertrand* veut le ſuivre. Non, non, dit *Montauciel*, reſtez ; vous allez boire un coup en attendant.

BERTRAND.

Mais êtes-vous bien sûr que c'eſt mon couſin *Alexis* ?

MONTAUCIEL.

Oui, oui, c'eſt lui : un Soldat.

BERTRAND.

Oui.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il eſt ici d'hier.

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là. Il est votre cousin.

BERTRAND.

Oui, Monsieur.

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là.

BERTRAND.

Mais, Monsieur.....

MONTAUCIEL.

Mettez-vous là, vous dis-je, mettez-vous là. Sarpejeu, mettez-vous donc là; buvons un coup, il va revenir.

BERTRAND.

Monsieur, je vous remercie; on ne boit pas comme ça sans connoître.

MONTAUCIEL.

Eſt-ce que je vous connois, moi? Et ça ne m'empêche pas de boire avec vous. Il eſt bon: buvez, buvez donc. (*Bertrand boit.*) Et vous dites que.....

BERTRAND.

Moi, je ne dis rien.

MONTAUCIEL.

Si vous ne dites rien, chantez, chantez.

BERTRAND.

Ah! Monſieur, nous ſommes dans le chagrin..

MONTAUCIEL.

C'eſt à cauſe de cela: c'eſt dans le chagrin qu'il faut chanter, cela diſſipe. Allons, chantez.

Toujours chanter, & toujours boire,
C'eſt la deviſe de *Grégoire*.

Chantez donc.

BERTRAND.

Mais, je ne ſçais pas chanter.

MONTAUCIEL.

Chantez toujours; voulez vous donc chanter, quand on vous en prie. Sarpebleu, vous chanterez.

BERTRAND.

Mais attendez donc. *Il chante.*

Tous les hommes ſont
bons:
On ne voit que des gens
francs,
A leurs intérêts
près.
Nous aimons la bonté,
L'exacte probité
dans les autres.
Faire le bien eſt ſi doux,
Pour ne rendre heureux que nous
& les nôtres.

MONTAUCIEL.

Sarpedié, votre Chanſon eſt bonne à porter le Diable en terre. Ecoutez-moi.

Montauciel chante le couplet ſi connu

Vive le vin, vive l'amour, &c,

Et dit :

Voilà une Chanſon ça. Chantons enſemble.

BERTRAND.

Hé mais, & mon couſin.....

MONTAUCIEL.

Il ne peut pas tarder. Allons, chantons enſemble à préſent.

BERTRAND.

Enſemble !

MONTAUCIEL.

Oui enſemble ; c'eſt plus gai.

BERTRAND.

Mais je ne ſçais pas votre Chanſon.

MONTAUCIEL.

Q'eſt-ce qui vous dit de chanter ma Chanſon ? Dites la vôtre, & moi la mienne ; c'eſt plus gai.

BERTRAND.

Hé mais.....

MONTAUCIEL.

Allons, morbleu, chantez (*Il verſe un verre de vin, & boit*) Buvez & chantez.

Chacun chante ſa Chanſon de ſon côté, & cela forme un des plus jolis duo qu'on ait entendus ſur le Theâtre. Enſuite il s'élève une querelle comique entre *Montauciel* & le *Déſerteur ;* mais lorſque celui-ci eſt ſur le point d'avoir la tête caſſée, il a avec lui la ſcène la plus ſingulière & la plus intéreſſante.

MONTAUCIEL *entre, une bouteille de vin & un gobelet à la main.*

Ah, te voilà, te voilà : je te cherchois : c'eſt à préſent qu'il faut du cœur.

ALÉXIS.

Quoi ? *Montauciel.*

MONTAUCIEL.

On vient te chercher. Bois cela, bois cela, c'eſt le cœur du Soldat. J'ai cru que tu avois ta grace : mais non.

ALÉXIS.

On vient me chercher ?

MONTAUCIEL.

Oui, bois cela.

ALÉXIS

Je te remercie. Ha, *Louiſe* !

MONTAUCIEL.

Tu ſçais bien cette querelle de tantôt ? Hé bien, je te le pardonne, meurs en paix ; c'eſt moi qui ai tort. Bois donc cela, je t'en prie, je t'en ſupplie : ne me refuſe pas. C'eſt le dernier coup de vin que tu boiras.

ALÉXIS *prend le gobelet, le présente à Montauciel qui verse, & boit.*

Donne : en te remerciant.

MONTAUCIEL.

Pauvre garçon ! Un second, je t'en prie.

ALÉXIS.

Je te remercie..... *Montauciel*, fais-moi un plaisir.

MONTAUCIEL.

Quoi ?

ALÉXIS.

Puis-je compter sur toi ?

MONTAUCIEL.

A la mort & à la vie.

ALÉXIS.

Promets-moi de rendre cette lettre.

MONTAUCIEL.

Où ? j'y vais.

ALÉXIS.

Tu ne le peux pas, tu es en priſon.

MONTAUCIEL.

C'eſt vrai, mais je ſors aujourd'hui.

ALÉXIS.

Il viendra un païſan, nommé *Jean-Louis*. Tu lui rendras cette lettre, ou tu la feras rendre à ſon adreſſe.

MONTAUCIEL.

Que je meure à l'inſtant ſi j'y manque. Ah! les voilà, les chiens, les enragés, les..... Morbleu, je crois que j'irois à ſa place.

ALÉXIS.

Adieu, *Montauciel*.

MONTAUCIEL.

Que je t'embraſſe!

ALÉXIS.

Si cette jeune fille de ce matin vient

ici, dis lui que j'ai penſé à elle juſqu'au dernier moment.

MONTAUCIEL.

Brave garçon ! Brave garçon ! Mes amis, mes camarades, ne le manquez pas.

Cette ſcène, Monſieur, a fait le plus grand honneur à M. *Sedaine*; les Militaires ſur-tout ont applaudi au caractère de ce ſoldat dont ils ont vû beaucoup de modèles; ils ont été frappés de la vérité de ces deux traits: *c'eſt le dernier coup que tu boiras, mes amis, ne le manquez pas.*

Voilà, Monſieur, ce qui a fait la fortune du *Déſerteur*; le reſte eſt ou foible, ou peu vraiſemblable, ou mal amené. Toute l'intrigue eſt fondée ſur un tour ridicule que l'on joue au héros de la pièce. Ce jeune homme doit avoir ſon congé dans quinze jours; en attendant, ſon Colonel l'envoie à quelques lieues du Camp faire des remercîmens à une certaine Ducheſſe qui le protége, & cette Ducheſſe là ordonne qu'on lui faſſe accroire que ſa maîtreſſe

eſt mariée de la veille, & qu'on faſſe trouver ſur ſon paſſage la prétendue nôce, les violons & tout ce qui peut confirmer ſon erreur. La ſeule raiſon de la Ducheſſe, c'eſt qu'il aura plus de plaiſir quand il ſera détrompé, & l'imbécille famille du jeune ſoldat de s'écrier à meſure qu'il témoigne plus de chagrin :

Bon, bon, quel plaiſir il aura
Quand il ſçaura que ç'a n'eſt pas.

Le dénoûment n'eſt pas mieux conçu. *Louiſe*, qui eſt la prétendue du *Déſerteur*, a été ſe jetter aux pieds du Roi & a obtenu ſa grace ; elle arrive ſur le Théâtre, s'évanouit, & le papier qu'on lui a donné reſte caché dans ſon ſein ; cependant la grace du *Déſerteur* eſt notifiée avant que *Louiſe* paroiſſe dans la place publique ; ce qui ne ſe conçoit pas. L'auteur répond dans ſa *Préface* qu'on ne s'eſt pas fié à *Louiſe*, que la grace étoit renfermée dans un paquet donné au grand Prévôt, & que le papier de *Louiſe* n'étoit bon que pour la tranquilliſer ; il prévoit cepen-

dant qu'on pourra bien lui reprocher de n'avoir pas mis dans ſa Pièce ce qu'il dit dans ſa *Préface*. Il ſe tire de là à merveille en répliquant qu'il craint tant de *mettre des inutilités* dans ſes ouvrages, qu'il *oublie ſouvent les choſes les plus néceſſaires*.

Au reſte, il étoit tout ſimple de ne pas diſtraire l'attention du ſpectateur par l'évanouiſſement de *Louiſe* qui ne ſert qu'à allonger la pièce inutilement, & de faire arriver la grace du *Déſerteur* dans l'inſtant même où les fuſils ſont braqués pour lui caſſer la tête; ce qui auroit formé un très-beau coup de Théâtre & le dénouement le plus ſatisfaiſant.

Le Véridique, ou Mémoires de M. de Fillerville, Hiſtoire véritable, par un Menteur, 2 Parties.

Le Héros de ce Roman remonte juſqu'à ſon enfance dont il décrit les jeux, les petits chagrins & les ennuis divers. Il eſt, enſuite, tour à tour aventurier, galant, militaire, auteur, époux &

Moine. L'ouvrage, à proprement parler, eſt une cenſure très-vive de la plupart des états de la vie, tels que l'Egliſe, la Robe, l'Epée, les Ordres Religieux, le mariage, &c, &c, &c. L'auteur, ſous prétexte de dire la vérité, l'inſulte ſouvent. Au reſte, on ne peut lui en faire un crime, puiſqu'il nous a prévenus lui-même qu'il eſt un *Menteur*. Son ſtyle eſt aſſez naturel, aſſez rapide, excepté quelques expreſſions qu'il affecte de répéter, *un ſouper des plus exigus*, *un équipage des plus exigus*, *un porte manteau des plus exigus*, &c, &c, &c.

Il eſt étonnant, Monſieur, que la chûte continuelle de ces ſortes d'ouvrages ne puiſſe guérir nos jeunes gens de la manie d'en produire de ſemblables ? Depuis que la fureur des Romans s'eſt emparée des têtes françoiſes, on n'en compte que trois ou quatre vraiment dignes d'être lus; tous les autres ſont morts en naiſſant; le regne de la frivolité eſt de peu de durée, à moins que l'irreligion & le libertinage ne l'accompagnent. Combien de Romans futiles ſeroient plongés dans les ombres de l'oubli, ſi les mœurs y étoient épargnées,

ou si l'impiété en étoit bannie ? Deux choses peuvent faire lire un auteur, le génie & la licence, mais la licence soutenue de beaucoup d'esprit.

Avis Typographique.

Lottin le jeune vient d'acquérir :

1°. Principes de Grammaire, précédés d'un précis de Logique, par M. *du Marsais :* (ouvrage extrait en partie de l'Encyclopédie) superbe édition pour le papier & la partie typographique, grand *in*-8°, 6 l.

2°. Les mêmes, 2 volumes *in*-12, fort minces, & papier très-commun 5 l.

3°. Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle, *in*-8°, 4 l. 10 s.

4°. Abrégé Chronologique de l'Histoire du Nord, ou des Etats de Dannemarck, de Russie, de Suède, de Pologne, de Prusse, de Courlande, &c, avec des remarques particulières sur le génie, les mœurs, les usages de ces Nations, 2 volumes *in*-8°, 10 l.

5°. Abrégé Chronologique des grands Fiefs de la Couronne de France, avec la Chronologie des Princes & Sei-

gneurs qui les ont poſſédés, juſqu'à leur réunion à la Couronne : ouvrage ſervant de ſuite à l'Abrégé Chronologique de M. le Préſident *Hénault*, *in*-8°. 5 l.

6°. Nouvelles Recherches ſur la France, ou Recueil de Mémoires Hiſtoriques ſur quelques Provinces, Villes & Bourgs de ce Royaume : ouvrage ſervant de ſuite à l'Etat de la France de M. *de Boulainvilliers* & à celui de M. *Piganiol*, 2 vol. *in*-12, 5 l.

7°. L'Art de convertir le fer forgé en acier, par M. *de Réaumur*, *in*-4° avec dix-ſept planches. 12 l.

8° Traité des Indulgences & du Jubilé, par M. *Collet*, nouvelle édition augmentée, 2 volumes *in*-12, 1770. 6 l.

Les mêmes Livres ſe trouvent chez *Delalain* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

J'ai toujours évité, Monſieur, de vous faire part de ces ſortes d'*Avis*, qui dans un Journal ont l'air de rempliſſage, & qui, multipliés, à la longue, ſurchargeroient mes Feuilles. On me fait

cependant observer qu'ils ont leur avantage, puisqu'ils peuvent faire éviter bien des pas ou des ports de lettres inutiles à tous ceux qui desirent se procurer les articles qui en font l'objet. La présente notice en contient plusieurs, dont les gens de Lettres peuvent avoir besoin journellement.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Novembre 1770.

LETTRE II.

Les Soupirs d'Euridice aux Champs Elysées, par l'auteur de Garrick ou les Acteurs Anglois; *à Paris chez J. B. Costard rue Saint Jean de Beauvais.*

LE fameux Episode d'*Orphée* & d'*Euridice* a fourni le fond de cet ouvrage. *Euridice* est dans l'Elysée; *Orphée* a déja pénétré jusqu'au Tartare, & sa femme lui écrit par le moyen d'un certain *Ascalaphe* métamorphosé

en hibou, qui lui ſert de Secrétaire & ſe charge de porter ſes lettres. Cette correſpondance eſt une fiction trop extravagante pour qu'elle ſoit admiſe. Il n'eſt pas poſſible de s'accoûtumer ni de s'intéreſſer aux amours d'une Ombre. Tantôt elle a les mêmes ſens que lorſqu'elle étoit vivante; tantôt elle a la froideur d'un être métaphyſique; de là beaucoup de galimatias, beaucoup de choſes inintelligibles. J'aurois mieux aimé que l'auteur nous eût donné les Lettres d'*Orphée*. Ce Chantre divin n'a point quitté ſon corps; il n'a vu ſon épouſe que vivante; toutes les idées connues ſur l'amour lui conviennent; on pourroit auſſi ſupppoſer que les Lettres d'*Orphée* ne parviennent pas à ſon épouſe. Ce ne ſeroit pas le premier amant qui en auroit écrites ſans ſçavoir comment les faire remettre à l'objet de ſon amour. Cette invraiſemblance fait beaucoup de tort à l'ouvrage que je vous annonce. Il faut cependant que le talent de l'auteur ſoit bien décidé, puiſque, malgré ce défaut, on trouve dans ſa Brochure des endroits intéreſſans & l'imagination la plus brillante,

Il a ſçu tirer parti de ce ſujet ingrat; pluſieurs de ſes Lettres ne le cèdent pas aux plus belles Elégies que nous ayons dans notre Langue. Jugez-en, Monſieur, par les morceaux que je vais mettre ſous vos yeux. » Quels ac-» cens divins ſe font entendre? Quel » jour pur & tranquille ſemble effacer » les ténèbres? Suis-je aux portes de » l'Olympe, ou dans la triſteſſe du tré-» pas? Les voutes infernales ne reten-» tiſſent plus du déſeſpoir des coupa-» bles! Les ſanguinaires *Danaïdes*, le » ſacrilège *Siſiphe* célèbrent la clémence » des Furies; *Tiſiphone* frémit; tout » l'Enfer tremble & ſoupire, & la mort » reſſemble à la vie! Oui, c'eſt le fils » de *Calliope*; il appelle *Euridice*, il » implore le Dieu terrible qui vient de » lui ravir l'épouſe la plus tendre. » Quoi, tout renaît, tout ſemble jouir » en des lieux où la dernière exiſtence » ne marquoit que des tourmens, & » j'en ſuis l'objet! Ah, témoignage » unique d'une fidélité ignorée des » hommes & des Dieux! Mais que » vois-je? Le ciſeau d'*Atropos* levé ſur » le fil de tes jours!... Arrêtez, Déeſſes

» implacables,

» implacables, filles des Destins irri-
» tés; pardonnez un effort sublime que
» l'Amour, ce Dieu plus puissant que
» vous-mêmes, a permis. Vivant au
» milieu de la mort! *Orphée*! Quoi!
» Tout ce que j'aime seroit livré?....
» Prends garde, cher époux: vois ces
» abymes, ces supplices, recule, en-
» tend ces chaînes effroyables, crains
» les flots brûlans du Phlégéton.....Non,
» demeure un instant pour éprouver en-
» core combien mon ombre fidelle
» sçait encore aimer! Tu marches au
» flambeau des Amours, & des Cieux
» incorruptibles vont t'éclairer. Laisse
» sur ta gauche les gouffres infernaux: à
» ta droite fleurissent ces champs fortu-
» nés, où, morte à toute la nature, je
» sens déjà la vie..... Moi, sensible!
» Affranchie des sensations humaines,
» je ne puis t'aimer que d'un sentiment
» céleste.....

Les Parques deviennent amoureuses d'*Orphée*. Cette supposition amène des idées nouvelles. » Les Parques ont mis
» à tes pieds les attributs de leur pouvoir
» funeste! Est-il possible? Je respire! Les
» jours d'*Orphée* sont en ses mains! Je

» lui défends d'en abuſer ; c'eſt le bien-
» fait de l'Amour, c'eſt à lui-même, ou
» plutôt à moi ſeule qu'il faut en ren-
» dre compte. Que leurs deſirs doivent
» être extrêmes, & que l'émotion de
» leur ame étonnée eſt nouvelle à leurs
» yeux ! L'effroi de ſe trouver un cœur,
» la triple jalouſie qui les anime, le dé-
» ſeſpoir, la honte & le remords de ſe
» voir ſenſibles ; quels prodiges pour
» les Enfers ! Quel honneur pour mon
» époux ! Quel objet de vanité pour la
» fière *Euridice* ! Oui, tranquille ſur ta
» conſtance, je ſuis vaine de mes ri-
» vales ; tout, en elles, juſqu'à cette
» laideur marquée du trait de la Divi-
» nité, eſt encore redoutable ; mais
» pour l'ombre d'*Euridice* la beauté
» même ne ſçauroit l'être. »

Euridice retrouve ſa mère. » Il eſt,
» dit-elle, après la mort, un privilège
» de la mort même, dont les Ombres
» font ici bas une eſtime infinie, & qui
» ſemble les conſoler du jour qu'elles
» ont perdu. C'eſt cette fiére égalité que
» les Deſtins ont refuſée aux Dieux, à
» ces Dieux humiliés, qui du ſein de
» leur puiſſance immortelle ſont tous
» ſubordonnés entr'eux ; *Jupiter* même

» me eſt ſoumis au Deſtin, tandis que » chez les morts le plus vil des humains » eſt égal à tous les Rois. Ah, pour » *Euridice*, le droit orgueilleux des Om- » bres cède au devoir le plus tendre ; » ma mère eſt ma mère, & du jour » qui m'a vû naître, l'égalité ne peut » exiſter entre nous ; morte, puis-je » ceſſer d'être ſa fille ? S'il eſt dans les » Cieux une loi plus forte que les Dieux » mêmes, il eſt auſſi, parmi les hom- » mes juſtes, un être univerſel au deſ- » ſus du Deſtin : la Nature. »

Vous trouverez beaucoup de ſenſibilité dans le morceau ſuivant : » Cou- » ché mollement ſur ces fleurs toujours » nouvelles, & plus fraîches encore » après le réveil même, tu goûtois le » ſommeil des Ombres, quand la triſte » *Lycoſie*, deſcendant en ces lieux, a » troublé tes ſonges légers, quand ſon » Ombre inquiéte, preſſée de me re- » voir..... Nymphe auſſi tendre qu'in- » fortunée ! La douleur de m'avoir per- » due t'a fait deſcendre au tombeau ; tu » n'as pu ſupporter ma mort, qu'en re- » nonçant à la vie, à ta jeuneſſe, à ta » beauté ! Sacrifice trop généreux ! L'a-

» mitié veut-elle aujourd'hui le dispu-
» ter à l'amour ? Oui, ma chère *Lyco-*
» *ſie*, tu viens de l'égaler ; il n'étoit ré-
» ſervé qu'au tendre hymen de l'empor-
» ter ſur toi par ſes bienfaits. Enfin, je
» pourrai-je donc, au milieu de ces plai-
» nes ſolitaires, épancher mon ame
» dans ton ſein, & revivre au bon-
» heur entre l'Eternité, l'Amitié, l'A-
» mour & la Nature. Il n'eſt plus de re-
» grets pour moi..... Il n'en eſt plus !
» Je ſens que je m'égare : *Orphée* ne
» vient-il pas me rappeller à la vie ?
» Il faudra donc, en ſuivant mon
» époux, rompre encore des liens qui
» m'ont fait aimer la mort même ?
» Quoi ! M'arracher des bras de l'ami-
» tié au moment ?... Oui, ſans doute,
» n'eſt-ce pas un courage digne de ma
» conſtance, & ſur-tout de la tienne,
» qui ſurpaſſe ?... Toujours des ſépara-
» tions ! Et quelles ! O ma mère ! O *Ly-*
» *coſie* ! qu'il va m'en coûter ! *Orphée*,
» il n'eſt point de vertu ſans effort, je
» t'aime, je les ai toutes. »

Le lieu de la ſcène a fait imaginer d'autres épiſodes à l'auteur. *Pluton* devient amoureux d'*Eurîdice*, lui écrit des

billets galans, lui donne des fêtes un peu infernales, à la vérité, la surprend au bain & prend la forme d'*Orphée* pour la séduire. Ce qu'on pardonnera peut-être moins à l'auteur de ces fictions, c'est que l'ombre d'*Euridice* fait sa toilette, met du rouge pour se trouver à un tête-à-tête avec le Dieu des Enfers; ensuite elle fait la prude en écrivant à son mari. » *Orphée*, n'allez pas » abuser de ma foiblesse, je crains les » droits qui vous restent; je sais.... Entendez-vous, *Orphée*? C'est vous » apprendre à ne pas exiger, &c.

La dernière Lettre d'*Euridice* est la plus tendre de toutes. *Orphée* a succombé à son indiscrette curiosité, & son épouse lui est ravie une seconde fois. » Ciel! juste Ciel! arrêtez, Démons » barbares! Vous m'enlevez au bonheur que les Dieux m'ont promis! » Attends-moi, cher Epoux, demeure... » Hélas! on t'entraîne, tu n'entends » plus ma voix! Malheureuse! c'en est » donc fait! Je renaissois à la félicité, » je rentre dans la mort! Ah! deux fois » j'ai perdu la vie & mon époux! *Or*» *phée*, tu m'abandonnes! Qui m'aidera

» désormais à supporter l'horrible paix
« des demeures heureuses ? Dieux tout-
» puissans ! Quels sont vos funestes de-
» crets ? Vous tentez la vertu, & vous
» l'en punissez ! Champs fortunés, je
» vous abhorre ! Innocens plaisirs des
» Ombres, vous irritez mon éternel
» supplice ! Trop malheureux *Orphée !*
» Cher objet de mes peines à jamais re-
» naissantes, tu t'éloignes en me ten-
» dant les bras, & tu fuis chez les hom-
» mes ! Ils sont si durs à l'aspect du
» malheur ! hélas ! Tu sçus fléchir un
» instant les Enfers ! Ah ! c'est aux En-
» fers que je veux habiter ; je vais fou-
» ler encore la trace de tes pas, j'y re-
» viendrai sans cesse, & j'étendrai mon
» Ombre languissante sur ces gazons
» arides, où tu cherchois un asyle à
» tes peines ; je serai près de toi mal-
» gré la mort & les Dieux du Tartare.
» Hélas ! Ils m'ont trompée ! Ils ont
» trahi l'amour ; tremblez, Dieux in-
» humains !.... Quels troubles me dé-
» vorent !... Qu'as-tu fait, cher Epoux ?
» Qu'ai-je vu ? Et que deviens-je, hé-
» las ! Est-ce moi qui te parle ? Puis-je
» encore exister ? Quoi ! Au moment

» heureux, où les Deſtins, la Parque &
» les Enfers, vaincus par ta conſtance,
» quand l'Amour fait pour toi le plus
» grand des miracles, lorſque j'allois
» revivre ou plutôt expirer dans ton
» ſein de mille morts délicieuſes, nous
» ſommes ſéparés pour jamais!... Pour
» jamais! Juſte Ciel! Ce mot terrible a-
» t-il pu m'échapper? Dernier de mes
» tourmens, ſéparation cruelle, le
» temps a donc marqué ton affreuſe
» étendue! Quoi! L'amour même a mis
» le comble à tous nos maux! Ah!
» Dois-je encore me retracer?.... Oui,
» le crime de l'amour peut ſoulever
» mes plaintes, & jamais tes remords;
» oui, j'en chéris la cauſe, ton amour
» infini n'a pu marcher ſans crainte.
» Souvenir glorieux à mon cœur, ſen-
» timens précieux, adouciſſez ma dou-
» leur profonde, juſqu'au moment for-
» tuné où nos Ombres à jamais réu-
» nies..... Inhumaine! Où m'emporte
» un imprudent eſpoir? Quoi! Ce bon-
» heur fatal ſeroit payé des jours de mon
» époux? Non, qu'il vive à jamais,
» qu'il vive pour immortaliſer ſur la
» terre le tendre ſentiment & la fidélité.

» Que mon image, toujours préſente à
» ton ame fidèlle & pure, trompe quel-
» quefois ta douleur; que les Cieux
» attendris t'entendent au pied de mon
» tombeau t'écrier : *Euridice !* & dis
» lui chaque jour : *je t'aime, je t'adore !*
» Ces mots, ces mots ſi chers pénétre-
» ront la voûte infernale, & viendront
» retentir juſques au fond de mon ame.
» Ah ! Combien mon Ombre déſolée,
» témoin de ta douleur, témoin de tes
» ſoupirs, toujours errante ſur tes pas,
» ſe remplira de tes deſtins, te ſuivra
» dans tes peines & dans tes plaiſirs mê-
» mes! Tes plaiſirs! Où ſont-ils ces tranſ-
» ports de nos ſens, ces biens inexpri-
» mables, charmes de la nature, bon-
» heur de l'hyménée ? Hélas ! Tout eſt
» détruit; mon ame anéantie..... Quoi!
» ces gages ſi chers d'une union ſi ten-
» dre, quoi! ces jeunes Héros qui de-
» voient naître un jour! ..... Pleure,
» pleure, triſte *Euridice* ! Les Dieux
» cruels, ennemis de ma gloire, jaloux
» de mon bonheur, m'ont envié les
» noms doux & ſacrés & d'épouſe &
» de mère! O regrets ſuperflus ! Adieu,
» puiſſent tes jours couler déſormais ſur

» la terre plus doucement que dans les » Cieux.... Et vous, Guerrières de la » Thrace, femmes jalouses & perfides, » admirez ſes vertus, laiſſez, à ſa voix » tendre & plaintive, laiſſez tomber » vos thirſes redoutables; épargnez, » reſpectez une tête ſi chère..... Adieu, » modère ta douleur, la mienne eſt » éternelle; ſouviens-toi..... que je » mourrois encore, ſi je pouvois mou- » rir!..... L'amour déſeſpéré..... » Adieu, adieu, *Orphée*, Je ſuc- » combe..... Où ſuis-je?..... Hélas! » Tu m'as perdue pour m'avoir trop » aimée! »

Ces Lettres, Monſieur, doivent vous faire deſirer que l'auteur travaille d'après des ſuppoſitions plus naturelles. Avec une imagination telle que la ſienne, s'il parvient à bien choiſir les ſujets qu'il voudra traiter, il obtiendra les plus brillans ſuccès. *Les Soupirs d'Euridice* ſont dédiés à Madame ***, & dans l'Epître que lui adreſſe l'auteur, il dit que cet ouvrage n'eſt que la traduction d'un manuſcrit Grec de la plus haute antiquité: fiction triviale & rebattue dont perſonne n'eſt aujourd'hui la dupe.

Nouvelle Anthologie Françoise, ou Choix des Epigrammes & Madrigaux de tous les Poëtes François depuis Marot jusqu'à ce jour; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, 2 volumes in-12 de plus de 400 pages chacun.

L'auteur de ce Recueil se vante dans son *Avertissement* d'avoir fait la collection la plus ample, d'avoir rassemblé plus de *quinze cens pièces*: c'est précisément le défaut de cet ouvrage; il y en a beaucoup trop; en voulant tout recueillir, on s'est imposé la nécessité d'en admettre un grand nombre de médiocres. Cependant ce Recueil doit être recherché par les amateurs d'Epigrammes: car, si toutes celles que l'on y lit ne sont pas de la même force, au moins est on sûr d'y trouver tout ce qui a été fait d'excellent dans ce genre de Poëtie depuis *Marot* jusqu'à nos jours. L'auteur de cette collection y a fait en-

ter auſſi les meilleurs Madrigaux ; ce qui ſert à y jetter de la variété ; on doit lui ſçavoir gré d'avoir extrait fort peu de pièces de *Boileau* & de *Rouſſeau* ; les enfans mêmes ſçavent par cœur les poëſies de ces deux écrivains. Il dit qu'il a balancé long-temps pour ſçavoir s'il devoit placer à la ſuite les unes des autres les pièces de chaque auteur, ou s'il devoit les mêler. Voici les raiſons qui l'ont déterminé pour la méthode qu'il a ſuivie. Il ne s'eſt point diſſimulé qu'après la lecture d'une certaine quantité d'Epigrammes, le goût s'émouſſe, & qu'on ne ſent plus auſſi vivement la pointe de celles qui ſuivent ; cet inconvénient naît ſur-tout de l'uniformité des ſenſations que l'on éprouve. Il n'y a point d'écrivain qui n'ait un tour d'eſprit & même une ſorte d'harmonie qui lui eſt propre. Donner ſucceſſivement des recueils ſéparés, c'étoit ajoûter à la monotonie du genre celle de la manière de chaque auteur. Il a donc imaginé que le meilleur remède à ce double inconvénient étoit de faire le mêlange le plus varié, tant des pièces qu'il avoit à recueillir que de tous les

Poëtes qui les ont produites. Jamais on ne trouve dans cette collection les mêmes noms à côté les uns des autres ; jamais l'éditeur n'a fait suivre deux pièces du même genre. A une Epigramme plaisante il a soin de faire succéder un trait de morale plein de force ou un sentiment doux & agréable ; après une boutade de mauvaise humeur, comme il en échappe souvent à *Malherbe* & à *Gombaud*, il place une pièce galante, un badinage fin & élégant, tels qu'il s'en trouve dans les Œuvres de *Marot* & de *la Sablière*. Les poëfies du même temps sont aussi dispersées dans tout le Recueil ; car, dit l'auteur dans son *Avertissement*, chaque siécle a un caractère particulier, & en général les ouvrages prennent presque toujours la teinte du goût qui est le plus à la mode. Vous voyez, Monsieur, que le rédacteur de cette collection a plus de vues que n'en ont ordinairement les compilateurs. Vous jugez bien que l'on trouve dans son recueil les anciens noms les plus connus, les *Benserades*, les *Charlevals*, les *Dacillys*, *la Faye*, *Chaulieu*, *Ferrand*, *Saint-Gelais*, *Mar-*

rot, *Maynard*, *Gombaud*, *Montreuil*, *Sénecé*, &c. On y lit auſſi avec plaiſir des pièces charmantes de nos écrivains modernes les plus diſtingués, de Mrs *de Fontenelle*, *de Voltaire*, *Piron*, *de Moncrif*, *d'Arnaud*, *Dorat*, *de la Condamine*; il y en a même un aſſez grand nombre de très-peu connues. Je vais en citer quelques-unes de ce dernier genre. On n'a pas aſſez remarqué d'excellens traits de *Panard* qui ſont comme enterrés dans la volumineuſe édition que l'on a faite de ſes Œuvres. L'Epigramme ſuivante, par exemple, eſt extrêmement ingénieuſe.

Pour contenir le cœur des hommes indociles,
On a cru que les Loix étoient de sûrs moyens:
Mais ce ſont à mon gré de Belles inutiles
Dont le moindre mortel évite les liens.
Imaginez-vous voir, au milieu de la rue,
Pour gêner les paſſans & les arrêter tous,
Une longue chaîne tendue
Par deux anneaux très-forts & ſcellés aux deux bouts;
Sitôt que les paſſans à cette chaîne arrivent,

Les obſtacles par eux ſont aiſément vaincus ;
Les Petits par deſſous s'eſquivent,
Et les Grands ſautent par deſſus.

On a peu de Madrigaux plus fins & plus agréables que celui ci du même auteur.

Quand l'amoureux *Daphnis* à vos yeux ſe préſente,
D'une ſoudaine peur vos ſens ſont agités ;
Confuſe, interdite & tremblante,
Vous craignez ſes regards & vous les évitez.
Au ſort de cet amant que je porte d'envie !
Puiſque vous le fuyez ; ſes feux ont du retour :
Ne vous y trompez pas, *Silvie* :
La peur d'aimer eſt de l'amour.

Quelquefois cet auteur a l'art de rendre plus ſenſible une grande vérité par une image ſublime.

Hommes fameux, grands perſonnages,
Guerriers vaillans, Miniſtres ſages,
Malgré les travaux glorieux ;
Que vous expoſez à nos yeux

Pendant la paix, pendant la guerre,
Nous ne connoiſſons bien votre juſte valeur,
Que quand la tombe vous enſerre :
Des Cèdres du Liban l'on ne voit la hauteur,
Que quand ils ſont couchés par terre.

Vous avez lu par tout, Monſieur, cette fameuſe Chanſon de *Duſreſny* :

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuſer,
Un jour exigea de *Silvandre*
Trente moutons pour un baiſer, &c.

Mais peut-être ne ſçavez vous pas que, long-temps auparavant, *Deſportes* avoit ainſi rendu la même idée :

Il peut y avoir quatre années
Qu'à *Philis* j'ai voulu compter
Deux mille pièces couronnées,
Et plus haut j'euſſe pu monter.
Deux ans après, elle me mande
Que pour mille elle condeſcend :
Je trouvai la ſomme trop grande ;
Je n'en voulus donner que cent.

Au bout de six ou sept semaines,
A cent écus elle revint :
Je dis qu'elle perdoit ses peines ;
Si elle en prenoit plus de vingt.
L'autre jour elle fut contente
De venir pour six ducatons :
J'en trouvai trop chère la vente
S'elle passoit quatre testons.
Ce matin elle est arrivée,
Gratis voulant s'abandonner,
Et je l'ai plus chere trouvée
Que quand j'en voulois tant donner.

Voici une des plus jolies Epigrammes de ce recueil ; elle est de *Regnier Desmarais*. Personne jusqu'ici ne l'avoit tirée des Œuvres de cet auteur.

Paul dans Paris chez son maître logé,
D'aller à Reims, voir sa femme, eut congé.
A son départ, deux de ses camarades :
Nos complimens, *Paul*, à votre moitié,
Lui dirent-ils, &, pour notre amitié,
En arrivant, la nuit deux embrassades.

Ainſi fut dit ; ainſi *Paul* le promet ;
Et ſans tarder en chemin il ſe met.
Dès qu'il arrive, à ſa femme il raconte
Les complimens de ſes deux bons amis ;
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il ſatisfait à ce qu'il a promis ;
Puis ſe rendort ; elle mal endormie :
Mon cœur, dit-elle au bout de quelque temps ;
N'avez-vous point pour amis d'autre gens
Chez votre maître ? Oui ſans doute, ma mie,
Tout ſommeillant, lui répond ſon époux :
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous.

Parmi les pièces les moins connues, on peut encore rapporter ce beau quatrain de M. *Desforges Maillard :*

J'ai vû les grands emplois poſſédés par des hommes ;
Je les vois aujourd'hui donnés à des enfans :
Mais, hélas, à tout âge, à préſent nous le ſommes,
Et nous ne gagnons plus à vieillir que des ans.

A ces citations je joindrai quelques

pièces de nos auteurs vivans qui ne le cèdent pas en ce genre aux Poëtes des siécles antérieurs. Quoi de plus piquant & de plus plaisamment tourné que cette Epigramme du célèbre *Piron*?

Damon pleure sur ses ouvrages,
En pénitent des plus touchés:
Apprenez à devenir sages,
Petits Ecrivains débauchés;
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions tous que dans l'autre vie,
Dieu veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

On ne peut guère donner de louange plus délicate que n'a fait M. *d'Arnaud* dans ce quatrain à une Dame qui excelloit à peindre:

Vous joignez l'art à la nature:
Thémire, vous plairez toujours;
Vous parlez dans votre peinture,
Et vous peignez dans vos discours.

M. *de Voltaire* est un de ceux qui ont le mieux réussi dans le petit genre du Ma-

drigal. En voici deux très-agréablement tournés :

*A Madame la Marquise de C***, dont l'époux est l'auteur d'une petite pièce de vers intitulée :* Les sept Péchés mortels.

Les sept Péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par votre cher époux :
Pour l'un des sept nous partageons son zèle,
Et pour vous plaire on les commettroit tous.
C'est grand pitié que vos vertus défendent,
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux, malgré vous le demandent.

Impromptu à Madame de Pompadour, dessinant une tête.

Pompadour, ton crayon divin
Devoit dessiner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'auroit fait un plus bel ouvrage.

Je suis, &c.

A Paris, ce 8 Novembre 1770.

LETTRE III.

Réquisitoire de M. Séguier, Premier Avocat Général, Imprimé par ordre exprès de SA MAJESTÉ : in-4° de 35 pages.

LE Roi avoit déja fait éclater en particulier son indignation contre le coupable auteur du *Dictionnaire Philosophique*; il la témoigne publiquement aujourd'hui, Monsieur, contre cette foule d'Ecrivains qui semble avoir formé le dessein non moins présomptueux que sacrilège, de sapper à la fois & l'édifice de la Religion & l'autorité des Souverains. Il adopte & fait imprimer à son Imprimerie Royale, le *Réquisitoire* que M. *Seguier* a prononcé devant le Parlement de la Capitale. Ce *Réquisitoire* offre aux yeux des lecteurs le tableau le plus vrai, le plus triste & le plus ef-

frayant des maux que l'irréligion entraîne avec elle. *Ciceron*, au milieu du Sénat de Rome, ne tonna jamais avec plus de force, jamais il ne peignit avec des couleurs plus vives l'affreuse conjuration de *Catilina*, lorsqu'il en découvrit le plan & qu'il en dévoila le myſtère. Je vais vous préſenter les principaux traits de ce tableau; j'en rapprocherai les différentes parties; & pour ne point affoiblir, par mon analyſe, l'énergique & ſublime éloquence de l'illuſtre Magiſtrat qui ſert d'interprète à la juſtice, à la vérité, à la Patrie & à la Religion, je n'emploîrai que ſes phraſes & ſes expreſſions; c'eſt lui-même qui parle & qui s'énonce en ces termes: » juſqu'à quand abuſera-t-» on de notre patience, s'écrioit l'O-» rateur Romain, dans un temps où » la République, expoſée à toutes les » fureurs d'une faction prête à écla-» ter, comptoit au nombre des con-» jurés les citoyens les plus illuſtres, » mêlés avec la plus vile populace! » Ne pouvons nous pas aujourd'hui » adreſſer les mêmes paroles aux » Ecrivains de ce ſiècle, à la vue de

» cette eſpèce de confédération qui
» réunit preſque tous les auteurs en
» tout genre contre la Religion & le
» Gouvernement ? Il n'eſt plus poſſible
» de ſe le diſſimuler : cette ligue cri-
» minelle a trahi elle-même ſon ſe-
» cret... Il s'eſt élevé au milieu de
» nous une ſecte impie & audacieuſe.
» Elle a décoré ſa fauſſe ſageſſe du
» nom de *Philoſophie*. Sous ce titre
» impoſant elle a prétendu poſſéder
» toutes les connoiſſances. Ses parti-
» ſans ſe ſont érigés en précepteurs du
» genre humain. *Liberté de penſer*,
» voilà leur cri, & ce cri s'eſt fait
» entendre d'une extrêmité du monde
» à l'autre. D'une main ils ont tenté
» d'ébranler le Trône, & de l'autre ils ont
» voulu renverſer les autels..... Ceux
» qui paroiſſoient le plus faits pour
» éclairer leurs contemporains ſe ſont
» mis à la tête des incrédules. Ils ont
» déployé l'étendard de la révolte, &,
» par cet eſprit d'indépendance, ils
» ont cru ajouter à leur célébrité. Une
» foule d'écrivains obſcurs, ne pou-
» vant s'illuſtrer par l'éclat des mêmes
» talens, a fait paroître la même au-

» dace ; & ils n'ont dû leur réputation
» qu'à la licence de leurs écrits, & au
» funeſte appât du pyrrhoniſme qu'ils
» ont préſenté. Tantôt ils ont fait de
» l'irréligion le fonds même de leurs
» ouvrages ; tantôt ils l'ont mêlée dans
» des écrits obſcènes & voluptueux,
» comme pour l'inſinuer dans l'eſprit
» de la jeuneſſe avec le charme des
» peintures laſcives, & pour faire tour-
» ner au profit de l'impiété le déſor-
» dre même qu'ils portoient dans les
» ſens. Les cœurs purs, les ames hon-
» nêtes, ont été attirés par des maxi-
» mes inſidieuſes, qui ſembloient dic-
» tées par la bienfaiſance ; & la droi-
» ture de leurs ſentimens leur a fait
» illuſion ſur des principes d'autant
» plus dangereux qu'ils paroiſſoient ten-
» dre au bonheur de l'humanité. Avec
» les eſprits graves, on a pris le ton
» de la méthode & de la réflexion.
» On a préſenté des écrits légers &
» agréables aux eſprits frivoles & ſu-
» perficiels. On a ſemé des doutes,
» que le ſimple n'étoit pas en état de
» réſoudre ; & le ridicule a achevé d'en-
» traîner ceux que les faux raiſonne-

» mens n'avoient pu perſuader. Cette » ſecte dangereuſe a employé toutes » les reſſources ; & , pour étendre la » corruption , elle a empoiſonné , pour » ainſi dire , les ſources publiques. Elo- » quence , Poëſie , Hiſtoire , Romans , » juſques aux Dictionnaires , tout a » été infecté ; & nos théâtres eux-mê- » mes ont renforcé ces maximes perni- » cieuſes , dont le poiſon acquéroit » un nouveau degré d'activité ſur l'eſ- » prit national , par l'affluence des ſpec- » tateurs & l'énergie de l'imitation. » Enfin , la Religion compte aujour- » d'hui preſque autant d'ennemis décla- » rés , que la Littérature ſe glorifie d'a- » voir formé de prétendus Philoſo- » phes ; & le Gouvernement doit trem- » bler , de tolérer dans ſon ſein une » ſecte ardente d'incrédules , qui ſem- » ble ne chercher qu'à ſoulever les » peuples , ſous prétexte de les éclai- » rer. » Quelle eſt l'ame aſſez froide , aſſez inſenſible pour ne pas être échauf- fée par ces traits de feu ? Peut-on pein- dre avec plus de force & de vérité l'audace & les artifices de nos prétendus eſprits forts ? D'une main , le zélé Magiſtrat

Magiſtrat leur arrache le maſque dont ils ſe couvrent, de l'autre il les renverſe dans la pouſſière. Après avoir dévoilé au grand jour leur ligue & leur complot, il entre dans le détail de leurs déplorables ſuccès; il expoſe les triomphes affreux dont ils ſe glorifient. Il ajoute : » Non, il ne nous eſt » plus permis de garder le ſilence ſur » ce déluge d'écrits que l'irreligion & » le mépris des loix ont répandus de» puis quelques années..... L'impiété » féconde les eſprits ; elle fait lever » chaque jour des ſemences nouvelles » non moins pernicieuſes que les pre» mières, & toujours répandues avec » la même impunité. Elle dédaigne déja » la précaution de s'envelopper ſous des » voiles ; ſes blaſphêmes éclatent ; les » dépots d'irréligion ſont dans toutes » les mains ; on les met à plus haut » prix pour exciter la curioſité & pour » leur donner plus d'importance & plus » d'attrait.... A peine ſont-ils devenus » publics dans la Capitale, qu'ils ſe répan» dent comme un torrent dans les Pro» vinces, & dévaſtent tout ſur leur paſſa» ge. Il eſt peu d'aſiles qui ſoient exempts

» de la contagion ; elle a pénétré dans
» les ateliers, & jusques sous les
» chaumières : bientôt plus de foi, plus
» de religion, plus de mœurs ; l'innocen-
» ce primitive s'est altérée ; le souffle
» brûlant de l'impiété a desséché les
» ames & a consumé la vertu..... Les
» femmes elles-mêmes s'initient à ces
» connoissances d'impiété ou de scep-
» ticisme ; & négligeant les devoirs qui
» leur sont propres, & qu'elles seules
» peuvent remplir, elles passent une
» vie oisive dans la méditation de ces
» ouvrages scandaleux... C'est peu de
» voir multiplier les fruits malheureux
» de la fureur impie de nos propres
» Ecrivains : il s'est établi un commer-
» ce de poison avec l'étranger ; les hai-
» nes nationales se taisent devant l'im-
» piété ; elle est devenue un lien fu-
» neste qui réunit les esprits les plus
» divisés. Elle ne craint pas même de
» violer la cendre des morts, de calom-
» nier leur esprit, & croit peut-être
» encore honorer leur mémoire. Elle les
» ressuscite pour tirer, des noms connus
» qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle
» a besoin ; elle annonce sa doctrine

» comme l'ouvrage d'un auteur décédé » depuis plusieurs années ; par là elle » met le tombeau pour barrière entre elle & les poursuites qu'elle redoute, & jouit ainsi à la fois du Ciel » qu'elle outrage & de sa Patrie qu'elle » corrompt. »

M. *Séguier* relève cette imposture dans deux des Ecrits dont il rend compte *. Il insiste sur-tout & s'étend

* Ces deux Ecrits sont l'*Examen Critique des Apologistes de la Religion Chrétienne par M. Fréret Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres*; & le *Système de la Nature ou des Loix du Monde Physique & du Monde Moral, par M Mirabaud Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.* M. *Fréret* & M. *Mirabaud* n'ont pas plus fait ces ouvrages que *Bossuet* ou *Fénelon.* Les autres Livres que M. *Séguier* dénonce, en Magistrat éclairé & en zélé citoyen, au Tribunal des Loix, sont 1° *La Contagion Sacrée ou l'Histoire Naturelle de la Superstition ;* 2° *Dieu & les Hommes ;* 3° *Discours sur les Miracles de Jesus-Christ ;* 4° *Examen Impartial des principales Religions du monde ;* 5° *Le Christianisme ou Examen des principes & des effets de la Religion*

ſur celui qui eſt intitulé *Syſtême de la Nature*, ouvrage qui met le comble au ſcandale & couronne tous les attentats dont l'impiété eſt coupable envers l'Etat & la Religion. Il préſente une analyſe exacte de ce Livre, parce que la cabale philoſophique, dont il eſt devenu le code, annonce avec orgueil ce nouveau *Syſtême de la Nature* comme devant éclairer tout l'univers. Et qu'enſeigne-t-il aux hommes ? Il leur enſeigne qu'il n'y a ni liberté ni Providence, ni être ſpirituel & immortel, ni vie à venir ; que la Divinité n'eſt qu'une chimère, & que *le mot de Dieu & celui de création, ne renfermant aucune idée, doivent être bannis du langage de ceux qui parlent pour être entendus.* L'illuſtre Magiſtrat a bien raiſon de dire que *l'auteur de ce Syſtême a été ſi loin que ſa hardieſſe même ſemble ſervir de préſervatif à ſes maximes.*

Il conclud ainſi ſon *Réquiſitoire* digne des *Talons* & des *d'Agueſſeaux.*

Chrétienne : ſept en tout, en comptant les deux qu'on s'eſt aviſé de mettre ſous le nom de Mrs *Fréret* & *Mirabaud.*

» Dans la ſituation actuelle, une ſévé-
» rité ſalutaire peut ſeule remédier à la
» témérité des auteurs, à la frénéſie
» d'une ſecte dangereuſe, à l'avidité
» même des Imprimeurs, & à la fer-
» mentation qui ſe renouvelle ſans
» ceſſe dans les eſprits. »

C'eſt d'après ce beau *Réquiſitoire* qu'eſt intervenu le 18 Août de cette année un Arrêt qui condamne à être brûlés les Livres ou Brochures dont M. *Séguier* a fait voir le ſcandale & le danger. Mais, non content d'avoir prononcé cette juſte flétriſſure, le Parlement a nommé des Commiſſaires à l'effet de parvenir aux moyens les plus efficaces pour arrêter les progrès de l'irréligion & de l'impiété. Tous les bons citoyens attendent avec impatience la ceſſation de ce fléau, & réclament le ſecours de la Juſtice & des Loix.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Claſſiques.

La foule des Compilateurs groſſit de jour en jour, & cela n'a rien d'étonnant; c'eſt un métier ſi facile, & le

Public eſt ſi bon! Les cinq ou ſix cens prétendues nouveautés Littéraires qui chaque année ſe répandent dans Paris & dans les Provinces, ne ſont, pour la plûpart, que d'anciens Livres reproduits ſous d'autres titres. Je connois de ces faiſeurs de rapſodies qui ne ſe donnent pas même la peine d'écrire une ligne des ouvrages qu'ils entreprennent. Ils ſe divertiſſent depuis le matin juſqu'au ſoir, dinent & ſoupent en ville, font des viſites agréables, fréquentent les promenades, les Spectacles, &c; ils ont un ou deux laquais à vingt ſols par jour qui ſçavent paſſablement écrire; leurs maîtres, avant de ſortir, leur taillent leur beſogne; c'eſt-à dire, qu'ils donnent à ces malheureux ſcribes tant de pages à copier d'un Livre imprimé, en leur marquant l'endroit où ils doivent commencer & celui où ils doivent s'arrêter; au bout de deux ou trois ſemaines ces copies raſſemblées forment un volume qu'ils vendent quatre ou cinq cens francs à un Libraire; le profit eſt tout clair.

Vous ne confondrez point, Monſieur, avec ces vils manœuvres des

fanges du Parnaſſe, M. *Sabbathier* Profeſſeur au Collège de Châlons-ſur-Marne, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même ville. Le grand ouvrage, dont il a formé l'entrepriſe & qu'il exécute depuis quelques années, eſt d'une utilité ſi ſenſible qu'elle frappe au premier coup d'œil les eſprits les plus bornés : c'eſt un *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, contenant la Géographie, l'Hiſtoire, la Fable & les Antiquités.* Vous ſçavez, par votre propre expérience, qu'il n'eſt pas poſſible d'entendre ni de traduire les Ecrivains d'Athènes & de l'ancienne Rome, & qu'en les liſant on eſt arrêté preſqu'à chaque ligne, ſi l'on n'eſt verſé dans la connoiſſance des lieux, des faits, des temps, de la Mythologie & des monumens qu'ils indiquent, ou du moins auxquels ils font alluſion. Jugez de l'importance du ſervice que nous rend M. *Sabbathier* en éclairant nos lectures de ces cinq flambeaux indiſpenſables, *Géographie, Hiſtoire, Chronologie. Fable, Antiquités* ; ce ſont là les fondemens de ſon

travail ; chaque partie eſt traitée avec l'étendue convenable, & l'on peut être aſſûré qu'aprés avoir lû un article quelconque de ce répertoire curieux, on n'a pas beſoin de conſulter d'autres Livres. L'auteur a déja donné 8 volumes *in*-8° à deux colonnes d'environ 600 pages chacun ; ils ne laiſſent rien à deſirer, ſinon que les ſuivans ne tardent pas à paroître, & que cette collection vraîment utile ſoit bientôt achevée. Vous n'en pouvez ſentir le mérite, Monſieur, qu'en la parcourant vous même. Pour vous en donner une idée je vais mettre ſous vos yeux deux ou trois morceaux pris au haſard.

ACCLAMATION. J'abrégerai cet article qui eſt d'une certaine longueur & très-ſatisfaiſant. » Les acclamations, » conſidérées comme une marque de » joie ou d'applaudiſſement, par lequel » on témoigne en public ſon eſtime & » ſon approbation, ont été de tous les » temps & de tous les païs. Les Hé» breux, les Grecs, les Romains les » ont employées..... On peut réduire » les acclamations de ces derniers à » trois ſortes ; celles du peuple, celles

» du Sénat & celles des assemblées des
» Gens de Lettres..... La flatterie faisoit
» accorder indifféremment les éloges
» les plus pompeux aux bons & aux
» mauvais Empereurs..... On peut dire
» la même chose des acclamations dont
» on honoroit les auteurs qui récitoient
» en public leurs ouvrages. Ces lectures
» ou déclamations se faisoient avec un
» grand appareil, dans des lieux pu-
» blics, comme dans le Capitole, dans
» les Temples, dans l'Athénée qui
» étoit une espèce d'Académie, ou
» dans les Hôtels des grands Seigneurs.
» On envoyoit de tous côtés des billets
» pour former une assemblée. La prin-
» cipale attention étoit de ramasser
» grand nombre d'approbateurs, & que
» les acclamations se donnassent avec
» tout l'ordre & tout l'éclat possible.
» Les gens riches, qui se piquoient de
» bel esprit, avoient de ces applaudis-
» seurs à leurs gages. Ils les prêtoient
» à leurs amis. Les autres tâchoient de
» les gagner par des présens & par des
» repas. *Philostrate* rapporte d'un jeune
» homme nommé *Varus*, qu'il prêtoit
» de l'argent à des gens de Lettres, &

» remettoit l'intérêt à ceux qui ve-
» noient applaudir à ſes exercices. Il
» étoit dangereux de choquer ces prô-
» neurs de profeſſion, capables de faire
» échouer les meilleures piéces. » Ne
diroit-on pas, Monſieur, que l'auteur
a voulu faire l'hiſtoire des acclamations
& des applaudiſſemens que nous voyons
prodiguer dans nos maiſons particuliè-
res, à nos Spectacles publics, & dans
les ſéances de certaines Académies ?

» ACHÉON, l'un des habitans de
» l'Iſle Pithécuſe, dans la mer Tyrrhène,
» étoit fils de *Sennon*. Il avoit un frère
» nommé *Baſalas*. Ils étoient tous deux
» ſi querelleurs qu'ils attaquoient tous
» ceux qu'ils rencontroient. *Sennon* leur
» mère, qui connoiſſoit leur mauvaiſe
» inclination, & qui ſe mêloit de ma-
» gie, les avertit de prendre garde de ne
» pas tomber entre les mains de *Mélam-*
» *pyge*, c'eſt-à-dire, de l'*homme aux*
» *feſſes noires*. Quelque temps après
» ils rencontrèrent *Hercule* qui dor-
» moit ſous un arbre, & l'attaquèrent
» ſelon leur coutume. Mais le héros ſe
» relevant, les prit par les pieds, &
» les attachant à ſa maſſue qu'il avoit

» sur l'épaule, les porta, la tête en bas, » comme les chasseurs portent un liè- » vre ou quelqu'autre gibier, pendu à » leurs armes. Ce fut en cette plaisante » posture, que ces frères, voyant le der- » rière d'*Hercule*, noir & velu, se sou- » vinrent du *Mélampyge* dont leur mère » leur avoit parlé. Pendant qu'ils s'en- » tretenoient de cette aventure, & » qu'ils disoient : *voilà ce Mélampyge* » *que nous devions craindre*, *Hercule* » qui les entendit éclata de rire à ce » nom qu'on lui donnoit, & les laissa » sans leur faire aucun mal. C'est ce qui » a donné lieu au Proverbe Grec : *Fuir* » *le Mélampyge*.

» CALLIPIDAS, Comédien qui étoit » un excellent Acteur pour le Tragi- » que, & qui, par l'excellence de son » art, avoit acquis une grande réputa- » tion parmi les Grecs. Un jour ce Co- » médien ayant rencontré le Roi *Agé-* » *silaüs*, dont il étoit honoré, l'aborda » le premier; & après l'avoir salué il se » mêla avec beaucoup d'ostentation & » de faste parmi ceux qui se prome- » noient avec lui, se faisant voir & » s'attendant que le Prince lui feroit

» quelque careſſe qui ſatisferoit ſa va-
» nité. Enfin, comme *Agéſilaüs* ne le
» regardoit pas ſeulement, *Callipidas*
» lui dit: *Seigneur, eſt-ce que vous ne*
» *me connoiſſez pas?* A ces mots, *Agé-*
» *ſilaüs* jettant les yeux ſur lui: *mais*
» *n'es tu pas*, lui dit-il, *Callipidas le*
» *farceur?* » On voit par cet article que les Comediens Grecs étoient fort inſolens, & qu'ils n'avoient point la modeſtie des nôtres.

Dès que ce Dictionnaire ſera fini, l'auteur fera graver un certain nombre de cartes géographiques, dans leſquelles il fera entrer les noms & les poſitions de tous les lieux dont il aura été parlé. On y ajoûtera même quelques Planches pour les autres matières; mais on s'en tiendra aux plus néceſſaires. Cet ouvrage s'acquiert par ſouſcription. Les perſonnes qui ſouſcrivent paient chaque volume en feuilles quatre livres, & ceux qui ne ſouſcrivent pas ſix livres. Chaque volume de Planches ne coûtera de même que quinze livres aux ſouſcripteurs; les autres ſeront obligés de débourſer vingt-deux livres dix ſols. On ſouſcrit à Paris chez

Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe. La ſouſcription n'aura lieu que juſqu'au mois de Mars 1771. Il eſt bon de vous faire obſerver, Monſieur, qu'en ſouſcriaant on ne paie que ce qui paroît, ſans rien avancer pour la ſuite.

Le Public n'a point à ſe plaindre de la manière dont M. *Sabbathier* a rempli juſqu'à préſent ſes engagemens. Il avoit promis de donner un volume tous les ſix mois; il a été exact à tenir ſa parole. Pour répondre, autant qu'il eſt en lui, à l'accueil que l'on fait à ſon ouvrage, il ſe propoſe de donner un volume tous les quatre mois, à commencer du premier Janvier prochain. Par ce moyen les vœux du Public ſeront plutôt remplis qu'il ne s'y attendoit. C'eſt ſous les yeux de M. *Sabbathier* que ſe fait l'impreſſion. Il corrige lui même toutes les épreuves; & il n'y en a aucune qui ne ſoit lue au moins trois ou quatre fois. Ainſi, cette édition ſera très certainement la plus exacte de toutes celles que l'on pourra donner dans la ſuite. Il falloit, pour entreprendre & pour

exécuter un travail de cette importance & de cette étendue, un homme très-ſçavant, très-laborieux, & de plus, un homme de goût. M. *Sabbathier* réunit ces trois qualités rares à un degré peu commun.

On trouve chez le même Libraire *Delalain* quelques autres bons ouvrages du même auteur, tels qu'un *Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'origine de la puiſſance temporelle des Papes*, 1 vol. *in*-12; un *Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France*, 1 vol. *in*-12; *Les Mœurs, Coutumes & Uſages des anciens peuples, pour ſervir à l'éducation de la Jeuneſſe*, 3 vol. *in*-12 & 1 vol. *in*-4°, &c.

Traduction libre de deux Chanſons Italiennes de Métaſtaſe.

Un anonyme vient de m'envoyer ces deux traductions avec les originaux Italiens; elles me paroiſſent aſſez faciles; mais vous en jugerez vous même, Mr, en les comparant avec le texte.

La Primavera.

Già riede Primavera
Col suo fiorito aspetto:
Già il grato Zeffiretto
Scherza fra l'erbe e i fior.
Tornan le frondi agli alberi;
L'erbette al prato tornano;
Sol non ritorna a me
La pace del mio cor.

Febo col puro raggio
Su i monti il gel discioglie:
E quei le verdi spoglie
Veggonsi rivestir.
E il fiumicel, che placido
Fra le sue sponde mormora,
Fa col disciolto umor
Il margine fiorir.

L'orride querce annose
Su le pendici alpine
Già dal ramoso crine
Scuotono il tardo gel.
A gara i campi adornano
Mille fioretti tremuli,
Non violati ancor
Da vomere crudel.

Al caro antico nido
Fin dalle Egizie arene

La rondinella viene,
Che ha valicato il mar.
Che mentre il volo accelera,
Non vede il laccio pendere,
E va del cacciator
L'insidie ad incontrar.

L'amante pastorella
Già più serena in fronte
Corre all'usata fonte
A ricomporsi il crin.
Escon le greggie a i pascoli:
D'abbandonnar s'affrettano
L'arene il pescator,
L'albergo il pellegrin.

Fin quel nocchier dolente,
Che sul paterno lido
Scherno del flutto infido
Naufrago ritornò.
Nel rivederlo placido
Lieto discioglie l'ancore:
E rammentar non sa
L'orror che in lui trovò.

E tu non curi intanto,
Fille, di darmi aita:
Come la mia ferita
Colpa non sia di te.

Ma se ritorno libero
Gli antichi lacci a sciogliere,
No che non stringerò
Più fra catene il piè.

Del tuo bel nome amato
Cinto del verde alloro,
Spesso le corde d'oro
Ho fatto risonar.
Or se mi sei più rigida,
Vuò che i miei sdegni apprendano
Del fido mio servir
Gli oltraggi a vindicar.

Ah no: ben mio, perdona
Questi sdegnosi accenti:
Che sono i miei lamenti
Segni d'un vero amor.
S'è tuo piacer, gradisci mi:
Se così vuoi, disprezzami:
O pietosa, o crudel
Sei l'alma del mio cor.

Le Printemps.

Déja le Printemps de retour
Rétablit l'empire des roses;
Déja Zéphir folâtre autour
Des fleurs nouvellement écloses.
Les feuilles couvrent les forêts;
Les champs reprennent leur parure;

Et mon cœur cherche en vain la paix,
Quand tout renaît dans la nature.

Le Soleil dardant ſes rayons
Sur les monts fait fondre la glace ;
Au même inſtant de verds gazons
Viennent tapiſſer leur ſurface.
Devenus libres, les ruiſſeaux
Coulent en paix dans la prairie ;
Mille fleurs que baignent leurs eaux,
Sur leurs bords ont puiſé la vie.

Ce chêne antique & ſourcilleux
Qui porte ſon front dans la nue,
A, de ſes frimats pareſſeux
Dégagé ſa tête chenue.
Chaque fleur qu'un ſoc deſtructeur
Laiſſe croître au pié des montagnes,
Se diſpute à l'envi l'honneur
D'être l'ornement des campagnes.

L'hirondelle que loin des mers
L'hyver avoit fait diſparoître,
Revient des plus brûlants déſerts
Trouver le nid qui l'a vu naître :
Mais, pendant que d'un vol léger
Elle accourt & chante de joie,
Elle ne voit aucun danger,
Et du chaſſeur devient la proie.

Eglé, pour plaire à ſon amant,
Vient conſulter une onde pure,
Et rattache avec un ruban
Les treſſes de ſa chevelure.
Le pêcheur ſurprend les poiſſons;
L'étranger pourſuit ſes voyages;
Les troupeaux couvrant les vallons
Retournent à leurs pâturages.

Juſqu'à ce nocher malheureux
Qui vient d'échapper au naufrage,
Jouet des vents ſéditieux,
A peine il touche le rivage
Qu'il ne ſonge plus à ſes maux:
Déja ſa voile ſe déploie.
La paix qui regne ſur les flots
Dans ſon cœur ramène la joie.

Et toi, trop cruelle *Philis*,
Quand tes yeux ont fait ma bleſſure,
Loin de ſoulager mes ennuis,
Tu ris des tourmens que j'endure.
Des fers où je ſuis arrêté
Si jamais mon cœur ſe dégage,
Oui, de ma chère liberté
Je conſerverai l'avantage.

Souvent, dans de champêtres lieux,
Aſſis à tes pieds ſur l'herbette,

J'ai fait, ceint d'un myrte amoureux,
Pour toi résonner ma musette :
Aujourd'hui si plus de rigueurs
Sont le prix de tous mes hommages,
De fiers mépris pour tes faveurs
Me vengeront de tes outrages.

Mais pardonne, objet de mes vœux,
Les accens que tu viens d'entendre :
En voulant être dédaigneux,
J'annonce l'amour le plus tendre.
A présent dicte moi ta loi ;
Couronne ou mépriſe ma flamme :
Paye, ou non, mes feux de ta foi :
Philis regnera ſur mon ame.

La Partenza.

Ecco quel fiero iſtante ;
Nice, mia Nice, addio,
Come vivrò ben mio,
Così lontan da te!
Io vivrò ſempre in pene
Io non avrò più bene :
E tu chi ſa ſe mai
Ti ſovverrai di me!

Soffri che in traccia almeno
Di mia perduta pace
Venga il penſier ſeguace

Su l'orme del tuo piè.
Sempre nel tuo camino
Sempre m'avrai vicino:
E tu chi sa se mai
Ti sovverrai di me!

Io fra remote sponde
Mesto volgendo i passi
Andrò chiedendo a i sassi
La Ninfa mia dov'è?
Dall'una all'altra aurora,
Te andrò chiamando ognora:
Et tu chi sa se mai
Ti sovverrai di me!

Io rivedrò sovente
Le amene piagge, o Nice,
Dove vivea felice
Quando vivea con te.
A me saran tormento
Cento memorie e cento:
E tu chi sa se mai
Ti sovverrai di me!

Ecco, dirò, quel fonte
Dove avvampò di sdegno:
Ma poi di pace in pegno
La bella man mi diè:
Qui si vivea di speme,

Là si languiva insieme :
E tu chi sa se mai
Ti sovverrai di me !

Quanti vedrai giungendo
Al nuovo tuo soggiorno,
Quanti venirti intorno
A offrirti amore fè.
Oh Dio ! Chi sa fra tanti
Teneri omaggi e pianti,
Oh Dio ! Chi sa se mai
Ti sovverrai di me !

Pensa qual dolce strale
Cara, mi lasci in seno,
Pensa, che amò Fileno
Senza sperar mercè.
Pensa, mia vita, a questo
Barbaro addio funesto :
Pensa..... Ah, chi sa se mai
Ti sovverrai di me !

Le Départ.

Adieu, *Nice*, ma chère *Nice* :
Pour mon cœur quel cruel supplice ?
Comment, digne objet de ma foi,
Pourrai-je vivre loin de toi ?
En proie aux plus vives alarmes,
Je me nourrirai de mes larmes.

Mais, hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets ?

De ma félicité paſſée
Souffre du moins que ma penſée
Me rappelle le ſouvenir :
J'en jouirai par le deſir.
Pour mes yeux tu ſeras abſente ;
Pour mon cœur tu ſeras préſente ;
Mais, hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets ?

Seul avec ma mélancolie,
Pour te chercher, Nymphe chérie,
J'irai parcourir les forêts,
Les rochers, les antres ſecrets :
J'irai de l'une à l'autre aurore
Répéter le nom que j'adore :
Mais hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets ?

Témoins de nos tendres folies ;
Bois charmans, aimables prairies,
Où je paſſai de ſi beaux jours,
Oui, vous me reverrez toujours.
Mille fois penſant à nos chaînes,
De mes plaiſirs naîtront mes peines ;
Mais, hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets ?

Voilà, dirai-je, la fontaine
Où *Nice* un jour fut inhumaine:
Pour me venger de ſon dédain
Je pris un baiſer ſur ſa main.
Ici la tendre jouiſſance
Couronnoit ma vive eſpérance:
Mais, hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets?

Semblable à la roſe nouvelle,
Sur le rivage qui t'appelle
Tu verras mille adorateurs
T'offrir l'hommage de leurs cœurs:
Ils auront un tendre langage;
De ſoupirs ils feront uſage:
Dieux..... alors..... qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets?

Rappelle toi quels traits de flamme
Tes yeux ont laiſſé dans mon ame.
Songe qu'*Atys* brûla d'amour
Sans eſpérer aucun retour:
Songe enfin à l'adieu barbare
Qui de ma *Nice* me ſépare.....
Songe.... hélas, qui ſçait ſi jamais
Je pourrai cauſer tes regrets?

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Novembre* 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Relation du premier Voyage fait au Volcan de l'Iſle de Bourbon, par M. de Crémont, Commiſſaire Ordonnateur dans cette Iſle.

PARMI les divers Volcans de notre globe, celui de l'Iſle de Bourbon n'eſt pas un des moins terribles. *M. de Crémont*, arrivé dans cette Iſle, avoit peine à croire tout ce qu'on lui diſoit de ces ruiſſeaux de matières enflammées qui couloient de temps en temps de ce Volcan, & du feu qui, quelquefois, en étoit ſorti avec tant d'éclat que des perſonnes dignes de croyance avoient pû lire à la lueur de

la flamme, à plus de douze lieues de distance. Il voulut vérifier par lui-même ces étonnans phénomènes. M *de Bellecombe*, Commandant pour le Roi dans cette Isle, qui depuis long-temps avoit la même curiosité résolut de profiter, pour entreprendre ce voyage, de la tournée générale qu'il devoit faire au mois d'Octobre 1768. M. *de Crémont* eut l'honneur de l'accompagner. Ils partirent le 20 de ce mois du quartier *S. Denis* & se rendirent le lendemain à *S. Benoît*, quartier le plus voisin du Volcan, où ils restèrent 4 jours, le Commandant pour y faire exercer en sa présence les troupes nationales créées, par ses soins, l'année précédente, & l'Ordonnateur pour y régler quelques affaires de Police. M. *de Crémont* a fait l'Histoire de ce voyage au Volcan; il l'a envoyée en France à une personne de considération qui a bien voulu me la communiquer & me permettre de l'imprimer dans mes Feuilles. Je crois, Monsieur, que vous lirez ce morceau avec intérêt. C'est M. *de Crémont* lui-même qui va parler.

Le 26 M. *de Bellecombe* quitta le quar-

tier de *S. Benoît* avec une ſuite de 25 perſonnes bien déterminées à voir le Volcan ; le même jour nous arrivâmes à la *Plaine des Caffres*, ſituée entre les plus hautes montagnes de l'Iſle & dont l'étendue eſt de dix lieues environ ; nous y trouvâmes des baraques que M. *de Bellecombe* avoit eu ſoin d'y faire conſtruire quelques jours auparavant & dont la réunion formoit un petit Camp aſſez agréable ; elles étoient faites avec des arbriſſeaux & des branchages très-ſecs, ſeules productions de cette plaine aride. Nous y reposâmes 24 heures, &, dès le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour le Volcan. Nous traversâmes d'abord un petit bois d'arbuſtes & fîmes environ une lieue & demie ; ſortis de ce bois il nous fallut grimper la *Ravine à Ponteau* qui n'eſt qu'un amas de gros rochers d'inégale grandeur, tous plus pointus les uns que les autres & qui vont toujours en montant & en deſcendant. Nous fûmes obligés d'en franchir pluſieurs par ſauts & par élans ; mal en eût pris, en certains endroits, à ceux qui

eussent perdu l'équilibre. Après une heure & demie de fatigue, nous vîmes la fin de cette ravine qui avoit environ une demi-lieue de longueur. Nous nous félicitions de cette bonne fortune ; mais le Créole qui nous servoit de guide nous annonça que ce n'étoit encore là que les fleurs de la route. Il nous proposa, pour nous délasser, d'escalader promptement deux collines très-escarpées afin d'en être bientôt délivrés. Nous rappellâmes nos forces & laissâmes encore derrière nous ces deux collines, en partie couvertes d'un sable brulant & de pierres calcinées ; le terrein plat dans lequel nous entrâmes, en descendant de la dernière colline, fut pour nous le paradis terrestre. Nous nous y reposâmes un quart d'heure ; après quoi nous commençâmes à marcher sur une terre rougeâtre, avec un soleil très-ardent & sans le moindre ombrage. Notre guide nous dit qu'il falloit encore escalader la haute colline qui paroissoit devant nous, mais qu'après cela les rafraîchissemens, partis le matin de notre petit Camp,

nous attendoient dans la *Caverne à Manzague*, nom d'un célèbre noir *Maron** tué dans cet endroit. A ces douces paroles, je repris courage; j'étois sur le point de le perdre tout-à-fait. Je montai le premier cette colline toute couverte de pierres calcinées, & j'en atteignis le sommet, non sans beaucoup de peine. Du haut de cette colline nous apperçumes la *Caverne à Manzague* après laquelle je soupirois; elle étoit éloignée d'environ 300 pas; je les fis très-rapidement & j'entrai à onze heures du matin dans cette caverne, retraite des Cochons & des Cabrits Marons, & qui fut pour nous un bosquet délicieux où nous respirâmes un peu de frais. Réunis tous dans cet antre, nous y fîmes un déjeuner-diner d'autant meilleur que nous étions doués d'un appétit strident, excité par six à sept heures de marche dans les chemins les plus affreux & sous le soleil le plus brûlant.

Le repas fait, on le remit en route quoique ce fût l'heure du jour la plus

* On appelle ainsi les Noirs fugitifs.

enflammée ; il étoit midi & demi. Au bout de deux heures, nous arrivâmes sur le bord d'une vallée très-profonde & très-stérile qu'il fallut descendre presque toujours assis, tant elle étoit roide. Cette vallée nous conduisit à une montagne toute hérissée de rochers qui nous rappelèrent ceux de la *Ravine à Ponteau* & qui, de toutes celles que nous avions franchies jusques alors, étoit la plus difficile à monter & à descendre. Nous fîmes un nouvel effort, & la montagne disparut sous nos pas. Le chemin dans lequel il nous fallut entrer ensuite n'étoit plus formé, comme auparavant, de limailles de fer ou de petites pierres pointues & coupantes, mais de gros morceaux de matières calcinées, diversement configurés. Notre guide alors nous annonça que nous n'étions pas loin du grand précipice qui entoure la montagne du Volcan. Au bout de trois quarts d'heure nous arrivâmes sur les bords de ce lieu redoutable & nous apperçûmes devant nous la montagne du Volcan qui ne jettoit qu'un très-petit nuage de fumée par intervalles. Après les premiers momens donnés à la con-

templation de cette montagne, du précipice & de l'affreux déſert qui nous environnoit, nous demandâmes ſi c'étoit là proprement ce qu'on appelloit faire le voyage du Volcan & le voir d'auſſi près qu'il étoit poſſible; ſur la réponſe qu'on me fit, que les curieux & les Créoles du païs avoient preſque toujours borné là leurs courſes, nous fûmes déſeſperés d'avoir fait un ſi pénible voyage pour ne rien voir. Un précipice de cent cinquante toiſes de hauteur & d'un quart de lieue de largeur nous ſéparoit de la montagne. De tous ceux qui nous avoient ſuivis, aucun n'avoit, en effet, deſcendu le précipice, & tous s'accordoient à répéter qu'ils ne connoiſſoient guère que deux ou trois Créoles qui euſſent eſſayé de le faire, encore n'avoient-ils jamais oſé que côtoyer le bord du précipice le plus éloigné du Volcan, tant on étoit perſuadé du riſque qu'il y avoit, non-ſeulement à grimper la montagne qui en porte le nom, mais même à traverſer la largeur du précipice. En vain je faiſois mille queſtions ſur le Volcan &

ſur ſes environs. Non moins inutilement, j'encourageois, j'invitois notre ſuite à chercher un ſentier; perſonne n'étoit curieux d'aller à la découverte. Je m'aviſai de promettre à tout haſard aux Noirs qui nous accompagnoient une récompenſe pour celui qui trouveroit un ſentier. Le nommé *Jacob*, eſclave de M. *Juſtamond* un des principaux habitans de cette colonie, s'offrit de bonne volonté. Je convins avec lui du ſignal d'un mouchoir rouge qu'il éleveroit dès qu'il ſeroit deſcendu dans le précipice: il partit, & bientôt nous le perdîmes de vue. Il fut très-long-temps ſans paroître; on attendoit avec autant d'impatience que d'inquiétude le ſuccès de ſa hardieſſe. Au bout d'une heure & demie environ nous fumes agréablement ſurpris de le voir marchant dans le *Rempart* * d'un pied ferme & ſans y trouver aucune crevaſſe ni profondeur comme on avoit lieu de le craindre. Je vis dans ce mo-

* J'appellerai quelquefois de ce nom le précipice qui entoure le Volcan, les Créoles lui donnant toujours le nom de *Rempart*.

ment qu'il étoit poſſible de monter la montagne du Volcan & de pénétrer juſqu'à la fournaiſe. Nous côtoyâmes le bord du *Rempart* & nous arrivâmes au ſentier trouvé par le Noir, qui nous crioit de toutes ſes forces qu'il y avoit beaucoup de riſque pour arriver juſqu'en bas. M. *Hubert* l'aîné, Aide-Major dans la troupe nationale du quartier *Saint Benoît*, malgré tout ce que diſoit *Jacob*, voulut eſſayer d'y deſcendre; il en vint à bout; il traverſa même toute la largeur du *Rempart*, & arriva juſqu'au pied de la montagne du Volcan: la nuit approchant il revint ſur ſes pas, remonta le ſentier, & nous raconta qu'au lieu où il s'étoit arrêté il avoit vu deux cavernes en forme de grottes aſſez curieuſes, mais dans leſquelles il n'étoit pas entré; il nous réitéra que le ſentier étoit très-difficile, & qu'en certains endroits on trouvoit à peine où poſer le pied. Ce récit déconcerta tous nos Européens & même nos Créoles, au point que la plûpart renoncèrent au voyage de la montagne, & firent ſur le champ diligence pour gagner avant la nuit la

Caverne à Manzague. M. *de Bellecombe* auſſi mécontent que moi d'être venu de ſi loin pour ne voir qu'un précipice, ſe propoſa d'entreprendre le voyage le lendemain; j'appuyai cette réſolution de toutes mes forces. Nous couchâmes à la belle étoile & ſous quelques petits arbriſſeaux fort ſecs qui étoient épars çà & là dans cette plaine brulée. Nous allumâmes un grand feu pour nous réchauffer; car autant nous avions ſouffert pendant le jour de l'ardeur du Soleil, autant nous eûmes à ſouffrir toute la nuit d'un froid rigoureux. A peine eus-je les yeux ouverts le lendemain que j'apperçus autour de moi une gelée blanche auſſi forte que celles qu'on voit en France à l'entrée de l'hyver. Nous ne doutâmes point alors qu'il n'y eût, comme on nous l'avoit toujours aſſuré, de la neige & même de la glace en hyver ſur les hautes montagnes de l'Iſle & qu'elle ne ſéjournât même quelque temps ſur *les trois Salaſſes* qui ſont la montagne la plus élevée de toute l'Iſle.

M. *de Bellecombe* à ſon réveil me dit qu'ayant été tourmenté de violentes

coliques d'eſtomac, auxquelles il eſt ſujet, il lui étoit impoſſible d'aller plus loin. Il reprit la route de la *Plaine des Caffres*; preſque tous ceux qui étoient reſtés avec nous en firent autant. Je n'en perſiſtai pas moins dans la détermination de voir le Volcan. Je fus aſſez heureux pour engager M. *Hubert de Monſſeury* à me ſuivre. C'étoit un jeune homme haut de ſix pieds, alerte & robuſte, & frère cadet de celui dont je viens de parler. Son frère aîné dégouté du précipice ne vouloit plus en tâter. Nous partîmes à la pointe du jour, &, comme il ne m'étoit pas poſſible de deſcendre tout ſeul dans le ſentier, il me fit ſuivre par deux Créoles d'une haute ſtature, agiles & vigoureux, qui ne me quittèrent pas. Il y avoit des endroits où, tenant d'une main un arbriſſeau fort ſec, mon pied ne poſoit ſur aucune pierre, enſorte que je reſtois quelquefois ſuſpendu, juſqu'à ce que mes deux Créoles me priſſent à braſſe-corps, & me deſcendiſſent où ils étoient eux-mêmes rendus; car il falloit s'aſſurer à chaque pas & de la branche à laquelle on s'accrochoit & de la pierre ſur la-

quelle on posoit le pied : nous fumes au moins une heure à descendre ce précipice. A peine eumes nous fait 50 pas que nous trouvâmes devant nous un monceau de sable rouge. Nous fumes curieux de monter jusqu'au sommet & vîmes une profondeur d'environ trente pieds, qui ne contenoit que ce même sable rouge & plusieurs pierres calcinées ; cette crevasse, si nous eussions été gens à tirer des inductions sinistres d'une pareille rencontre, nous eût paru d'un mauvais augure ; elle devoit nous faire craindre d'en trouver qui ne fussent pas aussi visibles que celle-là ; mais nous chassâmes cette idée ; nous parcourûmes fort lentement toute la largeur du Rempart suivant la même route qui nous avoit été indiquée la veille par M. *Hubert* l'aîné, & nous arrivâmes jusqu'aux deux espèces de grottes où je fus curieux d'entrer ; j'y vis des choses tout-à fait singulieres & rares ; la matière du Volcan, dont ces deux grottes sont formées & qui est liquide quand elle se répand, s'étoit figée & avoit pris la forme de gonleaux de bouteilles diversement configurés ;

il y en avoit quelques-uns d'une blancheur éblouissante.

Il fut question de grimper la montagne du Volcan & de sçavoir quel chemin on prendroit : personne avant nous, ne s'étoit avancé jusqu'à l'endroit où nous étions ; on avoit toujours été persuadé que toute cette matière immense, qui couvre la montagne du Volcan, cachoit des crevasses & des profondeurs plus ou moins considérables, & cette persuasion n'étoit pas sans fondement ; un Créole du quartier de la rivière d'*Abord*, dans une de ses courses contre les Noirs Marons, avoit en effet trouvé une ou deux de ces crevasses ; ce qui l'avoit empêché d'aller plus loin. La petite suite qui m'accompagnoit proposa de faire un grand circuit ; mais j'observai que la fournaise ne brûlant que très-foiblement, que ne sentant d'ailleurs aucune chaleur ni aucune odeur de soufre ou de bitume, il falloit y diriger nos pas. On fut de mon avis : nous prîmes dans les commencemens la précaution de marcher l'un après l'autre & de n'être pas tous ensemble sur les diverses croutes

de matières ; je ſondois de temps en temps avec ma canne ; &, lorſque le ſon que rendoient ces croutes étoit fort creux & nous annonçoit qu'elles pouvoient cacher une crevaſſe, nous nous détournions & prenions tantôt à gauche, tantôt à droite : nous montâmes ainſi ſans aucun riſque les deux premières collines ; car la montagne du Volcan eſt compoſée de pluſieurs entaſſées les unes ſur les autres ; ce dont on ne s'apperçoit qu'en les montant ſucceſſivement ; je remarquois de temps en temps quelques petites crevaſſes, mais de 4 ou 5 pieds de profondeur ſeulement, & ſur leſquelles on pouvoit même poſer le pied avec ſûreté. Les deux premières collines eſcaladées, ne voyant aucun écoulement de matière, ne ſentant encore aucune chaleur & n'entendant aucun bruit, nous pourſuivîmes notre route directement vers la fournaiſe ; nous ſouffrîmes beaucoup, en parcourant environ 150 pas de machefer fort pointu ; des ſouliers tout neufs que j'avois fait faire exprès furent bientôt entièrement coupés. Nous avançâmes environ 300 pas au-delà de

ce machefer, ne marchant plus alors avec la même circonſpection parceque nous nous aſſûrions de plus en plus que toutes ces croutes de matières étoient, pour la plupart, très-fortes & très épaiſſes. Quand nous fûmes à environ 150 pas du haut de la montagne, un des deux Créoles, qui étoit à 10 ou 12 pas devant moi, entendit un grand bruit & cria que le Volcan étoit ſous nos pieds: je le raſſûrai & l'exhortai à marcher toujours; ſeulement nous prîmes un peu à droite. A peine eûmes nous fait 50 pas que nous arrivâmes ſur une petite éminence d'où nous apperçumes bien à découvert la bouche du Volcan à une grande portée de fuſil; je ne puis exprimer la joie que je reſſentis d'avoir rempli, même au-delà de mes eſpérances, l'objet de mon voyage; car je ne m'attendois pas de le voir ſitôt & de ſi près. Nous reſtâmes ſur cette petite hauteur pour contempler à loiſir cette fournaiſe. Il étoit environ dix heures & demie du matin quand nous y arrivâmes; il faiſoit le plus beau temps du monde; l'air étoit calme & le ciel ſerein. Le bruit qui

frappoit nos oreilles reſſembloit à celui de 20 à 30 ſoufflets de groſſes forges. On entendoit en même temps celui de la matière toute liquide qui bouillonnoit & qui faiſoit effort pour dépaſſer ſes bords ; c'étoit exactement le même bruit que celui d'une mer agitée. Lorſqu'il ſurvenoit quelque ſouffle de vent, nous appercevions les étincelles & la flamme s'élever de la fournaiſe au milieu d'une fumée très noire & très-épaiſſe ; ſpectacle dont nous avons joui cinq à ſix fois pendant le temps que nous ſommes reſtés à la vue du Volcan : car d'ailleurs le temps étoit ſi beau que nous n'entendions que le bruit & n'appercevions que la fumée noire qui ſortoit continuellement. Revenu de ma première ſurpriſe, je m'attachai à conſidérer ſa forme & ſes environs.

La montagne du Volcan eſt environnée de tous côtés d'un précipice pareil à celui que nous avions franchi. Le Volcan brûle actuellement un gros piton ou butte placée ſur la ſommet de la montagne. Ce piton eſt entouré d'une plate forme ſituée à peu

près au Nord-Oueſt du piton; je ne puis aſſurer ſi elle exiſte également du côté oppoſé qui eſt celui du plus grand écoulement de la matière vers le bord de la mer. Cette platte-forme continue en tournant dans la partie du Sud; dans celle du Nord, qui regardoit le précipice par lequel nous étions deſcendus, nous avons apperçu 4 à 5 petits Volcans qui commençoient à paroître, & dont quelques-uns jettoient déja de la fumée. Je ne doute pas que dans la ſuite tous ces Volcaneaux, ſi je puis parler ainſi, réunis au grand Volcan, ne forment plus qu'une ſeule & même fournaiſe. La forme de cette dernière eſt circulaire & peut avoir environ 200 pieds de diamètre. Je vis une matière toute verte à huit ou dix pas de l'extrémité ſupérieure de la bouche; je crus d'abord que ce pouvoit être quelques herbages fort ſecs, tels qu'on en voit quelquefois dans les endroits les plus arides, & que le Volcan n'avoit pas encore conſumés; mais on me fit remarquer que la flamme ſortoit quelquefois de ce côté & que ce ne pouvoit être conſéquemment des herba-

ges; je fixai cet endroit avec ma lorgnette, & je m'assurai que c'étoit de la matière même du volcan qui découloit par cet endroit & qui étoit toute vitrifiée. Quand j'eus contemplé pendant une demi-heure toute la fournaise & ses environs, je descendis sur la platte-forme; à mesure que j'avançois j'entendois le bruit augmenter considérablement. J'étois alors à trente pas de la fournaise; je voulus jetter dedans quelques pierres; mais M. *de Montfleury* & moi ne pumes jamais en trouver d'assez pesantes; elles étoient toutes trop légères ou se pulvérisoient dans nos mains. La platte-forme étoit assez unie & n'étoit point couverte, comme toute la montagne, de grosses croutes de matières, mais de parcelles & de moindres morceaux qui y tomboient seulement dans les éruptions; d'où je conclus que ces dernières devoient être très-violentes, enforte que dans ces accidens il y auroit plus de sûreté à rester sur la platte-forme qu'à se trouver à 150 pas, si, d'ailleurs, il n'y avoit pas à craindre d'être étouffé par la fumée & par la chaleur. J'a-

vançois toujours & je paſſai une petite crevaſſe aſſez longue formée par les écoulemens du Volcan. Je ne ſentois encore aucune chaleur ſenſible ni la moindre odeur ſulfureuſe ; j'entendois toujours un grand bruit comme d'un vent ſouterrein, & celui de la matiére qui bouillonnoit dans cette infernale caverne ; parvenu juſques-là ſans accident, je voulus pénétrer juſqu'au pied du piton ; mais je n'eus pas fait dix à douze pas, que le bruit augmenta d'une manière effrayante, & que je ſentis la matière travailler ſous mes pieds : je ne doutai pas que j'étois ſur le foyer & qu'il ne fût conſéquemment plus étendu que la bouche ; je m'étois avancé ſeul juſques là. M. *Hubert* étoit reſté vingt pas derrière moi : je l'appellai, il vint ; il entendit comme moi le même bruit ; nous n'étions qu'à une petite portée de piſtolet de la fournaiſe ; nous ſentîmes alors ſenſiblement quelque chaleur & une légère odeur de matière brûlée : deux fois je fus tenté de monter le piton même & d'aller juſques ſur le bord de la fournaiſe pour en connoître la profondeur

& pour voir de mes propres yeux ce que c'eſt que cette matière bouillonnante, ſi elle eſt continuellement liquide & en fuſion, ou ſi c'eſt un ſeul amas de pierres & de matières de toute eſpèce cuites & recuites, ou l'un & l'autre tout à la fois, comme il y a toute apparence; car la matière du Volcan ſort tantôt par écoulement, tantôt par exploſion, & ſouvent de ces deux manières en même temps. Mais, craignant que l'extrémité ſupérieure de la fournaiſe ne fût qu'une croûte très-ſuperficielle & hors d'état de ſoutenir le poids d'un homme, je renonçai à ce hardi projet; je propoſai ſeulement au Noir *Jacob* de l'exécuter, lui promettant pour récompenſe la liberté. Cet eſclave me répondit fort ſenſément que pour gagner quelque choſe on perdoit quelquefois tout; il me ſupplia de permettre qu'il ſe contentât de la récompenſe que je lui avois promiſe.

Après avoir ſatisfait notre curioſité auſſi pleinement qu'il nous étoit poſſible, nous quittâmes le Volcan vers les onze heures & demie du matin, & nous reprîmes le même chemin par

lequel nous étions venus, Arrivés au *Rempart*, nous ne pouvions assez admirer la quantité de figures singulières & bizarres que cet amas immense de matières avoit formées dans ses divers écoulemens, à mesure qu'elle se refroidissoit. Il faut que cette matière soit bien liquide, puisque j'ai vu nombre de grosses pierres formant sur leur superficie divers ronds & si multipliés qu'on eût dit que la matière eût coulé d'un arrosoir par les mains d'un Jardinier. On ne peut imaginer combien ce Volcan a vomi de matières, non seulement dans ses environs, mais jusqu'au bord de la mer dans toute l'étendue du terrein qu'on appelle *le grand* & *le petit pays brûlé*. Il faut observer néanmoins que la matière que l'on voit dans ce dernier provient d'un Volcaneau qui s'étoit formé à quelques lieues du Volcan, il y a très-long-temps; il n'a brûlé que pendant un certain temps & n'existe plus. *Le grand pays brûlé* a pour le moins trois lieues de longueur depuis le pied de la montagne de la fourmaise jusqu'à son embouchure vers la mer. Le Volcan est situé à peu près

au Sud-Eſt-Eſt de l'Iſle, à moitié chemin environ des quartiers *S. Benoît* & la rivière d'*Abord*. Il eſt éloigné de la mer d'environ 5 lieues. Son plus grand & plus continuel écoulement eſt à-peu près de l'Eſt-Sud-Eſt de l'Iſle & va ſe rendre à la mer. Le ſieur *Jean Dugain*, notre chef de route, habitant du quartier *S. Benoît*, connu dans cette Iſle par ſes fréquentes & périlleuſes chaſſes contre les Noirs Marons, & l'un des deux Créoles qui m'avoient ſuivi, jouit en 1753 d'un ſpectacle également admirable & terrible; il y avoit pluſieurs années que le Volcan ne brûloit preſque pas; ce qui donnoit la plus grande inquiétude à tous les habitans de cette Colonie; en 1753 il y eut la plus forte éruption dont on eût encore entendu parler; elle fut même accompagnée d'un tremblement de terre aſſez ſenſible; cette éruption fut telle qu'elle jetta des cendres avec abondance juſques dans le quartier *S. Denis*, le plus éloigné du Volcan; tous les caffés des quartiers *S. Benoît* & rivière d'*Abord* qui en ſont diſtans de 5 à 6 lieues, en furent entièrement couverts,

M. *Bouvet*, alors Gouverneur de l'Isle pour la Compagnie, envoya aussi-tôt vers le Volcan un détachement de 15 Créoles, qui fut commandé par *Jean Dugain*; il arriva assez à temps pour voir en divers endroits la matière enflammée, qui couloit dans toute l'étendue du Rempart, formant divers ruisseaux de feu qui tous alloient se rendre à la mer; ce fut dans cette éruption qu'il m'assura que s'étoit formée la crevasse d'environ 30 pieds de profondeur dont j'ai parlé plus haut.

J'ai rapporté plusieurs pierres prises à diverses distances du Volcan dont j'ai fait une petite collection; mais je n'avois pas le temps de les choisir comme je l'aurois désiré & les plus curieuses se sont brisées dans la toute, le Noir qui les avoit dans un mouchoir n'ayant pû avec la plus grande attention les conserver telles qu'elles étoient, sur-tout quand il a fallu monter le précipice. Je ne conseillerois pas d'entreprendre le voyage du Volcan par un vent un peu fort, ni par un temps de pluie; il y auroit un risque évident pour la vie d'en approcher d'aussi près que nous

l'avons fait ; c'eſt le temps où le Volcan jette le plus de flammes & de matières calcinées ; au moindre air qu'il faiſoit, les étincelles & le feu ſortoient de la fournaiſe, comme je l'ai obſervé.

J'aurois bien voulu pouvoir joindre à cette relation quelques remarques particulières ; mais, depuis l'établiſſement de cette Colonie, perſonne, ſurtout dans les deux quartiers les plus voiſins du Volcan, ne s'eſt occupé d'en ſuivre les exploſions & les écoulemens pour s'aſſurer s'ils n'étoient pas périodiques comme ceux du mont Véſuve, ſes divers déplacemens, ſes progrès, ſa direction, & tout ce qui peut contribuer à faire connoître ce phénomène. Je me propoſe l'année prochaine de viſiter une ſeconde fois ce Volcan, qui certainement mérite d'être plus connu qu'il ne l'a été juſques à preſent ; c'eſt un des plus conſidérables qu'il y ait dans le monde ; je compte y faire une ſtation de quinze jours & y établir une petite tente ſur la coupe d'une haute montagne qui domine la fournaiſe, & qui jadis a été conſumée par le

Volcan

Volcan, suivant le témoignage de tous les anciens Créoles du pays. Muni alors d'une boussole & des instrumens nécessaires, j'en ferai avec précision les relevemens & la description détaillée. La position que je prendrai me permettra de voir les explosions & les écoulemens sans rien craindre, & je ne désespère pas, si je jouis une seule fois d'un aussi beau jour que celui du 27 Octobre de cette année, de monter au sommet de la fournaise, & d'en voir l'intérieur. Il seroit à désirer qu'un Sçavant curieux se trouvât pour lors dans cette Isle & voulût entreprendre avec moi ce pénible voyage.

Fait au Château du Gol, quartier de la Rivière d'Abord, Isle de Bourbon, le 31 Octobre 1768.*

* Ce Château appartient à M. *Desforges Boucher*, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, Commandeur de l'Ordre de Christ, & ancien Gouverneur Général pour le Roi & la Compagnie des Indes des Isles de France & de Bourbon.

Je suis, &c.

A Paris, ce 11 Novembre 1770.

LETTRE V.

Le Déſerteur, Drame en cinq Actes & en proſe, par M. Mercier; à Paris chez le Jay rue S. Jacques.

IL étoit ſans doute plus naturel de traiter un pareil ſujet dans un Drame ſérieux que dans un Opéra-Comique mêlé d'Ariettes. L'action de la pièce de M. *Mercier* ſe paſſe dans une petite ville d'Allemagne frontière de France, chez une Madame *Luzère*, veuve d'un Manufacturier. Un jeune François nommé *Durimel* conduit le commerce de cette veuve; elle voit avec peine que ſon air eſt preſque toujours triſte, ſombre, agité; elle ne ſçait d'où peut venir ce trouble. Malgré ſa mélancolie, il eſt amoureux, il eſt aimé de *Clary*, fille de Madame *Luzère*, dont l'œil clairvoyant a pénétré cette paſſion mutuelle, qu'elle approuve. Elle veut couronner leur amour dès le jour ſuivant. Alors le jeune François lui apprend le

sujet de ses inquiétudes. Autrefois il a servi dans l'armée Françoise ; son Colonel l'a frappé injustement, il a déserté, & il a été condamné à la mort ; il est depuis sept ans chez Madame *Luzère* ; mais, au moment le plus heureux de sa vie, la guerre amène dans cette ville le Régiment qui porte son arrêt ; il court le plus grand danger. Mad. *Luzère* le fait cacher dans un lieu qui paroît inaccessible à toutes les recherches. . . .

Au second Acte arrivent deux Militaires qui doivent loger chez Mad. *Luzère*. Le premier nommé *St Franc* est un Officier de fortune, homme prudent & déja d'un âge avancé ; l'autre se nomme *Valcour* ; c'est un jeune Officier étourdi, brave, présomptueux. Cet Acte est consacré presque tout entier aux fadeurs & aux impertinences qu'il vient débiter à Madame *Luzère* & à sa fille ; il en veut sur-tout à *Durimel* qui a l'imprudence de sortir de sa retraite, & qui lui paroît prétendre à la main de la jeune *Clary*.

Dans l'Acte suivant, M. de *St Franc* & Mad. *Luzère* s'inspirent un intérêt

réciproque ; ils ſe confient leurs chagrins. M. *de St Franc* avoit un fils ; il ignore ce qu'il eſt devenu ; ſon ſouvenir le pourſuit par-tout. Madame *Luzère* raconte à ſon tour le péril où le jeune homme à qui elle deſtine ſa fille eſt expoſé ; dans cet intervalle *Clary* toute en pleurs annonce qu'on vient de l'arrêter ; M. *de St Franc* eſt troublé ; ſon fils a déſerté. Le jeune homme dont lui parle Madame *Luzère* eſt du Languedoc ; ſon fils eſt de la même Province.

Acte quatriéme. *Durimel* eſt effectivement le fils de M. *de St Franc*, qui ne peut rien en ſa faveur ; le Colonel eſt un homme dur, altier, inéxorable, & de plus, ennemi de ce malheureux père. Cependant *St Franc* obtient qu'on laiſſe *Durimel* libre juſqu'à l'inſtant où il doit perdre la vie ; il répond de ſa perſonne. La premiére ſcéne entre le père & le fils mérite d'être rapportée preſque toute entiére.

DURIMEL, *environné de Soldats, entre, les cheveux épars, & habillé conformément à sa situation.*

SAINT-FRANC *à part.*

O mon Dieu! laisse-moi vivre encore une heure, & je t'abandonne le reste de ma vie. *Il fait signe aux Soldats de se retirer; ils sont censés demeurer à la porte.*

DURIMEL, *dans le fond du Théâtre.*

Je cherche *Clary*, & je crains de la rencontrer. Il faut que je la voie avant de mourir. C'est elle qui doit me plaindre & me consoler. Hélas! on me fuit, on n'ose me revoir, on tremble de m'aborder. (*appercevant Saint-Franc & courant vers lui.*) Ah! Monsieur, c'est à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux, qui me sont si chers..... A ce bienfait, il faut que vous en ajoûtiez un autre..... Vous seul pouvez le remplir. De tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri

ſur mes malheurs. Mes malheurs ſont grands..... Vous me voyez pleurer ; mais ce n'eſt pas ſur moi que je répands des larmes. (*arrivant ſur le bord du Théâtre.*) O mon père, mon père ! Le Ciel a-t-il prolongé tes jours ! Que vas-tu devenir, ſi jamais la fin de ma triſte deſtinée parvient juſqu'à toi ? (*tirant une lettre de ſon ſein.*) Puiſſe cette lettre te conſoler, en apprenant dans quels ſentimens j'ai terminé ma vie. Je ſuivrai tes leçons juſqu'au dernier ſoupir. Je chérirai la vertu, la Religion, l'honneur. (*il baiſe la lettre avec tranſport.*) Parois à une vue ſi chère, gage précieux de mon amour ; tu rendras, après moi, ma parole vivante. Si ſes yeux peuvent te lire, je revivrai pour lui dans ce moment. (*allant à Saint-Franc.*) Monſieur, il n'y a que le nom & la Compagnie qui pourront vous aider à la faire parvenir à ſon adreſſe. Mon père eſt un ſoldat dont le Régiment a paſſé les mers. Ce Régiment ayant beaucoup ſouffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches ; je mourrai

content si vous me le promettez.

SAINT-FRANC, *après un silence.*

Donnez.

Saint-Franc prend la lettre, rompt le cachet & la parcourt; cette action porte Durimel à le fixer. Saint-Franc ouvre ses bras tout tremblans, & s'écrie avec l'ame d'un père:

Mon pauvre *Charles!*

DURIMEL.

Dieu!

SAINT-FRANC.

Embrasse ton père.

Le père s'appuie sur l'épaule de son fils; ils demeurent embrassés. Durimel met un genou en terre, & se saisit des mains de son père, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.

Mon père! dans quel état! Graces au Ciel, c'est vous! Quel heureux moment!

SAINT-FRANC.

Oublies-tu le moment qui doit le suivre ?

DURIMEL.

Je l'oublie ! je voulois vous voir encore avant de mourir. Je bénis la faveur du Ciel qui me permet à ce prix d'embraſſer vos genoux.... Grand Dieu ! pour un tel moment, oui je t'offre volontiers ma vie. -

SAINT-FRANC.

Mon cher fils ! tu te ſens donc la force de te ſoumettre à cette main inviſible ?..... Dis, conſerveras-tu ce courage juſqu'au dernier inſtant ?

DURIMEL.

J'y ſuis réſolu, quoique mon cœur ait à regretter..... &, ſi quelque trouble vient l'affoiblir, ô mon père ! c'eſt de vous que j'attends un regard qui me rende toute ma fermeté.

SAINT-FRANC.

Ton père malheureux n'a que ce triſte bienfait en ſon pouvoir. Je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager, eſt un droit trop précieux, ſans doute, & que je ne cède à perſonne..... Voilà pourquoi j'ai caché à tous que tu étois mon fils..... Emploi terrible & cher, j'eſpère te remplir!

DURIMEL.

Vous y ſerez, mon père!

SAINT-FRANC.

Ignores-tu que c'eſt moi qui donne le ſignal? Tout Déſerteur a trouvé en moi un père. Je croyois te voir, t'embraſſer dans chacun d'eux, & je t'abandonnerois, & je perdrois le fruit du plus cruel apprentiſſage!..... Non..... Je ſens toutes tes douleurs; mais c'eſt enſemble qu'il nous faut apprendre à les ſurmonter.....

DURIMEL.

Je me ſoumettrai..... Je mourrai.... Mais quel eſt mon crime ?

SAINT-FRANC.

Eh ! quel étoit le crime d'un million d'hommes moiſſonnés à mes côtés par le fer, par la flamme, par les maladies plus cruelles encore ? Ils vengeoient la Patrie, & périſſoient dans les tourmens. Ils étoient tous innocens, & toi..... La loi eſt générale & la plainte inutile. Si tu étois tombé ſur le champ de bataille, tu ſerois mort ſans regrets..... Mon fils, tu peux encore mourir en héros. Songe que ta mort ſera plus utile que ta vie ; ta mort retiendra ſous les drapeaux de la Patrie mille jeunes imprudens qui les auroient abandonnés pour ſe voir enſuite auſſi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu affermis les colonnes de l'Etat... Embraſſe cette idée digne d'un citoyen. Dis à toi-même : Si j'ai trahi la loi de mon païs, il n'aura rien à me reprocher ; ma mé-

moire ſera ſans tâche ; la réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rappellerai mon courage qui chancèle ; mais qu'il eſt affreux de quitter la vie à la fleur de l'âge, aux portes de la félicité ! lorſqu'un père, une amante !... Le ſentiment l'emporte, & je ne ſuis qu'un foible mortel.

SAINT-FRANC.

Ce cœur paternel ſouffre en prononçant ces mots ; mais, quand les calamités de l'homme ſont montées à leur comble, que tout échappe à ſes mains, qu'il ſe trouve ſeul ſur les bords d'un abyme inconnu, mon fils, connois-tû l'Etre qui conſole & qui ſe plaît alors à ſecourir le malheureux qui l'implore ?

DURIMEL.

Dieu, mon père.

SAINT-FRANC.

Sa préſence nous environne. Il en-

tend, il recueille nos moindres soupirs. Quand tu es sous son regard, connoîtras-tu le désespoir ? Et où peux-tu tomber, si ce n'est dans son sein ? Que gagneroit ton ame à s'irriter ? En te montrant rebelle, tu te rendrois encore plus malheureux ! Si tu as toujours été homme de bien, lève ce front abattu. Ta tristesse outrageroit l'Etre puissant & magnifique. Aie la confiance d'un fils, & non la terreur d'un esclave. C'est au vil Incrédule à trembler ; mais toi qui vois au delà de cette vie, tends les bras au Père universel. Tu plongeras dans le tombeau pour te relever immortel.

DURIMEL.

Ah ! mon père, que cette idée est auguste & sublime ! C'est quand l'univers va nous échapper que cette vérité consolante descend dans toute la profondeur de l'ame, & l'éclaire de ses rayons célestes. Allons, demain, à cette heure, je sçaurai avant vous ce que c'est que mourir.

SAINT-FRANC.

Je reſterai ſeul ! Qui de nous deux ſera le plus infortuné ? Je voudrois n'être pas condamné à l'horreur de te ſurvivre. J'ai paſſé ſoixante années preſque toutes chargées d'orages. J'entends l'heure qui m'appelle. Elle ne doit plus tarder. Qu'ai-je à mendier encore ? Tu applanis pour moi le chemin de la tombe. Qu'eſt-ce que cette vie ? Va, il eſt aiſé de la perdre lorſqu'on s'y réſout. On n'évite point la mort. Il ne faut que l'attendre & ſe laiſſer frapper.

Dans la ſcène ſuivante *Durimel* demande au moins d'être uni à ſon amante avant ſa mort ; ce qui lui eſt accordé ; on avertit un Miniſtre pour la cérémonie.

Acte cinquiéme. *Durimel* s'arrache des bras de *Clary* ; Madame *Luzère* entraîne ſa fille. L'heure eſt arrivée ; *Saint-Franc* vient chercher ſon fils ; *Valcour* les arrête ; il a trouvé le moyen d'aſſûrer leur fuite ; le malheureux *Saint-Franc* veut bien accepter ſes offres ; mais le jeune homme refuſe généreuſement de

conserver sa vie aux dépens de l'honneur de son père qui a répondu de lui ; il marche à la mort, & la reçoit avec courage.

Tel est le plan de la Pièce de M. *Mercier* ; il y a de grandes beautés, sur-tout dans le rôle de *Saint-Franc* ; les discours de ce père infortuné sont pleins d'ame, de fermeté, & n'en sont que plus attendrissans ; ils décèlent beaucoup de talent dans l'auteur. Mais je dirai, avec la même franchise, que M. *Mercier* ne paroît pas posséder au même degré les autres parties de l'art dramatique. Son dialogue est lourd, languissant, déclamatoire. Chaque personnage n'a presque jamais le style convenable à son âge, à son séxe, à sa situation. Madame *Luzère*, par exemple, parle de la *furie militaire qui agite les Nations*, des *Souverains qui se font un jeu de la guerre*. M. *de Saint-Franc* se sert aussi d'expressions peu naturelles ; il dit qu'il a *remporté des drapeaux qui ont animé les serpens de l'envie* ; que *ses peines sont réelles* ; qu'elles *ne sont point nées de l'ambition* ; qu'elles *sont filles de la nature*. Ce n'est sûre-

ment pas là le langage d'un vieil Officier qui n'eſt point accoutumé à faire des phraſes ; celles-ci ne ſeroient pas même excuſables dans un diſcours oratoire. Le caractère de *Valcour* dans les premiers Actes n'annonce pas plus de connoiſſance du monde & du cœur humain ; c'eſt un mêlange continuel de galanterie antique & de mauvaiſes plaiſanteries. Quant au dénoûment, il laiſſe l'ame dans un état pénible ; on plaint le ſort de *Durimel*, de ſon père, de ſon épouſe, de tant d'honnêtes gens malheureux & ſans conſolation ; c'eſt, en quelque ſorte, le ſpectacle de la vertu punie ; & cette eſpèce de dénoûment ne ſatisfait ni la raiſon ni la ſenſibilité.

[*Inſtitution de la jeune Nobleſſe.*

Ce n'eſt rien que d'imaginer des théories d'éducation ; de bons maîtres valent mieux que tous les plus beaux plans du monde. Cette qualité ſi rare, vous l'accorderiez, Monſieur, à Mrs *Lévêque* & *Deſavy*, s'ils étoient connus de vous. Ces deux aſſociés tiennent

actuellement, à l'Hôtel du Roulle, vis-à-vis la grille des Champs Elysées, la Penſion à laquelle on a donné le nom d'*Inſtitution de la jeune Nobleſſe.* Perſonne n'ignore quels avantages on retire du local de cette Penſion, pour la ſanté des Elèves. Située hors de Paris, aſſiſe ſur le penchant de l'Etoile, elle ne leur laiſſe reſpirer qu'un air ſalubre & ſans ceſſe renouvellé; ornée d'un beau jardin, environnée de promenades agréables, elle leur procure, pendant leur récréation, le plaiſir ſalutaire de fortifier leurs jeunes corps par des courſes proportionnées à leur âge. Dès que la ſanté d'un Elève eſt tant ſoit peu endommagée, on le tranſporte dans une Infirmerie propre & riante, où il eſt ſoigné par une Gouvernante & un Chirurgien.

On donne aux Elèves toutes les inſtructions qui peuvent former un homme de qualité & un Militaire. M. *Deſavy* s'eſt chargé de la partie de l'Hiſtoire & de tout ce qui y a rapport, comme la Sphère, la Géographie, la Chronologie, &c. Il s'eſt encore chargé du Latin. M. *Lévêque*, à l'aide d'un

ſecond, s'eſt chargé de la partie de l'Arithmétique, de l'Algèbre, de la Géométrie, de la Fortification & des Méchaniques. On donne de plus aux Elèves un Maître d'Allemand, un d'Ecriture, un de Danſe, & quatre fois dans la ſemaine, M. *Lévêque* donne une leçon de François. Quant aux autres Maîtres, tels que ceux de Muſique de Deſſin, d'Armes, &c, ils ſont au choix des parens. Ceux qui deſireroient que leurs enfans appriſſent la Langue Italienne trouveroient pour cela la plus grande facilité, M. *Lévêque* ayant fait chez les Italiens une étude particulière de leur Langue.

Il eſt inutile de donner ici le tableau des occupations de chaque jour. Je me contenterai de dire que chaque ſamedi on fait répéter à chaque Elève ce qu'il a appris pendant la ſemaine; que le premier de chaque mois on examine chaque Elève ſur ce qu'il a vu pendant tout le mois, & que ce jour-là on diſtribue des prix à ceux qui ont réuſſi: enfin, chaque année, on fait un exercice général ſur ce que les Elèves on vu pendant toute l'année; ce dernier exercice ſe fe-

ra toujours la seconde semaine de Pâques ; les Maîtres auront soin de le rappeller aux parens quand le temps en sera venu, afin qu'ils veuillent bien juger par eux-mêmes des progrès de leurs fils.

Le prix de la pension, y compris tous les Maîtres dont on vient de parler, est de 1150 livres, sur laquelle somme on s'oblige de donner à l'Elève tous les hyvers & tous les étés un habit, une veste & deux culottes d'uniforme. L'Elève donnera en entrant 100 écus une fois payés ; moyennant cette somme les Parens seront déchargés de tout ce qui concerne l'entretien de leurs Enfans. Quant aux autres détails de cette Pension, on peut s'adresser, pour s'en instruire, à Mrs *Desavy* & *Lévêque* qui donneront à ce sujet tous les éclaircissemens nécessaires.

Almanach Encyclopédique de l'Histoire de France.

L'idée de cet *Almanach* me paroît fort bonne, Monsieur. *Les principaux*

événemens de notre Hiſtoire s'y trouvent rangés, ſuivant la date, ſous chacun des jours de l'année : par exemple, en ouvrant cet opuſcule, le mois de Mai s'offre à mes yeux, & je trouve ſous le 11 de ce mois : » *Louis XIII* ſe rend » maître de Royan ſur les Huguenots. » Il viſita pluſieurs fois la tranchée, & » courut ſouvent riſque de ſa vie. 1622 » — Priſe de Bouchain par *Monſieur*, » frere de *Louis XIV*. *1676*. — de la » Mirandole par les François 1705. — » de Haguenau, par M. *du Perri* 1706. » Bataille de Fontenoi gagnée contre » les Anglois par *Louis XV* 1745 ». Tous les articles ſont dans ce goût ; il me ſemble que cette forme eſt tout à la fois inſtructive, agréable & commode. La jeuneſſe ſur-tout retirera l'utilité la plus grande d'un ouvrage qui, » par ſa forme & ſon titre, ne ſçauroit » manquer de lui plaire. Dans les éducations domeſtiques, on donne aſſez » communément aux jeunes gens quelque teinture de notre Hiſtoire ; mais la » ſéchereſſe & le peu de méthode des Abrégés qu'on leur met entre les mains » les ennuient le plus ſouvent & les dé-

» goûteront. Un Almanach, tel que ce-» lui ci, piquera d'abord leur curiosité. » Bientôt, par l'importance des faits » qu'il contient, il excitera leur goût » pour la lecture, & remplira, par ce » moyen, les vues de leurs parens.

» Dans les institutions publiques, » on néglige entièrement l'Histoire de » notre pays. Il n'est pas même rare de » voir, au sortir de ses classes, un jeune » homme de vingt ans se prendre d'une » belle passion pour un *Paulus*, pour » un *Fabius*, pour un *Marcellus*; tan-» dis que les *Villars*, les *Boufflers*, » les *Crequis*; les *d'Harcourts*, les *Praf-lins*, les *Richelieux*, lui sont absolument » inconnus ». On a coutume dans quelques Colléges d'exiger tous les jours de chaque écolier qu'il apprenne par cœur une sentence tirée de l'Ecriture-Sainte. Par la même méthode, un ou deux traits de notre Histoire que cet *Almanach* fournira, pourront chaque jour se fixer sans peine dans les mémoires les plus ingrates. Au reste, ce ne sont pas les enfans seuls qui profiteront de ce livret. Les hommes faits le consulteront eux-mêmes pour se rappeller les

événemens remarquables & leurs époques. Il se vend chez *Vincent* Imprimeur-Libraire rue S. Séverin.

Compendium Institutionum Philosophiæ, &c, c'est-à-dire, *Abrégé des Leçons de Philosophie par M. Caron, Maître-ès-Arts, Vice-Chirurgien-Major à l'Hôtel Roy al des Invalides.*

Cet *Abrégé de Philosophie* est tout en latin, & forme deux volumes petit *in*-8° qui se vendent 6 liv. reliés chez *N. M. Tilliard*, Libraire quai des Augustins. L'ouvrage est précédé d'un *Avis au Lecteur* qui est en François. Il y a beaucoup de jeunes gens qui, obligés de faire leur Philosophie pour parvenir au grade de Maître-ès-Arts, ne peuvent se livrer qu'imparfaitement à cette science, parce qu'ils en sont détournés par les occupations plus essentielles de l'état auquel ils se destinent. Il arrive de-là qu'à la fin de leur cours de Philosophie ils ne sont guère plus

avancés qu'au commencement, quelque bon Professeur qu'ils aient eu. » C'est » ce qui me seroit arrivé à moi-même, » dit M. *Caron*, si M. l'Abbé *Delneuf* » Professeur de Philosophie au Collège » de Montaigu, touché de voir que » mes assiduités presque continuelles » auprès des malades qui me sont con- » fiés dans la célèbre Maison à laquelle » j'ai l'honneur d'appartenir, m'avoient » empêché de retirer de ses leçons tout » le fruit qu'elles peuvent procurer, » ne m'eût généreusement présenté lui- » même à M. l'Abbé *Lettrier* son col- » lègue dans le même Collège: celui- » ci ayant daigné m'admettre aux le- » çons particulières qu'il donnoit à plu- » sieurs jeunes gens qu'il disposoit pour » lors à la Maîtrise-ès-Arts, l'ordre, » la clarté, & surtout la briéveté de » ces leçons m'ont tellement frappé » que je n'ai pu me dispenser d'en faire » l'Extrait avec le plus de soin possible.

» C'est cet Extrait que je présente » au Public, dans la plus forte con- » fiance qu'il ne peut être que du plus » grand avantage pour les jeunes gens, » & sur tout pour ceux de mon état. » L'honneur d'avoir contribué à leur

» utilité eſt tout ce que je deſire, ſen-» tant bien que la gloire de l'Ouvrage » doit retourner au célèbre Profeſſeur » dont je n'ai fait qu'extraire les leçons » dans ce *Compendium* ». Ce livre eſt réellement très-utile pour les jeunes gens qui aſpirent à la Maîtriſe-ès-Arts. Il leur ſervira de guide ſûr dans la voie qu'il doivent ſuivre, en leur offrant des leçons par demandes & par réponſes ſur tous les objets de la Philoſophie qui doivent faire la matière des examens. On y trouve, d'ailleurs, les principes de la ſaine Philoſophie, telle qu'elle eſt enſeignée dans l'Univerſité.

Proportions Géométrales du Cheval.

On trouve chez *Paſquier* rue Saint-Jacques, vis-à-vis le Collège de *Louis-le Grand*, une Planche gravée qui préſente les *Proportions Géométrales du cheval vû dans ſes trois principaux aſpects, ſuivant les principes établis dans les Ecoles Royales Vétérinaires.* Cette Planche offre trois figures tracées ſelon les loix du deſſin géométral. Les principaux contours d'un beau cheval ſont vus de

face dans la première, latéralement dans la seconde, postérieurement dans la troisième. Ces figures sont traversées en divers sens & circonscrites par une multitude de lignes droites. Il en est qui par leur origine & leur longueur relative expriment les mesures qu'il faut appliquer aux parties pour en comparer les dimensions au tout qu'elles forment, & démontrent les lieux, & le sens qu'on doit observer, en les appliquant à celles d'un cheval qu'on prétend comparer au modèle. Il en est d'autres qu'il faut considérer comme autant de plans vus de profil, lesquels couperoient ces mêmes parties ou les toucheroient seulement en leurs points les plus saillans. Au reste, le sieur *Pasquier* délivre avec la Planche une explication imprimée qui est très-ample & très-satisfaisante.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre 1770.

LETTRE

LETTRE VI.

L'Observateur François à Londres, ou Lettres sur l'état présent de l'Angleterre relativement à ses forces, à son commerce & à ses mœurs, N° 16, 17, 18, 19 & 20.

BIEN des gens s'imaginent, Monsieur, que la générosité n'habite qu'en Angleterre. C'est un préjugé qui ne doit son crédit qu'aux dépenses excessives que les Anglois font en France. On ne s'apperçoit pas que ces prodigalités, en général, ont leur principe dans le faste. L'*Observateur François* rapporte quantité de traits frappans, capables de désabuser à cet égard la crédulité publique. Je n'en citerai qu'un pris au hasard. » Il y a quelques années que » la femme d'un riche Banquier de » Paris essuya ici (à Londres) le trai» tement le plus indigne de la part d'un

» des plus grands Seigneurs de l'Angle-
» terre ; étant à Paris il avoit été très-
» bien reçu chez elle ; excepté qu'il n'y
» logeoit pas, il y étoit à toutes les heu-
» res du jour. Madame *de la R*..... lui
» avoit procuré toutes sortes d'amuse-
» mens ; quelques affaires d'intérêt
» l'ayant appellée à Londres, elle crut
» que par reconnoissance le Lord ***
» lui feroit un accueil favorable ; elle
» se présenta plusieurs fois inutile-
» ment à sa porte, sans pouvoir
» jamais lui parler, &, quand il dai-
» gna la recevoir, ce fut avec un
» froid & même une hauteur à laquelle
» elle ne devoit point s'attendre. Un
» jour qu'elle revint pour le voir à
» l'heure du dîner, le Lord lui fit dire
» qu'il ne pouvoit pas la voir dans le
» moment, qu'elle eût à passer l'après-
» midi, &, pour qu'elle pût dîner
» dans le quartier, il lui envoya une
» demi-couronne par son valet de cham-
» bre. Ce procédé étoit trop grossier
» pour que Madame *de la R*..... pût
» s'en offenser ; elle renvoya au Lord
» son écu, & ne se présenta plus à sa
» porte. »

L'*Observateur*, dans une Lettre fort intéreſſante ſur la façon dont les Sciences ſont protégées & les gens de Lettres honorés en France & en Angleterre, parle ainſi de M. *de Voltaire*: » Que diront les Anglois, quand ils apprendront cette Souſcription qui ſe forme » à préſent en France pour élever une » Statue à cet homme célèbre, en qui la » Nature s'eſt plû à raſſembler l'univerſalité des talens. » Il termine ſa Lettre » par cette judicieuſe remarque: » Dire » d'un écrivain qu'il a l'univerſalité des » talens, c'eſt avouer qu'il n'a la ſupériorité dans aucun. » L'auteur pouvoit obſerver encore que la Souſcription dont il parle n'a lieu qu'entre quelques amis de M. *de Voltaire*, & que cette Statue ne s'érige ni par le Gouvernement, ni par la Nation, ni par le corps des gens de Lettres.

En Angleterre, comme en France, il y a des Juges d'un eſprit très-borné. » *Eliſabeth Canning*, jeune Angloiſe, » diſparut pendant un mois de la maiſon de ſes parens; elle revint maigre, » défaite, & n'ayant que des habits » délabrés. Eh! mon Dieu, lui dit ſa

» Tante, en quel état vous revenez? Où » avez vous donc été? Que vous eſt-il » arrivé?..... Hélas, ma Tante, répon- » dit la jeune fille, je paſſois par Mor- » filds pour retourner à la maiſon, » lorſque deux bandits vigoureux me » jettèrent par terre, me violèrent & » m'emmenèrent dans une maiſon à » dix milles de Londres. Ah, ma chère » enfant, reprit la Tante en pleurant, » n'eſt-ce pas chez cette infâme Ma- » dame *Web* que ces brigands vous ont » menée? Car c'eſt juſte à dix milles » d'ici qu'elle demeure..... Oui, ma » Tante, chez Madame *Web*..... Dans » cette grande maiſon à droite?..... » Juſtement, ma Tante. Les voiſines » préſentes à cet interrogatoire dépei- » gnirent alors Madame *Web*, & la » jeune *Canning* convint que cette fem- » me étoit préciſément comme elles le » diſoient. L'une d'elle apprend à Miſſ » qu'on joue toute la nuit chez cette » femme, & que c'eſt un vrai coupe- » gorge où tous les jeunes gens vont » perdre leur argent..... Ah, un vrai » coupe-gorge, répondit *Eliſabeth Can-* » *ning*..... On y fait bien pis, dit une

» autre voiſine ; les deux brigands qui » ſont couſins de Madame *Web* vont » ſur les grands chemins prendre toutes » les petites filles qu'ils rencontrent & » les font jeûner au pain & à l'eau juſ- » qu'à ce qu'elles s'abandonnent aux » joueurs qui ſe tiennent dans la mai- » ſon. Hélas, s'écria la Tante, n'a-t-on » pas mis au pain & à l'eau ma chère » nièce?.... Oui, ma Tante, répondit- » elle. On lui demande ſi ces deux bri- » gands n'ont point abuſé d'elle ; elle » répond qu'elle s'eſt défendue, qu'on » l'a accablée de coups, & que ſa vie » a été en péril. Alors la Tante & les » voiſines recommencent à crier & à » pleurer. On mène la petite *Canning* » chez un certain M. *Adamſon*, pro- » tecteur de la famille depuis long- » temps. C'étoit un homme de bien, » & qui avoit un grand crédit dans ſa » Paroiſſe, mais dont le génie étoit » très-borné. Il monte à cheval avec » quelques amis auſſi zélés que lui ; ils » vont reconnoître la maiſon de Ma- » dame *Web* ; ils ne doutent pas en la » voyant que la petite n'y ait été ren- » fermée. Ils jugèrent même, en ap-

» percevant une petite grange où
» avoit du foin, que c'étoit dans cette
» grange qu'on avoit tenu *Eliſabeth* en
» priſon. La pitié du bon *Adamſon* en
» augmente. A ſon retour il fait venir
» *Eliſabeth* & la fait convenir que
» c'eſt là où elle a été retenue. Il ani-
» me tout le quartier. On fait une ſouſ-
» cription pour la demoiſelle. A meſure
» que la jeune *Canning* reprend ſon
» embonpoint & ſa beauté, tous les
» eſprits s'échauffent pour elle. M.
» *Adamſon* fait préſenter au Schériff
» une plainte au nom de l'innocente
» outragée. Madame *Web* & tous ceux
» de la maiſon qui étoient tranquilles
» dans leur campagne, ſont arrêtés &
» mis au cachot. Le Schériff, pour
» mieux s'inſtruire de la vérité du fait,
» commence par faire venir chez lui
» une jeune ſervante de Madame *Web*,
» & l'engage par de douces paroles à
» dire tout ce qu'elle ſçait. La ſervante,
» qui n'avoit jamais vû Miſſ *Canning*
» ni entendu parler d'elle, répondit
» dabord ingénûment qu'elle ne ſça-
» voit rien de ce qu'on lui demandoit.
» Mais quand le Schériff lui eut dit qu'il

» faudroit répondre devant la justice,
» & qu'elle seroit infailliblement pen-
» due si elle n'avouoit pas, elle dit
» tout ce qu'on voulut. Enfin, les Jurés
» s'assemblèrent, & neuf personnes
» furent condamnées à la corde. Heu-
» reusement, en Angleterre, aucun
» procès n'est secret; tous les interroga-
» toires se font à portes ouvertes, &
» tous les procès intéressans sont im-
» primés dans les Journaux. Le temps
» de l'exécution des neuf accusés appro-
» choit, lorsque le papier, qu'on appelle
» des *Sessions*, tomba entre les mains
» d'un Philosophe nommé M. *Ram-*
» *say*. Il lut le procès & le trouva ab-
» surde d'un bout à l'autre. Cette lecture
» l'indigna; il se mit à écrire une pe-
» tite Feuille dans laquelle il posa pour
» principe que le premier devoir des
» Juges est d'avoir le sens commun. Il
» fit voir que Madame *Web*, ses deux
» cousins & tout le reste de la maison,
» étoient formés d'une autre pâte que
» les autres hommes, s'ils faisoient
» jeûner au pain & à l'eau de petites
» filles dans le dessein de les prostituer;
» qu'au contraire, ils devoient les bien

» nourrir & les parer pour les rendre
» agréables; que des marchands ne
» déchirent ni ne saliſſent la marchan-
» diſe qu'ils veulent vendre. Il fit voir
» que Miſſ *Canning* n'avoit fait que
» répéter ce que la bêtiſe de la Tante
» lui avoit ſuggéré; que le bonhomme
» *Adamſon* avoit, par excès de zèle,
» produit cet extravagant procès crimi-
» nel; qu'enfin il en alloit coûter la
» vie à neuf citoyens, parce que Miſſ
» *Canning* étoit jolie & qu'elle avoit
» menti..... C'eſt en vain, dit M. *Ram-*
» *ſay*, que la Loi veut que deux té-
» moins faſſent pendre un accuſé. Si
» M. l'Archevêque de Cantorbéry &
» M. le Chancelier dépoſoient qu'ils
» m'ont vû aſſaſſiner mon père & ma
» mère & les manger tout entiers à
» mon déjeûner en un demi-quart
» d'heure, il faudroit enfermer à Bed-
» lam (*Hôpital des Fous*) & M. l'Ar-
» chevêque & M. le Chancelier, plu-
» tôt que de me brûler. Cette petite
» Feuille fit tomber les écailles des
» yeux de M. le Shériff & des Jurés; ils
» furent obligés de revoir le procès. Il
» fut avéré que Miſſ. *Cannig* étoit une

» petite coquine qui étoit allée accou-
» cher pendant qu'elle prétendoit avoir
» été en prison chez Madame *Web*; &
» toute la ville qui avoit pris parti pour
» elle fut honteuse de son erreur. »

L'*Observateur* se plaint avec raison des privilèges dont les Grands jouissent en Angleterre. Un Membre de la Chambre-Haute peut contracter des dettes & ne pas les payer. Les Sergens n'ont pas d'action contre sa personne; il brave impunément ses créanciers. Quelqu'authentiques que soient leurs droits, il faut qu'ils prennent patience & qu'ils attendent, pour être payés, que leur débiteur, fatigué de leurs plaintes, veuille bien les satisfaire. Vous sentez, Monsieur, qu'un abus de cette espèce renverse toutes les loix de l'équité. Quel fond peut-on faire sur un Gouvernement où les Grands sont au dessus de la Justice, où les Petits sont esclaves des Grands? Dans tout Etat bien policé, soit Monarchique, soit Républicain, une même balance doit peser les droits de tous les citoyens. Ce n'est qu'au malheureux temps de la décadence de Rome qu'on

vit des Seigneurs fouler le peuple & faire reſpecter la tyrannie au lieu même où regnoit la liberté. » L'architecte de » *George Villiers* Duc *de Buckingham*, » ne pouvant obtenir de lui le paie- » ment d'une ſomme aſſez forte qu'il » lui devoit, & voyant que la qualité » de Pair mettoit ſon débiteur à l'abri » des pourſuites de la Juſtice, imagi- » na un moyen aſſez ſingulier pour s'en » faire payer. Un jour que le Duc ve- » noit de recevoir un rembourſement » conſidérable, cet Architecte qui en » étoit inſtruit, vint lui demander de » l'argent, en lui repréſentant qu'il étoit » aux abois, & alloit ſe trouver expo- » ſé aux pourſuites de ſes créanciers. Le » Duc l'écoute avec bonté, paroît très- » touché de ſon état, témoigne le re- » gret le plus vif de ne pouvoir venir » dans ce moment à ſon ſecours, & » pour adoucir l'amertume de ſes refus, » vante tout ce qu'il a fait dans ſon Hô- » tel, s'étend, en particulier, ſur la beauté » des ſtatues qu'il avoit fait placer ſ[ur] » une terraſſe très-élevée au haut [de] » bâtiment, & ſur-tout d'une d['entre] » elles qu'il eſtimoit beaucoup [plus]

» que les autres. Eh bien, Mylord, lui » dit l'architecte, cette ſtatue que vous » admirez tant, & que je croyois moi-» même la plus parfaite de toutes, eſt » cependant celle qui eſt la plus criti-» quée par les connoiſſeurs ; on dit » même qu'elle pèche dans certaines » proportions. Cela ne ſe peut, répond » le Lord, je l'ai bien examinée & je la » trouve ſans défauts. L'Architecte, qui » vouloit piquer ſa vanité, feignit de » croire que les critiques pouvoient » avoir raiſon. Le Duc, qui ſe piquoit » d'être connoiſſeur, perſiſta dans ſon » opinion, & propoſa même à l'Ar-» chitecte d'aller ſur la terraſſe exa-» miner la ſtatue. Dès que le Lord s'y » fut rendu, l'Architecte, qui étoit beau-» coup plus robuſte que lui, le ſaiſit par » le milieu du corps, & le conduiſant » ſur les bords de la muraille, le me-» naça, s'il ne payoit dans l'inſtant & » s'il pouſſoit le moindre cri, de le » précipiter dans la rue, & de s'y jetter » avec lui. Le Duc plus mort que vif ſe » récria en vain ſur l'impoſſibilité où il » étoit de le payer. Tu me trompes, » lui dit ſon créancier ; je ſçais que tu as

» reçu ce matin un rembourſement
» conſidérable, & que l'argent eſt dé-
» poſé chez ton banquier. Choiſis ou de
» mourir ou de me donner dans l'inſ-
» tant même une délégation payable à
» vue ſur lui.... Tiens, voici de l'encre
» & du papier ; écris ou meurs. Le
» Duc ſentit qu'il étoit pris, & fit tout
» ce que voulut l'Architecte. Après l'a-
» voir laiſſé ſur la terraſſe dont il em-
» porta la clef, il gagna la porte de
» l'Hôtel, où un cheval l'attendoit,
» & courut recevoir chez le banquier le
» montant de ſa délégation. »

On remarque que l'Automne eſt la ſaiſon de l'année où les Anglois ſont plus atrabilaires. Quand le vent d'eſt ſouffle à Londres, on eſt sûr de trouver dans les Gazettes une longue liſte de gens qui ſe ſont débarraſſés volontairement du fardeau de la vie. » Un » certain Philoſophe moderne An-
» glois, jeune *, beau, bienfait, ri-
» che & ſorti d'un ſang illuſtre, pou-
» voit prétendre à tout & réuſſir dans
» tout. Il étoit tendrement aimé d'une
» femme qu'il aimoit de même. Il ſe

* Il avoit 27 ans.

» lassa de son bonheur ; il s'ennuya
» d'être heureux, &, parce que son
» ame étoit lasse de son corps, il s'i-
» magina qu'il étoit d'un bon Philoso-
» phe de l'en faire sortir. En consé-
» quence il achète un pistolet, paye ses
» dettes, écrit à ses amis pour leur dire
» adieu, & se brûle la cervelle....Tout
» ce que les panégyristes du suicide ont
» écrit en sa faveur, a moins de force que
» le discours que ce pauvre de Londres
» tint en 1761 à un Officier Anglois,
» auquel il passa par la tête de se brûler
» aussi la cervelle. Il avoit choisi *Hyde-*
» *parck* pour faire cette grande ac-
» tion. Un pauvre qui ramassoit du
» bois mort l'apperçut au moment
» qu'il s'appuyoit le pistolet sur la tête:
» S'étant jetté sur lui il le lui arracha ;
» l'Officier mit l'épée à la main & la
» lui appuya sur la poitrine. Le pau-
» vre, sans s'épouvanter, lui dit avec
» fermeté : *frappez ; je crains aussi peu*
» *la mort que vous, mais j'ai plus de*
» *courage ; il y a vingt ans que je vis*
» *dans la peine & dans l'indigence, &*
» *j'ai laissé à Dieu le soin de mettre fin à*
» *mes maux*. L'Officier rendu à lui-

» même, fut touché jusqu'aux larmes » du discours de son libérateur; il l'em- » brassa, lui donna sa bourse, & se re- » tira, bien persuadé que ce bonhom- » me étoit plus courageux que lui. »

Il y a quelques années que trois jeunes Irlandoises se pendirent pour se venger de l'infidélité de leurs amans. Il fallut les plus fortes attestations pour convaincre les Anglois de la réalité du fait, tant ils sont persuadés que les Irlandois n'ont ni le don d'aimer, ni le talent d'inspirer de l'amour, ni le courage de se donner la mort. C'est bien pis encore quand il s'agit d'un François. On en vit un dont la plus forte passion étoit que les Anglois lui fissent l'honneur de le juger digne de leur Nation. Il crut qu'il ne pouvoit mieux y réussir qu'en se tuant. Alors la mode de se brûler la cervelle & de se pendre étoit passée; il étoit du bon ton de se couper la gorge. Il prend donc un rasoir, & s'en donne maladroitement un coup trop foible pour remplir ses vues. Son sang qu'il voit couler l'épouvante; il appelle au secours; des Chirurgiens le soignent, mais ne peuvent le sauver;

il meurt. Tout Londres triompha, & se moqua de la ridicule prétention du François qu'on traita d'audacieux & de téméraire de s'être cru capable de faire comme un Anglois. Mais en même temps on éleva jusquaux nues le courage d'un vieux Lord, qui n'ayant pu se couper la gorge qu'à demi, avoit eu la force de plonger ses doigts dans la plaie, & de l'agrandir, de façon que tous les secours qu'on voulut lui donner furent inutiles. Et les Anglois appellent cela du courage! C'est tout à la fois de l'extravagance & de la férocité. Ils se croient tous bonnement des Romains, parceque quelques-uns de ces derniers se sont donné la mort; comme si les motifs de *Caton* & de *Marc-Antoine* pouvoient se comparer à ceux qui déterminent un Anglois à se défaire! *On ne voit pas dans l'Histoire*, dit *Montesquieu*, *que les Romains se fissent mourir sans sujet, & les Anglois se tuent dans le sein même du bonheur.* Vous sçavez le trait de ce Gentilhomme Anglois qui s'arracha la vie pour n'avoir pas la peine de s'habiller & de se déshabiller tous les jours.

Vous ignorez peut-être, Monſieur, à quelle eſpèce de joie ſe livrent les Anglois dans leurs plus riantes orgies. Quelque temps avant l'arrivée de *Charles II* à Londres, cinq braves buveurs convinrent, dans les premiers tranſports de leur zèle, de boire à la ſanté du Roi avec leur ſang, & de couper chacun un morceau de leurs feſſes pour le faire frire ; ce qui fut exécuté par quatre de ces zélés Royaliſtes. Mais la femme du cinquiéme, entrant dans la chambre, s'arme de pincettes & s'en eſcrime ſi bien qu'elle empêche la découpure des feſſes de ſon mari. Cette ſcène tragi-comique ſe paſſa l'an 1659 dans le Comté de Bercks.

Les Anglois ne ſont gais que lorſque les fumées du vin ont ſurmonté celles de la triſteſſe ; auſſi leur gaîté eſt-elle toujours bruyante ; elle dégénère ordinairement en une eſpèce de fureur. On caſſe les verres, on briſe les aſſiettes, on renverſe autant de vin qu'on en boit ; heureux quand il n'y a pas de ſang répandu. Rien de plus commun dans une partie de débauche que de

boire cinquante bouteilles de vin & d'en-briſer deux cens. On y rit en grima-çant, on y jure ſans colère, & tout cela pour ſe faire la réputation d'un homme de bonne compagnie. On pour-roit demander aux Anglois ſi c'eſt là cette gaîté qui animoit les repas des beaux ſiécles de Rome, & s'ils préten-dent encore de ce côté là ſe comparer aux Romains.

Il y a dans une des Lettres de l'*Ob-ſervateur* un précis très-intéreſſant de la vie de notre grand Poëte tragique *Cré-billon*. Je ne vous parle pas de la par-tie inſtructive de cet ouvrage. L'auteur continue à nous y donner une idée juſte, nette & préciſe du Gouverne-ment, du Commerce, des forces, des revenus & des dettes de la Nation Bri-tannique; & ce qui sûrement vous fera plaiſir, Monſieur, c'eſt qu'enfin, enfin, il s'eſt rendu aux réclamations des gens de Lettres raiſonnables; que depuis le N° 19 il a changé ſon orthographe; qu'il a repris celle de nos bons écri-vains, & que ſon Livre eſt double-ment bien écrit. Les N° ſe diſtribuent

à préſent chez *Lacombe* Libraire rue Chriſtine.

Sarcotis, & Caroli V Imp. Panegyris, Carmina : Tum de Heroicâ Poeſi Tractatus, Auctore Maſenio. Adjecta eſt Lamentationum Jeremiæ Paraphraſis, Auctore D. Grenan ; c'eſt-à-dire, *La Sarcothée & le Panégyriſte de l'Empereur Charles-Quint, Poëmes ; avec un Traité de la Poëſie Héroïque, par Maſénius ; on y a joint une Paraphraſe des Lamentations de Jérémie par M. Grenan ; à Paris chez Barbou Imprimeur-Libraire rue & vis-à-vis la Grille des Mathurins.*

Vous ſçavez, Monſieur, qu'un Ecoſſois nommé *Lauder* accuſa de plagiat l'*Homère* Anglois, le célèbre *Milton*, & qu'il s'appuya ſur-tout de la

Sarcothée pour prouver ſon accuſation. Les pièces de ce procès ſe retrouvent dans cette nouvelle édition. Je n'en parlerai point aujourd'hui; vous pouvez voir ce que j'en ai dit en 1757 *. La premiere édition de l'ouvrage que je vous annonce ne contenoit, avec les pièces du procès, que la *Sarcothée* & la traduction de ce poëme. Après les pièces du procès, on trouve dans celle-ci un *Traité de la Poëſie Héroïque*, le Panégyrique de l'Empereur *Charles Quint* en vers, & une *Paraphraſe* auſſi en vers *des Lamentations de Jérémie*; les trois premiers morceaux ſont du P. *Maſenius* Jéſuite; le quatrième eſt dû à M. *Grenan* ** ancien Profeſſeur dans l'U-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1757 Tome VI, page 98.

** *Bénigne Grenan*, de Noyers en Bourgogne, enſeigna pendant vingt ans la Rhétorique au Collège d'Harcourt avec une réputation extraordinaire; il mourut à Paris le 13

niverſité de Paris. Le tout forme un ſeul volume d'environ 340 pages du même format & de la même élégance que ces charmantes éditions d'Auteurs Latins que *Barbou*, depuis pluſieurs années, exécute avec autant de correction que de goût. Cette collection forme aujourd'hui 50 volumes qui ſe vendent ſéparement ou en totalité.

Le *Traité de la Poëſie Héroïque* m'a paru fort bon; on y voit, comme le remarque l'éditeur, que *Maſenius* connoiſſoit parfaitement les Anciens. Ses principes ſont puiſés dans les meilleurs maîtres de l'Antiquité. Il cite ſouvent

Mai 1723 à quarante-deux ans. Nous avons de lui pluſieurs Harangues & des pièces de vers en Latin, dans leſquelles il y a du talent & du goût. Il avoit un frère aîné appellé *Pierre Grenan*, qui étoit de la Congrégation de la Doctrine Chrétienne. Il mourut le 17 Février 1722 à ſoixante-deux ans. On a de lui une Satyre ingénieuſe ſous le titre d'*Apologie de l'Equivoque*.

Ariſtote, & en développe les penſées avec beaucoup d'ordre, de netteté & de préciſion. Ses régles ſont appuyées & éclaircies par des exemples des anciens Poëtes latins. A la manière dont il les compare entr'eux, dont il en marque les beautés & les défauts, il eſt aiſé de reconnoître qu'il les poſſedoit très-bien, & que ſon admiration n'étoit pas aveugle. Il recommande ſurtout la lecture & l'imitation de *Virgile*, qu'il met avec raiſon au deſſus de tous les autres. Ceux qui aiment la Poëſie Latine trouveront beaucoup à profiter dans ce *Traité*; les jeunes gens s'y formeront le goût; il y apprendront à diſcerner le bon & le mauvais, le médiocre & l'excellent.

Les deux Poëmes qui ſuivent ce Traité en ſont, pour ainſi dire, des appendices. L'auteur les donne comme des exemples des règles qu'il a poſées. En compoſant la *Sarçothée*, il n'a pas

prétendu à la gloire de faire un Poëme héroïque ; il n'a voulu, dit-il, que former comme un parterre où seroient rassemblées *les fleurs les plus communes de la Poësie* pour amuser & instruire tout-à-la fois la jeunesse qu'il vouloit préparer à cet art : *ad hoc præcipuè à nobis concinnatam* (*Sarcotidem*) *ut plerarumque magis in Poësi communium quidam quasi hortus esset, unde rudior etiam num ætas ad hanc disciplinam erudienda, delectationem usumque caperet.* Ainsi, Monsieur, la modestie de *Masenius* fait présumer que, s'il eût connu l'ouvrage de *Milton*, il auroit promptement terminé la dispute, en cédant à l'*Homère* Anglois la palme que M. *Lauder* lui a contestée si injustement.

Le *Panégyrique de Charles Quint* est très-bien fait ; dans la *Sarcothée* l'auteur a donné un grand nombre de descriptions des vices ; dans le *Panégyrique*, il offre aux jeunes gens la peinture des

principales vertus, en faiſant l'éloge de ſon héros.

On doit ſçavoir gré à l'Editeur de nous avoir donné la paraphraſe des *Lamentations de Jérémie*. Ce petit ouvrage n'avoit pas encore été imprimé, & méritoit bien de l'être : on y remarque beaucoup d'élégance & de clarté, une grande pureté de ſtyle, une variété & une juſteſſe d'expreſſion, toujours proportionnée au ton de ſon modèle.

M. Tulii Ciceronis de Amicitia Dialogus.

Ce *Dialogue de Ciceron ſur l'Amitié*, vient d'être imprimé, Monſieur, dans le même format que le *Cato major* du même auteur, (*Caton l'ancien*) ſur *la vieilleſſe*, qui parut en 1758, & que je vous annonçai dans le temps * comme un petit chef-d'œuvre typographique. Le *Dialogue de l'Amitié*, exécuté avec le même ſoin & la même netteté,

* Voyez l'*Année Littéraire* 1758, Tome I, page 71.

eſt le pendant du *Cato Major*. Je ne crois pas, Monſieur, qu'il ſoit poſſible, dans ce genre, de porter l'art de l'Imprimerie plus loin; ce ſont deux *in-12*, ou plutôt deux miniatures; les caractères ont été fondus & gravés par feu M. *Fournier*, cet Artiſte inimitable, dont tous les gens de lettres, tous les Imprimeurs & tous les amateurs regretteront éternellement la perte. Ces caractères s'appellent *la Nouvelle Pariſienne*; on ne peut rien voir de plus délicat & de plus fini. On a mis à la tête de l'*Amitié*, comme au devant de la *Vieilleſſe*, le portrait de *Cicéron* gravé d'après un marbre antique. Cet opuſcule, qui fait tant d'honneur à *Barbou* chez lequel il ſe trouve; eſt un vrai préſent d'étrennes à faire à ceux qui aiment le Latin & les jolies éditions. Il ſe vend 6 liv. relié en maroquin.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 13 Novembre 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Eloge de la Ville de Moukden & de ſes environs ; Poëme compoſé par KIEN-LONG, *Empereur de la Chine & de la Tartarie, actuellement regnant.*]

CE Poëme, *traduit en François par le P. Amiot Miſſionnaire à Péking*, vient d'être *publié par M. de Guignes ;* il eſt *accompagné de notes curieuſes ſur la Géographie, ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Tartarie Orientale, & ſur les anciens uſages des Chinois ;* ces notes ont été faites *par les Editeurs Chinois & Tartares ;* car ce Poëme a été publié dans les deux Langues Chinoiſe & Tartare ; *on y a joint* un petit Traité

de l'*origine des différentes ſortes de caractères Chinois* par le même Empereur, & une *Pièce de vers ſur le Thé*, encore *par le même Prince*. L'ouvrage eſt précédé d'un *Avis* de l'Editeur François, d'une *Préface du Traducteur*, d'un *Diſcours des Editeurs Chinois & Tartares*, d'un *Edit de l'Empereur à l'occaſion de ſon Poëme*, des *noms des Princes, des Grands & des Mandarins de différens grades qui ont contribué à cet ouvrage*, enfin d'une *Préface de l'Empereur* lui-même. Le tout forme un volume *in*-8°. de près de 400 pages, qui ſe vend à Paris chez *N. M. Tilliard* Libraire Quai des Auguſtins. Le volume eſt terminé par une *Table des Matières* aſſez étendue & très-utile, de la façon de M. *de Guignes*.

La manière dont ce Poëme nous eſt parvenu, le rang de l'auteur & l'objet même de ſes Chants doivent exciter en vous, Monſieur, une juſte curioſité. L'*Avis* intéreſſant de M. *de Guignes* me met en état de la ſatisfaire. Vous ſçavez que la Bibliothèque du Roi poſſède une nombreuſe collection de Livres Orientaux dans tous les gen-

res, mais principalement de Livres Chinois. L'année dernière le P. *Amiot* Jéſuite adreſſa, pour augmenter ces richeſſes, à M. *Bignon*, Bibliothécaire du Roi, une caiſſe qui contenoit pluſieurs Livres très-curieux. Parmi ces Livres étoit l'original Chinois & Tartare du Poëme de l'Empereur, avec la traduction du même P. *Amiot*. Mais des difficultés ont fait retenir la caiſſe à la Douane de Canton. Ces difficultés ſont venues de ce que les Chinois ne veulent pas que les Etrangers s'inſtruiſent de leur Langue ni de leur Littérature. Le Directeur de notre Compagnie des Indes à Canton a obtenu de retirer de la caiſſe la traduction Françoiſe du Poëme dont il s'agit; il l'a envoyée à ſa deſtination, c'eſt-à dire à M. *Bignon*, avec promeſſe de faire paſſer en France la caiſſe entière dans le courant de cette année 1770. M. *Bignon* a remis ce manuſcrit à M. *de Guignes* pour l'examiner & le publier, s'il étoit poſſible. Il s'eſt acquitté de cette commiſſion avec le plus grand ſuccès. Il a rejetté à la fin de l'ouvrage une grande partie des notes qui ne

pouvoient être placées ſous le texte imprimé à cauſe de leur longueur. Ces notes ont été compoſées par les Editeurs Chinois & Tartares. Le P. *Amiot* en a pris la ſubſtance; elles ſont accompagnées de quelques éclairciſſemens qu'il a jugé néceſſaires à des Européens.

Ce fut en 1616 que *Tien-Ming* ou *Tai-Tſou*, fondateur de la Dynaſtie aujourd'hui regnante à la Chine, fut élu Roi ou Généraliſſime par les Tartares Manthous. Il n'étoit auparavant qu'un ſimple chef de Horde ou de Tribu. Les Mantchous étoient ſoumis aux Chinois; mécontens de leurs maîtres, ils ſe révoltèrent contr'eux & les battirent en pluſieurs rencontres ſous la conduite de *Tay-Tſou*, qui mourut en 1626. *Tſoung-Te* ou *Tien-Tſoung* ſon fils continua la guerre & remporta de grands avantages ſur les Chinois. Il mourut en 1644. Ce fut en 1644 que les Tartares Mantchous ſe rendirent maîtres de Péking, & proclamèrent dans cette Capitale Empereur des Tartares & des Chinois *Chun-Tché* neveu de *Tien-Tſoung*, âgé de

huit ans. Il mourut en 1661. *Kang-Hi*, fils de *Chun-Tché*, acheva la conquête de la Chine en 1682, & regna paisiblement & glorieusement jusqu'au 20 Décembre 1722, jour de sa mort. *Young-Tching*, fils de *Kang-Hi*, mourut en 1735 après un règne de treize ans. *Kien-Long* est le fils & le successeur d'*Young-Tching*; cette année 1770 est la trente-cinquième de son règne. Ce Prince, à son talent pour la Poësie réunit de grandes connoissances, & même une profonde érudition. Il a composé un abrégé de l'Histoire de la Dynastie des *Ming* qui occupoit le Trône de la Chine avant la sienne. De plus, il a fait recueillir en un seul corps, qui contient plus de cent volumes, tous les anciens monumens de la Nation Chinoise; il les a fait graver avec des explications. Cet ouvrage, sorti de l'Imprimerie Impériale de Péking, est intitulé *Recueil des Figures ou Monumens Anciens & Modernes*. Comme la Langue Tartare-Mantchou est encore imparfaite, *Kien-Long* a rassemblé plusieurs Sçavans qui sont occupés à l'enrichir, à augmenter le nombre de ses ex-

preſſions, & qui compoſent un grand Dictionnaire que ce Prince doit faire imprimer. Il eſt très-jaloux de relever la gloire de ſon païs; il s'attache, autant qu'il peut, à lui donner une antiquité pareille à celle des Chinois. La Langue Chinoiſe a trente deux eſpèces différentes de caractères *, qui forment chacun un genre particulier d'écriture. *Kien-Long* a voulu que la Langue Mantchou eût auſſi trente-deux caractères ou ſignes particuliers. Des Sçavans, par ſes ordres, ont multiplié les formes des lettres Tartares en trente-deux façons différentes, afin de ne le céder en rien aux Chinois. L'Empereur a fait imprimer ſon Poëme avec les trente-deux caractères Chinois & les trente deux Mantchous.

Malgre ces ſoixante-quatre éditions, ce Poëme eſt rare, même à la Chine, parce que, hors du palais de l'Empereur & de ceux des Princes du Sang & de quelques Grands de l'Empire en fort petit nombre, il ne ſe trouve nulle part. Les Mandarins qui ont préſidé à

* C'eſt-à-dire, trente-deux *a*, trente-deux *b*, &c, diverſement figurés.

l'impreſſion ont eu pour eux toutes les feuilles qui avoient ou quelques taches, ou quelques caractères d'une empreinte peu nette, ou quelqu'autre petit défaut ſemblable. De ces feuilles, miſes à part, on a formé pluſieurs exemplaires complets, & c'eſt un de ces exemplaires que le P. *Amiot* s'eſt procuré, non ſans beaucoup de peine, attendu qu'il y avoit plus d'un concurrent parmi les curieux du païs. Il nous explique dans ſa *Préface* comment un Empereur de la Chine, gouvernant par-lui-même un des plus vaſtes Etats de l'univers, a pu compoſer, dans ſes momens de loiſir & par manière de délaſſement, des ouvrages qui demandent des connoiſſances plus qu'ordinaires. » Ceux » qui ont ramaſſé pour lui les maté» riaux qu'il vouloit employer; ceux » qui les ont rédigés, rangés & digé» rés; ceux qui ont tenu le pinceau » ſous ſa dictée; ceux enfin qui ont » revû, corrigé, effacé & ajoûté, ont » tous été des Sçavans & des Littéra» teurs du premier ordre, leſquels, » au deſir de plaire à un Maître abſolu » qui pouvoit les punir ou les récom-

» penſer à ſon gré, joignoient l'intérêt » perſonnel de lui procurer une gloire » dont l'éclat devoit rejaillir ſur eux, » juſques dans les ſiécles à venir. Car » qui ne ſçait dans l'Empire que les » Docteurs qui approchent le plus près » de la perſonne de Sa Majeſté, ne » ſont placés là que pour faire enſorte » qu'il ne tombe rien de ſon pinceau » qui ne ſoit excellent ou bon. »

Le *Diſcours des Editeurs Chinois & Tartares* eſt un éloge du Poëme de l'Empereur, & ſur tout des trente-deux modèles de lettres Tartares qu'il a fait inventer & graver. L'*Edit de l'Empereur* n'a pour objet que ces mêmes configurations de Lettres. » Ce Poëme, dit ce » Prince, étoit dans les deux Langues, » Chinoiſe & Mantchou; il convenoit » qu'on pût l'écrire en Mantchou d'au- » tant de façons différentes qu'on pou- » voit l'écrire en Chinois. Il a fallu pour » cela compoſer des lettres pour expri- » mer tous les ſons Mantchous, dans « le goût des trente-deux eſpèces de » caractères qui expriment les ſons Chi- » nois. Afin que la Poſtérité pût avoir » la ſatisfaction de trouver, ſous un

» même point de vûe, tous ces différens » caractères raſſemblés, j'ai ordonné » que les caractères de la Langue Mant- » chou, nouvellement inventés, fuſ- » ſent mis en parallèle avec ceux de » la Langue Chinoiſe nouvellement raſ- » ſemblés, & j'ai permis que les uns & » les autres fuſſent employés conformé- » ment à la demande qu'on m'en avoit » faite. »

Je ne vous citerai pas les noms des Princes, des Grands & des Mandarins qui ont contribué au Poëme de l'Empereur; cette liſte n'auroit rien de piquant pour vous; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'il y a eu quatre *Inſpecteurs Généraux* de l'ouvrage, deux Princes du Sang & deux Grands dont l'un Miniſtre principal, l'autre ſecond Miniſtre; deux autres Grands *Sous-Inſpecteurs Généraux*, deux Mandarins *Dépoſitaires*, douze Mandarins *Reviſeurs*, quinze Mandarins *Copiſtes des lettres Mantchous*, trois Mandarins *Copiſtes des caractères Chinois*, & quatre Mandarins *Surveillans*.

Perſonne n'ignore que la piété filiale eſt la vertu des Chinois; le reſ-

pect qu'ils ont pour les auteurs immédiats de leurs jours remonte jusqu'à leurs ancêtres ; ils visitent souvent leurs tombeaux, sur lesquels ils font toutes les cérémonies funèbres en usage dans leur Empire, avec une vénération & une sensibilité dont nous n'avons pas d'idée en Europe. *Kien-Long*, pénétré de ce sentiment, l'épanche, pour ainsi dire, dans sa *Préface*. Il y fait de plus éclater sa douceur & sa bienfaisance. En 1743, la huitiéme année de son regne, il fit exprès, à l'exemple de son père & de son grand père, le voyage de *Moukden*, lieu de son origine, pour aller honorer les sépultures de ses ayeux. » Quand je » pense à mes ancêtres, dit-il, & que » j'entre dans le fond de leurs cœurs » pour les faire servir de modèles au » mien, j'y vois les difficultés immenses » qu'ils ont été obligés de vaincre, afin » de devenir tels qu'ils ont été ; j'y dé» couvre tous les obstacles qu'ils ont » été contraints de surmonter pour se » frayer une route à l'Empire, pour le » bien gouverner après y être parve» nus, & pour le transmettre à des des-

» cendans qui puſſent le gouverner paiſiblement après eux. Je ſçais alors » qu'une attention continuelle ſur moi-même, qu'un reſpect conſtant pour » le Ciel, qu'une union intime avec » mes frères, qu'un amour ſans bornes » pour les peuples qui me ſont ſoumis, ſont les ſeuls moyens par où je » puis rendre mon cœur ſemblable aux » cœurs de mes ancêtres, & que ce ne » peut être qu'autant que mon cœur » ſera tel que je gouvernerai bien ma » famille & l'Empire, & que je procurerai à mes ſujets la joie, l'abondance » & tous les avantages que je voudrois » avoir pour moi-même. Pour acquérir cette précieuſe conformité, de » quels efforts ne me ſens-je pas alors » capable?..... L'Empire étant tranſmis » *à ma petite perſonne*, je ne dois rien » oublier pour tâcher de faire revivre » la vertu de mes ancêtres; mais je » crains, avec raiſon, de ne pouvoir » jamais les égaler. Chaque jour je médite profondément ſur les moyens » que je dois employer pour venir à » bout de les imiter, & de leur témoigner une partie de ma reconnoiſſance.

» Chaque jour, prosterné devant leur » représentation, je leur rends les plus » sincères hommages. » Qu'il est beau, Monsieur, qu'il est satisfaisant pour l'humanité, de voir un des plus puissans Monarques de l'univers s'exprimer avec cette simplicité touchante! Qu'un peuple, gouverné par un Souverain de ce caractère, doit être heureux! Vous avez pris garde, sans doute, Monsieur, à cette expression de *ma petite personne*. Ces termes modestes sont ordinaires à l'Empereur dans toutes les occasions où il parle de lui-même à la suite de son père ou de ses ancêtres; il dit, par exemple, *l'Empereur mon grand-père, l'Empereur mon père faisoient ceci, cela, dans telle ou telle circonstance*, &c; *ma petite personne voulant marcher sur leurs traces*, &c.

La ville de *Moukden*, que l'Empereur célèbre dans son poëme est située à l'Orient de Peking; sa distance de cette Capitale est de cent quarante-sept lieues; sa latitude de 41 degrés 50 minutes 30 secondes, & sa longitude de 7 degrés 11 minutes 50 secondes. Elle est placée sur une éminence; le païs

qui l'environne eſt arroſé par quantité de rivières qui le rendent très-fertile. *Tay-Tſou* fut le premier de ſa race qui, la cinquième année ſon regne, renverſa les murailles de *Chen-Yang* & ſur les ruines de cette ancienne ville, en bâtit une nouvelle dans une enceinte plus grande, & l'appella *Moukden* qui ſignifie *croître, s'élever, augmenter en biens & en honneurs*: alluſion à la fortune même de ce Prince. *Tien Tſoung* ſon fils y établit auſſi le ſiége de ſon Empire, & l'embellit encore. *Kang-Hi*, petit fils de *Tay-Tſou*, ſe voyant maître de toute la Chine, crut devoir préférer le ſéjour de Péking à celui de *Moukden*; mais, quoiqu'il n'y demeurât pas, plein de ce reſpect & de cet attachement que les Chinois & les Tartares conſervent pour les lieux qui les ont vu naître, il la fit réparer pluſieurs fois, & l'on y ajouta par ſes ordres de beaux édifices. *Moukden* eſt actuellement une des premières villes de l'Empire; elle peut être conſidérée comme une double villes, dont l'une eſt enfermée dans l'autre. Dans la ville intérieure ſont le Palais de l'Empereur où

le ſervice ſe fait de la même manière & avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent à Péking, les Palais des Grands, toutes les Cours Souveraines & les différens Tribunaux en même nombre que dans la Capitale de l'Empire Chinois. La ville extérieure eſt peuplée des habitans du commun & autres qui, par leurs emplois ou leurs profeſſions, ne ſont pas obligés d'avoir leurs logemens dans la ville intérieure. Cette dernière a une lieue de circuit; elle a huit portes, dont deux ſont au midi, deux au nord, deux à l'orient, deux à l'occident. Les murailles qui enferment les deux villes ont plus de trois lieues de circuit.

Le Poëme eſt comme diviſé en deux Chants; le premier s'appelle *Foutchouroun*; c'eſt un mot Mantchou nouvellement fait; il a la même ſignification que le *Fou* des Chinois, qui, ſelon eux, *eſt un genre de Poëſie ſublime qui ne doit contenir rien que de grand, de noble & de rélevé*. Le *Fou* doit donc être une eſpèce d'Ode *Pindarique*. Quoiqu'il en ſoit, vous trouverez de fort belles choſes dans le premier Chant, &

la poëſie s'y fait ſentir à chaque page. Quoi de plus noble & de plus pittoreſque que ce début où l'Empereur décrit le moment où il partit en 1743 pour aller à *Moukden* : » Le jour fixé » étant arrivé, on déploya le grand » étendard * à franges rouges ; on équi- » pa mes courſiers, dont la marche » fière & légère n'eſt point inférieure » à la majeſtueuſe vîteſſe du dragon » qui vole. On les attela à celui de » mes chars, dont les brillantes pein- » tures qui l'embelliſſent au dehors, » repréſentent avec les plus vives cou- » leurs des phénix, des nuages, des » dragons, & dont les moëlleuſes étof- » fes, qui le parent en dedans, ne ſer- » vent pas moins à la commodité qu'à » l'élégance. Revêtu moi-même de ces » habits qui inſpirent à ceux qui les » voient un profond reſpect pour celui » qui les porte, je montai dans ce char. » A l'inſtant tous les petits drapeaux,

* Quand l'Empereur doit aller quelque part, on arbore un grand étendard pour faire ſçavoir au peuple que le Fils du Ciel va ſe mettre en voyage.

» auxquels les différentes couleurs dont » ils ſont ornés donnoient un mer- » veilleux éclat, flottèrent au gré des » vents, & firent entendre des ſons » qu'on auroit pris pour le gazouille- » ment des oiſeaux. Je partis; je diri- » geai ma route vers ces lieux véné- » rables que les Eſprits protégent, que » couvrent les plus brillans nuages, » que les étoiles inondent de leurs bé- » gnes influences, que le Ciel & la » Terre embelliſſent à l'envi, & com- » blent de leurs dons les plus précieux. » Enfin, j'arrivai dans le ſéjour de mes » reſpectables ancêtres ».

La deſcription ſuivante de la mer obtiendra sûrement vos éloges La » Mer, la vaſte Mer, qui, rétré- » ciſſant peu à peu ſes bords, s'avance » dans nos terres pour y former un » golfe non moins fécond en richeſſes » qu'en agrémens, eſt, elle ſeule, un » des plus raviſſans ſpectacles que la » Nature puiſſe offrir. Tantôt, comme » un étang tranquille, elle ne laiſſe voir » ſur ſa ſurface unie que le plus gra- » cieux azur; tantôt, avec un léger » murmure qui imite les ſons encore

» un peu ſourds d'un vent qui veut » fraîchir, elle avance & retire alternati- » vement ſes eaux; quelquefois ſe cour- » rouçant avec fureur, elle mugit, ſe » gonfle, écume, & vient avec précipi- » tation frapper le rivage qu'elle ne peut » engloutir; ſouvent, par des ondu- » lations ſucceſſives dont la forme & » l'agitation ſont au-deſſus de l'art du » pinceau, elle ſemble vouloir fuir & » s'épancher en entier pour ſe procu- » rer un lit différent de celui qu'elle oc- » cupe. Si elle monte, c'eſt pour deſ- » cendre; ſi elle deſcend, c'eſt pour » remonter, juſqu'à ce qu'après les chan- » gemens les plus variés, elle rede- » vienne encore ce qu'elle étoit aupa- » ravant. On diroit qu'elle ne reprend » ainſi ſa premiere tranquillité que par- » ce que l'aſtre qui nous éclaire pendant » le jour & les étoiles qui brillent pen- » dant la nuit, ſont ſur le point de ſe » plonger dans ſon ſein pour s'y puri- » fier & s'y rafraîchir ».

Vous applaudirez auſſi, Monſieur, à ce morceau ſur les montagnes qui environnent Moukden; il convient à preſque toutes les montagnes de la terre:

» Montagnes, c'eſt envain que je vou-
» drois eſſayer de décrire ces amphi-
» théâtres couverts d'une agréable ver-
» dure qui vous décore preſqu'en tout
» temps ; ces perſpectives raviſſantes
» qui préſentent dans le lointain une
» pente preſqu'inſenſible, ſur laquelle
» les yeux peuvent ſe promener ſans ceſſe
» avec un plaiſir toujours nouveau ; ces
» monticules grouppés qui ſemblent
» ſe reproduire de diſtance en diſtan-
» ce ; ces eaux pures qui tombent par
» caſcades multipliées, vont par diver-
» ſes routes ſe rejoindre enfin dans la
» plaine pour y former des fleuves, des
» rivières & une multitude infinie de
» ruiſſeaux : c'eſt envain que je vou-
» drois repréſenter ces hautes & épaiſ-
» ſes croupes qui cachent au loin la lu-
» mière du ſoleil pendant le jour & la
» clarté de la lune pendant la nuit ; ces
» cimes orgueilleuſes qui, après avoir
» percé les nues, s'élèvent encore pour
» pouvoir atteindre à la hauteur du
» Ciel. C'eſt bien plus inutilement
» que je m'efforcerois de tracer l'i-
» mage de ces creux enfoncés, de
» ces cavernes ténébreuſes, de ces fen-

» tes énormes, de ces rochers hériſ-
» ſés, de ces précipices affreux dont on
» n'oſe approcher, de ces gorges dan-
» gereuſes qui inſpirent la crainte, &
» de ces gouffres profonds qui font hor-
» reur à voir. Vous êtes au-deſſus de
» toute expreſſion; ſeules, vous pou-
» vez, en vous montrant, nous donner
» l'idée de ce que vous êtes. Si les beau-
» tés qui vous diſtinguent ſont con-
» traſtées par des objets qui ſemblent
» vous dégrader à nos yeux, c'eſt parce
» que vous n'êtes pas uniquement pour
» le plaiſir & l'utilité de l'homme. La
» brute qui preſſe la terre avec ſes pieds,
» le reptile qui ſe traîne, le volatile
» qui fend les airs, doivent auſſi trou-
» ver chez vous où ſe retirer & de quoi
» ſe nourrir; enfans de la Nature, cette
» mère univerſelle qui veille ſur tout,
» ils ont tous également droit d'en être
» protégés. Ouvrez leur donc, ô Mon-
» tagnes, ouvrez leur votre ſein; que
» vos précipices & vos cavernes ſoient
» le repaire des plus féroces d'entr'eux;
» que vos rochers eſcarpés ſervent de
» rétraite aux autres; ſoyez un aſyle
» pour tous; multipliez vos produc-

» tions pour leur nourriture ; laiſſez » couler vos eaux limpides pour les » désaltérer : nous n'en ſommes point » jaloux ; nous vous en admirons da» vantage ».

L'Empereur dit, dans ſa *Préface*, que le genre de Poëſie qu'on appelle *Fontchouroun* doit, lorſqu'il s'agit de l'éloge d'un lieu, exalter principalement les choſes que ce lieu produit ou renferme. En conſéquence, l'illuſtre poëte s'étend aſſez au long ſur l'Hiſtoire naturelle de *Moukden*. Il chante l'étonnante variété des quadrupedes, des volatiles, des poiſſons, des arbres, des plantes & des ſimples de toute eſpèce qui ſe trouvent dans le diſtrict ou la dépendance de cette Ville. Ce diſtrict, pour le dire en paſſant, a, dans ſa plus grande longueur, de l'orient à l'occident, 510 lieues, &, dans ſa plus grande largeur, du nord au midi, 300 lieues. On voit par là que le ſeul diſtrict d'une ville Chinoiſe feroit un grand Royaume en Europe. Pour revenir aux détails d'Hiſtoire Naturelle qu'on lit dans le *Foutchouroun*, ils doivent être très-intéreſſans pour les

Chinois & les Tartares ; mais ils n'ont rien de piquant pour nous, parceque nous ne connoiſſons pas la plûpart des objets des trois regnes qu'on y décrit.

L'Empereur vient enſuite à la fondation de la ville de Moukden par *Tay-Tſou*, à ſon palais, aux édifices publics, à l'ordre qu'il mit dans le gouvernement Civil & Militaire ; ce qui lui donne occaſion de louer les grands perſonnages Mantchous qui, par la ſageſſe de leurs conſeils, par l'étendue de leurs lumières, par leurs vertus & par leurs talens, ont contribué à illuſtrer la nation.

Moukden eſt bâti. Mais, peu faits à ſe trouver renfermés dans l'enceinte d'une ville, les Mantchous ſont ſur le point de devenir la proie d'un ennui qu'ils ne reſſentirent jamais. *Tay-Tſou* lui-même eſt étonné de goûter un repos qui n'eſt pas digne de lui : *C'eſt trop long temps laiſſer nos flèches inutiles dans leurs Carquois ; allons, dit il, allons combattre ; c'eſt le ſeul repos qui convienne aux Mantchous. Nos montagnes & nos forêts nous offrent une nouvelle eſpèce d'ennemis ; que la Chaſſe ſoit*

pour nous une image de la guerre. » A » ces mots, la joie brille dans tous les » yeux ; on se prépare, on se disposé; » bientôt tout est en état ; ce n'est point » une bande de chasseurs ; c'est une ar- » mée qui se met en marche. On dé- » ploie le grand Etendard ; il précéde ; » par sa hauteur, il perce à travers les » brouillards ; & va toucher les nues ; » les différentes couleurs dont il brille » imitent celles de l'Arc-en-Ciel ; la » variété des ornemens qui l'environ- » nent, frappe les yeux d'un spectacle » toujours nouveau, & des cordons » agréablement suspendus servent, » suivant les circonstances, à l'arrêter, » à le diriger, ou à le soutenir contre » la violence des vents. Les petits éten- » darts ont leurs places assignées ; cha- » cun se range sous ses enseignes. On » part : les chars précurseurs marchent » devant & dirigent la route ; les chars » étrangers ferment la marche ; tous » les champions sont montés sur des » chevaux nés & nourris dans l'endroit » même ; on dédaigneroit d'en monter » d'autres ; encore moins voudroit-on » faire usage de ces chars sculptés avec

» élégance ou travaillés avec art. Au » côté droit, leurs carquois ſont garnis » de ces fléches terribles qui ne manquent jamais d'atteindre & qui percent toujours ; au côté gauche, ils » portent ces arcs fameux qui joignent » une grande flexibilité à une force plus grande encore. Le bruit qu'un » arc ſemblable excite dans les airs, » dans le moment qu'il vient de lancer la fléche, eſt ſemblable à celui » du tonnerre ; la rapidité avec laquelle » la fléche part & frappe au but, imite » celle de ces feux aëriens qu'on prend » droit pour des étoiles qui tombent du » Ciel ». Suit une peinture vive & rapide d'une grande chaſſe, telle qu'il s'en fait à la Chine *, où cet exercice eſt regardé comme un des plus eſſentiels du Gouvernement. On lit dans un des livres ſacrés des Chinois, que c'eſt *un des moyens qu'un Prince doit employer pour maintenir ſes troupes dans l'état de vigueur qu'elles doivent avoir*,

* Le lieu de la chaſſe eſt au de-là de la grande muraille. Les chaſſeurs ſont au nombre de 10, 15, 20 mille hommes.

pour procurer au Peuple la ſécurité qui fait une partie de ſon bonheur, pour exciter les gens de la Campagne à ne pas négliger la culture de la terre, &c. D'après ces principes, on n'eſt pas étonné d'entendre *Kien-Long* s'exprimer ainſi dans ſon Poëme. » Nos ancêtres ont » enviſagé la Chaſſe ſous les points de » vûe qui ſont véritablement dignes » du Sage. Ils ont chaſſé pour ſe pro- » curer un divertiſſement honnête; ils » ont chaſſé pour aſſûrer aux poſſeſſeurs » des champs les productions de la ter- » re qu'ils cultivoient; ils ont chaſſé » pour empêcher que les bêtes qui peu- » vent nuire à l'homme ne ſe multi- » pliaſſent trop, &c ».

Voici un trait aſſez curieux. Lorſque les Princes feudataires de l'Empire ſe rendent à la Cour, on leur donne un feſtin ſolemnel. L'inſtitution de ce feſtin eſt auſſi ancienne que la Monarchie Chinoiſe. Le repas eſt à huit ſervices, compoſés de huit ſortes de mets différens ou différemment apprêtés: *de la viande hâchée & cuite dans l'eau*, premier ſervice; *du bled ou du millet bouilli*, ſecond ſervice; *du cochon de lait grillé*,

grillé, troiſième ſervice ; *du mouton rôti*, quatrième ſervice ; *des filets* (on ne dit pas de quels animaux) *réduits en pâte & cuits dans l'eau*, cinquième ſervice ; *de la viande pilée*, ſixième ſervice ; *de la viande ou autres choſes ſéchées au ſoleil ou au feu*, ſeptième ſervice ; *des foies de cerf, de mouton, &c, rôtis & coupés par tranches*, huitième ſervice. Une grande Muſique anime le feſtin ; elle a neuf parties. La Muſique commence ; vient le premier ſervice. Ce premier ſervice achevé, on fait de la Muſique, & ainſi de ſuite juſqu'au huitième ſervice, après lequel il y a encore de la Muſique. On ne dit pas en quoi conſiſte cette muſique. Quant au *feſtin ſolemnel*, je doute fort qu'un de nos Financiers en voulût ſeulement pour ſon ordinaire.

La ſeconde Partie du Poëme de l'Empereur de la Chine eſt très-courte en comparaiſon de la première ; elle n'a qu'une douzaine de pages, au lieu que la précédente en a cent vingt. Ce ſecond Chant eſt appellé en langage Mantchou *Toukietchoun*. Ce genre de Poëſie répond à celui que les Chinois

appellent *Soang*. Par ce mot *Soung* ils entendent une Ode ou un Cantique en l'honneur des fondateurs des Dynasties; ainsi le *Toukietchoun* de *Kien-Loung* est une espèce d'Hymne à la louange de ses ancêtres. Il y raconte avec quel appareil, quelles cérémonies, quel respect; quel attendrissement il a visité leurs tombeaux situés sur une montagne à une lieue de *Sing-King* *, qui est au Sud-Est de *Moukden*; la distance d'une ville à l'autre est de vingt-sept lieues. Je ne vous citerai du *Toukietchoun* que le morceau qui le termine, & dans lequel il s'agit du festin que

* C'est à *Sing-King* que demeuroient les quatre premiers auteurs de la Dynastie régnante, qui n'étoient, comme on l'a dit, que les chefs d'une petite Horde de Tartares. Cet endroit leur appartenoit en propre avant qu'ils eussent subjugué les autres Tartares leurs voisins. Il a porté différens noms, & ce n'est que sous la race actuelle des Empereurs qu'on l'a nommé *Sing-King*, comme qui diroit *Cour d'où la famille s'est élevée*. La ville intérieure a de circuit environ un quart de lieue & demie; l'enceinte extérieure est de presqu'une lieue.

les Chinois ont coutume de donner après avoir rendu les honneurs funèbres à leurs ancêtres défunts; cet uſage étoit autrefois général en France, & ſubſiſte encore dans quelques Provinces.

» Tout étoit prêt pour le feſtin; je » fais ſervir les mets; les Princes de » mon Sang ſont les premiers que j'in- » vite; je leur préſente la coupe, ils la » vuident; j'en fais de même aux » Grands, &, après eux aux Manda- » rins des différens ordres; aucun n'eſt » oublié. Je paſſe enſuite aux vénéra- » bles vieillards qui ſont les anciens » habitans du païs; je leur verſe du » vin, &, à meſure que je vois leurs » viſages s'épanouir & prendre une cou- » leur vermeille, tranſporté moi-mê- » me de la joie la plus pure, je m'é- » crie: voilà les bons & vertueux ſu- » jets qui m'ont été tranſmis par mes » aïeux. Les bienfaits qu'ils ont reçus » de leurs anciens maîtres, la tendreſſe » avec laquelle ils en ont été gouvernés, » ont fait couler leurs jours dans l'abon- » dance & dans la joie, & prolongé » leur vie juſqu'au delà du terme ordi- » naire, afin que j'euſſe la douce conſo-

» lation de les voir, de les entendre & » de leur parler. Puiſſe une telle vûe, » puiſſent de pareils exemples me ren» dre, d'inſtans en inſtans, plus atten» tif ſur moi-même ! Puiſſent-ils me » faire imiter mes modèles ! Puiſſe no» tre Empire, pendant des milliers & » des milliers d'années, en fournir tou» jours de ſemblables ! »

L'*Origine des caractères Chinois* & les *Notes ſur l'Eloge de Moukden* ſont très-ſavantes, très-inſtructives, quelquefois même agréables. La petite pièce ſur le *Thé* n'eſt que de vingt-quatre vers, qui paroiſſent de ſix ou ſept ſyllabes; car on a imprimé dans ce volume l'original Chinois. C'eſt une eſpèce de Chanſon ſur le Thé. L'Empereur chante cette feuille aromatique comme tant de Poëtes François ont chanté le vin de Bourgogne & le vin de Champagne. Il réſulte des vers de *Kien-Long* qu'il faut que le Thé ſoit quelque choſe de bien délicieux à la Chine. Ce fut en 1746 que ce Prince compoſa ces vers dans le lieu où il prend le plaiſir de la chaſſe, au delà de la Grande Muraille. C'eſt là que, pendant l'Automne & l'eſpace

d'environ une quinzaine de jours, il mène la vie d'un véritable Chef de Horde Tartare, & rappelle ainſi à l'eſprit de ſes ſujets naturels le ſouvenir de leur ancienne origine. Tous les chaſſeurs, au nombre de plus de dix mille hommes, & l'Empereur lui-même, ſont ſous des tentes meublées à la Tartare, c'eſt à dire avec les uſtenciles groſſiers d'un petit ménage, quelques dépouilles de bêtes qu'on a tuées & quelques arbriſſeaux à fleurs. Les vers de *Kien-Long* ſur le Thé ont été écrits, par ſes ordres, ſur des taſſes d'une porcelaine particulière, dont il a établi une Manufacture dans laquelle on ne travaille que pour lui. M. *Bertin*, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, poſſède deux de ces taſſes. Ce Prince a fait pluſieurs autres pièces de poëſie qui ont été imprimées à Péking, & qui forment un recueil de vingt-quatre volumes. Ils doivent arriver à la Bibliothèque du Roi. J'oubliois de vous dire que c'eſt ce même Empereur qui a envoyé à Paris pluſieurs deſſins de batailles gagnées ſur ſes ennemis, & que nos plus

habiles Artiſtes ſont actuellement occupés à les graver. Les Eſtampes, dès que l'ouvrage ſera fini, ſeront emballées pour Peking, où notre genre de gravûre eſt inconnu.

Cet ouvrage du Père *Amiot* eſt réellement curieux, & le ſçavant M. *de Guignes* mérite toute notre reconnoiſſance de l'avoir publié. Il vient d'en faire imprimer un autre, dont je me propoſe de vous entretenir un de ces jours. C'eſt un volume *in*-4° intitulé *Le Chou-King, un des Livres Sacrés des Chinois ; qui renferme les fondemens de leur ancienne Hiſtoire, les Principes de leur Gouvernement & de leur Morale ; Ouvrage recueilli par Confucius ; traduit & enrichi de Notes par le feu P. Gaubil Jéſuite, Miſſionnaire à la Chine.* Il ſe trouve, ainſi que l'*Eloge de Moukden*, chez *N. M. Tilliard* Libraire Quai des Auguſtins. M. *de Guignes* nous promet quelques autres productions Chinoiſes ; il ne ſçauroit trop multiplier ſes préſens en ce genre de Littérature, preſque tout à fait neuf pour nous.

Epître au Roi de la Chine ſur ſon Recueil de vers, qu'il a fait imprimer.

Je ne puis, Monſieur, mieux placer ce morceau qu'à la ſuite du compte que je viens de vous rendre des Poëmes de l'Empereur de la Chine. Vous reconnoîtrez aiſément l'auteur très-reconnoiſſable à qui l'on attribue cette *Epître*; c'eſt toujours ſon même ton, ſa même couleur, ſon même rabachage, ſa même audace pour me ſervir d'un terme fort doux, ſon même déchaînement faſtidieux contre les gens de Lettres qu'il n'aime pas.

Reçois mes complimens, charmant Roi de la Chine,
Ton Trône eſt donc placé ſur la double colline!
On ſçait dans l'Occident, que, malgré mes *travers* *,
J'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers.....

* C'eſt quelque choſe que l'auteur ſe connoiſſe & ſe rende juſtice.

FREDERIC * a plus d'art, & connoît mieux
son monde ;
Il eſt plus varié, ſa veine eſt plus féconde.
Il a lu ſon *Horace*, il l'imite, & vraiment
Ta Majeſté Chinoiſe en devroit faire autant.
Je vois avec plaiſir que de Pékin à Rome
L'art de la Poëſie eſt néceſſaire à l'homme.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd ;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont, en effet, la muſique de l'ame.
O toi que ſur le Trône un feu céleſte enflamme,
Dis-moi ſi ce grand art, dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton peuple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure
Qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,
De deux Alexandrins côte-à-côte marchans,
L'un ſerve pour la rime & l'autre pour le ſens ?
Si bien que, ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
On pourroit retrancher la moitié d'un ouvrage **.

* Le Roi de Pruſſe.

** D'après ce principe, qui me paroît

Je me flatte, grand Roi, que tes ſujets heureux
Ne ſont point opprimés ſous ce joug onéreux.
Parmi nous le ſentier qui mène aux deux collines,
Ainſi que tout le reſte, eſt parſemé d'épines.
A la Chine ſans doute il n'en eſt pas ainſi;
Les biens ſont loin de nous, & les maux ſont ici.
C'eſt de l'eſprit François la deviſe éternelle.
Je veux m'y conformer, & d'un crayon fidelle
Peindre notre Parnaſſe à tes regards Chinois.
Ecoûte: mon partage eſt d'ennuyer les Rois.
Tu ſçais (car l'univers eſt plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles,
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des ſales héritiers d'*Etienne* & de *Plantin*;
Cent rames de Journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le ſort ſe déploie.
Du Janſéniſme obſcur le fougueux Gazetier
Aux beaux eſprits du temps ne fait aucun quartier.

juſte, en général, on pourroit, *ſans rien perdre*, retrancher la moitié de la *Henriade*. Au reſte, ces ſix vers ſont bien faits, & preſque dignes de *Boileau*.

*Hayer** poursuit de loin les Encyclopédistes ;
Linguet fond en courroux sur les Economistes.
Parmi les combattans vient un Rimeur Gascon **,
Prédicant Huguenot, favori de *Fréron* ***,
Qui pour se signaler refait la *Henriade* ;
Et, tandis qu'en secret chacun se persuade
De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
On vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré.
La discorde est par-tout, & le Public s'en raille ;
On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
Grand Roi, de qui les vers & l'esprit sont si doux,
Crois moi, reste à Pékin, ne viens jamais chez nous.

* Le P. *Hayer* Récollet.

** M. *de la Beaumelle*.

*** Je ne me croyois pas des *favoris*, ni fait pour en avoir ; cela est bon pour le Monarque Suprême de notre Littérature ; c'est lui qui réellement a des *favoris* en grand nombre, parmi lesquels on compte presque tous les petits Poëtes & tous les plats Philosophes du siécle. Au reste, je n'ai aucune liaison avec M. *de la Beaumelle*, que je ne connois que de réputation comme un homme de Lettres très-estimable.

Au bord du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers ſeront toujours très-bons dans ton Empire ;
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers ;
Les François ſont malins & ſont grands Chanſonniers.
Le Roi *, me diras-tu, de la Zone Cimbrique,
Accompagné par-tout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre & regna ſur les cœurs ;
On reſpecte ſon rang comme on chérit ſes mœurs :
Oui, mais cet heureux Roi qu'on aime & qu'on révère,
Se connoît en grands vers & ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus, notre goût s'eſt uſé.
Boileau, craint de ſon ſiécle, au nôtre eſt mépriſé :
Le Tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
Fatigué de rimer, ne va parler qu'en proſe.
De *Molière* oublié le ſel s'eſt affadi.
En vain, pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du Peintre des *Saiſons* ** la main féconde & pure

* Le Roi de Dannemarck.

** M. *de Saint-Lambert* a mis l'auteur de

Des plus brillantes fleurs a paré la Nature.
Vainement de *Virgile* élégant traducteur,
De Lille * a quelquefois égalé ſon auteur:
D'un ſiécle dégouté la démence imbécille
Préfère les Remparts & Waux-Hall à *Virgile*.
On verroit *Cicéron* ſifflé dans le Palais;
Le léger Vaudeville & les petis Couplets
Maintiennent notre gloire à l'Opéra-Comique;
Tout le reſte eſt paſſé, le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta Muſe à ce peuple inconſtant.
Les *Fréron*s te loueroient pour quelqu'argent comptant **;

cette Epître au deſſus de *Corneille*, de *Racine*, de tous les Poëtes paſſés, préſens & futurs: c'eſt bien la moindre choſe que, par reconnoiſſance, cet auteur brûle à ſon tour quelques grains d'encens en l'honneur de M. *de Saint-Lambert*.

* Il a traduit les *Géorgiques* en vers François, & ſa traduction eſt réellement excellente à bien des égards. Je vous en rendrai compte bientôt.

** L'auteur parle ici contre ſa conſcience; ce qui m'étonne beaucoup, car il l'a ſi délicate! Il ſçait que plus d'une fois il m'a fait offrir ſous main de l'argent pour ne pas dire ce que je penſois de ſes ouvrages, & que je l'ai toujours refuſé. Il n'a pas eu l'imprudence de paroître à découvert dans ces offres; mais ceux qui me les faiſoient lui ſont tout dévoués. Il ne falloit pas être bien fin pour en découvrir la ſource. Il ne me pardonne pas ce déſintéreſſe-

Mais tu ſerois peu lu malgré ton beau génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France il faut prendre ſon temps.
Tu ſeras bien reçu de quelques grands Sçavans...
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de ſages,
Regne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours;
Tandis que, ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
Le Mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée;
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſopha,
Mollement étendu, le peſant *Mouſtapha*
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles,
Des rives de l'Araxe aux bords des Dardanelles,
Et qu'un Bacha du Caire à ſa place eſt aſſis
Au Trône où les Hébreux ont vu regner *Iſis*.
Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Welches groſſiers poſtérité légère,
Livrons nous en riant, dans le ſein des loiſirs,
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs.

ment inconcevable pour lui; & je ne ſçais ce qui l'irrite le plus, ou les critiques que je me ſuis permiſes de ſes écrits, ou le peu de ſuccès de ſes efforts pour me gagner & pour me perdre.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Novembre 1770.

LETTRE VIII.

Voyage Aſtronomique & Géographique dans l'Etat de l'Egliſe, entrepris par l'ordre & ſous les auſpices du Pape Benoît XIV, pour meſurer deux degrés du Méridien, & corriger la Carte de l'Etat Eccléſiaſtique, par les PP. Maire & Boſcovich, de la Compagnie de Jéſus; traduit du Latin, augmenté de notes & d'extraits de nouvelles meſures de degrés faites en Italie, en Allemagne, en Hongrie & en Amérique; avec une nouvelle Carte des Etats du Pape, levée géométriquement; un volume in-4° de plus de 550 pages; à Paris chez N. M. Tilliard Libraire Quai des Auguſtins.

LES variations & les différences obſervées dans les meſures de pluſieurs degrés terreſtres, ſemblent nous

autoriſer à croire que tous les Méridiens ne ſe reſſemblent pas, où, ce qui eſt la même choſe, que la terre n'a pas toujours une égale courbure à égales diſtances de l'Equateur. Ces inégalités dans les meſures ont même fait douter à M. *de Maupertuis* que les deux hémiſphères de notre globe euſſent la même configuration. Quelques degrés meſurés au Pole & à l'Equateur ne ſuffiſoient donc pas pour déterminer avec préciſion la forme de la terre, parce que la meſure d'un degré ne donne la courbure que pour le lieu où la meſure s'eſt faite, & que ce n'eſt qu'en comparant cette courbure particulière avec celles qu'on aura trouvées ailleurs, qu'on pourra tirer des inductions certaines ſur la figure & la grandeur totale de la terre.

C'eſt la néceſſité de multiplier ces ſortes d'obſervations qui engagea le P. *Boſcovich* à propoſer au Cardinal *Valenti*, Miniſtre du feu Pape *Benoît XIV*, la meſure de deux degrés du Méridien en Italie. Le zèle de ce Mathématicien célèbre pour les progrès de

l'Aſtronomie le porta même à ſolliciter des ordres de l'Imperatrice-Reine pour faire meſurer des degrés dans la Moravie, dans l'Autriche, dans la Stirie, & dans la Hongrie; il fit pareillement ſupplier le Roi de Sardaigne d'en faire meſurer un dans le Piémont; enfin, dans ſon voyage à Londres, il invita la Société Royale à faire meſurer un degré en Amérique, d'autant plus que l'Angleterre n'avoit encore rien fait pour la détermination de la ſurface de la terre. Toutes ces demandes du P. *Boſcovich* ont eu le plus heureux ſuccès. La meſure du degré du Piémont faite par le P. *Beccaria* & celle du degré de Penſilvanie par Mrs *Maſſon* & *Dixon*, ont déja paru dans le 58e volume des *Tranſactions Phelоſophiques*. Le P. *Lieſganig* meſure actuellement ſon ſecond degré en Hongrie. Le voyage dans l'Etat Eccléſiaſtique, entrepris par les Pères *Maire* & *Boſcorich*, avoit un autre objet: celui de corriger & de rectifier la carte de cet Etat. C'eſt la relation de ce voyage Aſtronomique & Géographique dont je vous annonce, Monſieur, la traduction.

Ce fut au commencement de Juillet 1750 que les deux Mathématiciens Jéſuites reçurent de *Benoît XIV* les derniers ordres relatifs à leur départ. Les courſes aſtronomiques ſont rarement des voyages d'agrément & de plaiſir. Vous vous rappellez, Monſieur, les dangers en tout genre & les fatigues incroyables qu'ont eſſuyés nos Académiciens François dans leur expédition au Pole & à l'Equateur. Les excurſions des PP. *Maire* & *Boſcovich*, quoiqu'au ſein de l'Italie, n'ont été ni moins pénibles ni moins périlleuſes; il leur a fallu parcourir les ſommets de l'*Apennin* dans une étendue de plus de cinquante lieues, ſe perdre dans les neiges & les frimats de ces monts ſourcilleux, paſſer des torrens, franchir des précipices, pénétrer dans des gorges inconnues, à la merci des montagnards ſauvages & ſuperſtitieux, qui, à la vûe de leurs inſtrumens & de leurs opérations Aſtronomiques, les ont regardés & traités comme des Sorciers & des Négromanciens venus pour jetter des maléfices ſur leur pays. Le P. *Boſcovich* cite pluſieurs exemples de

cette aveugle ignorance. » Le mois » d'Octobre dit-il, étoit avancé : le » temps changea tout-à coup ; il tomba » une ſi grande quantité de pluie & de » grêle, les vents furent ſi impétueux, » les orages ſi fréquens, que le bruit » ſe répandit parmi tous les gens de la » campagne, qu'on avoit apperçu ſur » les montagnes voiſines des hommes » qui faiſoient creuſer la terre & ab- » battre les arbres, ſous prétexte de » conſtruire des cabanes, (c'étoit la » forme que donnoient à leurs ſignaux » les deux Aſtronomes) mais en effet » pour découvrir des tréſors confiés, » diſoient-ils, à la garde des Mau- » vais Génies ; que c'étoit là la cauſe » du mauvais temps, & que toutes les » campagnes alloient être ravagées. De » pareils bruits devinrent ſouvent fu- » neſtes à nos ſignaux. Celui que nous » avions poſé ſur la montagne de *Ter-* » *ni*, tomba deux jours après, non de » lui-même, puiſque les matériaux en » furent trouvés diſperſés. Rétabli par » nos ſoins, il diſparut une ſeconde » fois. L'avidité des païſans & des pâ- » tres étoit encore un nouveau mo-

» tif de déclarer la guerre à nos ſignaux; » pour en avoir les clous, ils coupoient » les branches, & renverſoient furti- » vement tout l'édifice. L'autorité pu- » blique put à peine arrêter cette li- » cence : elle n'y réuſſit que par les » plus ſévères menaces. Les Lettres-Pa- » tentes qui nous avoient été expédiées » par ordre de Sa Sainteté, enjoignoient » à tous les Gouverneurs de favoriſer » le plus qu'il ſe pourroit notre entre- » priſe ; &, ces Lettres, ſecondées du » pouvoir des Magiſtrats, ne furent » pas une précaution inutile pour notre » propre ſûreté ». On voit, par la relation qu'a publiée de M. *de la Condamine* de ſon voyage à l'Equateur, que cet Académicien eut ſouvent les mêmes contre-temps & les mêmes avanies à ſouffrir de la part des ſauvages du Pérou. Qui ſe ſeroit attendu, Monſieur, à trouver tant de reſſemblance entre les pâtres de l'Apennin & les Indiens des montagnes de Quito?

Ce qui vous paroîtra plus ſingulier encore, c'eſt que les Curés mêmes des lieux par où paſſoient les deux Aſtro-

nomes, étoient ſouvent imbus de ces idées. » Dans tous les bourgs & villa-» ges de notre paſſage nous montions » d'abord au lieu le plus éminent, » qui étoit ordinairement le clocher; » de là nous relevions tous les objets » qui ſe préſentoient à notre vue. Près » du lac *Bolſena*, ſur la route de Ro-» me, eſt un petit village nommé *San-» Lorenzo*, où l'on change de chevaux » de poſte; nous priâmes le Curé de » nous faire ouvrir le clocher de ſon » Egliſe, pour y obſerver. Il nous fit » tant de réſiſtance, qu'à peine ſe ren-» dit-il à la vûe des ordres du Souve-» rain, & à nos menaces poſitives de » porter plainte contre lui. L'on avoit » fait croire à ce bon Paſteur, comme » nous l'apprîmes enſuite de ſes Paroiſ-» ſiens, qu'il y avoit dans le clocher » un tréſor anciennement caché, & » que nous venions préciſément le cher-» cher. Nous fûmes reçus encore plus » durement par un autre Curé. Nous » nous étions préſentés chez lui de la » manière la plus reſpectueuſe; mais » il ne nous répondit que par des bruſ-

» queries réitérées, & ne voulut avoir » aucun égard aux lettres & aux ordres » dont nous étions les porteurs. Il prit » enfin le parti de se retirer, tant pour » se délivrer de nos instances, que pour » ne pas s'exposer au chagrin de nous » voir monter malgré lui dans son clo- » cher, par l'autorité de quelqu'autre » personne. Il sortit du village, pour » n'y rentrer qu'après notre départ; » il ne reconnut son erreur qu'après » avoir été appellé à Rome pour y être » réprimandé : tant on étoit prévenu » de je ne sçais quelles idées superstiti- » tieuses au sujet de notre voyage!».

L'air pestilentiel, les ravages des guerres & les fréquens bouleversemens de terre paroissent avoir absolument changé le sol & le climat des environs de Rome. Ces campagnes, autrefois si florissantes, ne présentent plus aujourd'hui qu'un vastes amas de ruines & de décombres. Le P. *Boscovich* parle d'une petite ville voisine de *Viterbe*, connue sous le nom de *Toscanella*. Cette ville, qui est ancienne, étoit autrefois fort peuplée; mais actuelle-

ment le mauvais air en rend le séjour inhabitable pendant les chaleurs. Toute la contrée voisine, jusqu'à la mer, est si changée, que, de près de cinquante bourgs ou villages fort peuplés qui composoient son territoire, & dont le P *Boscovich* a vu les plans dans la Maison de Ville, il en reste à peine quatre ou cinq ; encore ne renferment ils que fort peu de monde. A ce que dit ici le P. *Boscovich*, j'ajouterai qu'un de mes amis, passant en dernier lieu, à son retour de Rome, par cette petite ville de *Toscanella*, en parcourut toutes les rues pendant une journée entière, sans y rencontrer une seule personne ; toutes les portes & les volets étoient exactement fermés, & ce ne fut que vers le soir qu'il apperçut une cinquantaine de gueux, haves, défigurés & couverts de haillons, se rassembler sur la Place, pour s'y entretenir de nouvelles politiques.

A *San-Leo*, où l'on voit une forte Citadelle bâtie sur la cime d'un rocher escarpé, les deux Astronomes apprirent le fait suivant. Assez près de ce

Fort eſt une petite maiſon de payſans, ſituée dans un fond. Des vieillards très-dignes de foi racontent que dans leur enfance l'ombre d'un des angles de la Citadelle atteignoit à midi, dans l'un des ſolſtices, le ſeuil de la porte de cette maiſon, & qu'avec le temps elle s'en étoit écartée peu-à-peu, juſques-là que l'angle d'un autre angle fort eloigné du premier parvenoit preſque au même point, dans le même temps de l'année; ce qui ne peut être arrivé que par un changement de poſition, ou dans le ſol de la maiſon, ou dans la roche ſur laquelle eſt bâtie la Citadelle. Ce fait n'eſt pas le ſeul de ce genre que rapporte le P. *Boſcovich*. Des payſans en quelques autres endroits, l'ont aſſuré qu'ils voient aujourd'hui à découvert des lieux qui, de leur vivant, ou du vivant de leurs pères, leur étoient cachés par une colline, ſur laquelle même il y avoit des édifices; ce qui montre que ce phénomène ne doit point s'attribuer à un éboulement des terres cauſé par le labourage ou les pluies, mais à un affaiſſement ou

à un déplacement de grandes pièces de terreins.

Vous ne vous ſeriez peut-être pas douté, Monſieur, qu'il exiſtât en Italie des bourgades, où, pendant l'hyver, les habitans fuſſent obligés de vivre renfermés ſous la neige, comme au fond de la Laponie. C'eſt cependant ainſi qu'on paſſe cette ſaiſon à *Caſtel-Iuccio*. » Les hommes en état de voya-» ger, dit le P. *Boſcovich*, conduiſent » à Rome des chevaux chargés de char-» bon préparé dans les forêts voiſines; ils » vivent de ce commerce, tandis que » les vieillards, les femmes & les en-» fans reſtent enſévelis dans leurs mai-» ſons ſous la neige pendant pluſieurs » jours, & quelquefois des mois en-» tiers, ſans pouvoir mettre le pied » dehors, & ſans autre boiſſon que de » l'eau de neige fondue au feu; pour » cela ils amaſſent une grande quan-» tité de bois pendant l'automne, & » font proviſion de farine pour tout » l'hyver ».

Les Pères *Maire* & *Boſcovich* ne terminèrent leurs dernières opérations, relatives

relatives à la mesure du degré, qu'au mois de Septembre 1753. Il résulte de leur travail que le degré moyen d'Italie, pour une latitude de 42 deg. 59 min., est de 56979 toises. La mesure de ce degré, comparée à celle du degré méridional de France, prouve que les parallèles mêmes ne sont pas exempts d'irrégularités & d'inégalités; car à 42 deg. 59 min. de latitude, les Pères *Maire* & *Boscovich* ont trouvé le degré de 56979 toises, tandis que MM. *Cassini* & *de la Caille* l'ont trouvé de 57048 à la latitude de 43 deg. & demi. Ce degré se trouve de 69 toises plus grand que celui des deux Mathématiciens Jésuites, au lieu qu'il n'auroit dû être que de 8 toises plus long, puisqu'il n'est que d'un demi degré plus éloigné que le leur de l'Equateur.

Ce *Voyage* est divisé en cinq Livres; le premier, le quatriéme & le cinquiéme sont du P. *Boscovich*; le second & le troisiéme appartiennent au P. *Maire*. Comme ils ont écrit séparément sur le même objet, on trouve dans quelques uns des Livres des répétitions & des redites que le Traducteur auroit pu

ſupprimer dans la verſion. Ce défaut très-peu eſſentiel n'empêchera pas que l'ouvrage ne ſoit favorablement accueilli du Public & ſur-tout des Aſtronomes; le mérite & les talens reconnus des deux Mathématiciens célèbres qui en ſont les auteurs ſuffiſent pour en aſſurer le ſuccès. L'on a mis à la fin du volume des Notes où ſont rapportées les meſures de degrés nouvellement faites dans l'Autriche, dans la Moravie, dans la Stirie, dans la Hongrie, dans le Piémont & dans l'Amérique Septentrionale. C'eſt en amaſſant de pareils faits, & en comparant entr'elles un grand nombre de ſemblables meſures, qu'on pourra parvenir enfin à des réſultats ſatisfaiſans ſur l'ellipticité, la denſité, la grandeur & la véritable figure de la terre : queſtion importante, de la ſolution de laquelle dépendent la ſûreté des navigateurs & la perfection de l'Aſtronomie, de la Phyſique & de la Géographie.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 16 Novembre 1770.

LETTRE IX.

Lettre de M. le Comte de Golowkin à M. de Chamouſſet, ſur l'établiſſement de la nouvelle Compagnie d'Aſſurance pour la ſanté.

J'Ai lu & relu votre Mémoire, Monſieur. Le projet m'en a paru ſi bien conçu, ſi utile à vos concitoyens & à votre Patrie, ſi favorable à l'eſpèce humaine, en un mot, ſi beau, que je me ſuis défié de ma prévention, & qu'avant de vous en dire ma façon de penſer, ainſi que vous le deſiriez, je l'ai fait parvenir à un homme, bien fait par ſon cœur & par ſon eſprit pour juger ſainement de tout ce qui peut intéreſſer l'humanité. Le célèbre auteur de l'*Avis au Peuple* a donné des preuves trop convaincantes de ſes lumières ſur le bien être de ſes ſemblables, & combien ils lui ſont chers, pour que vous n'approuviez pas, Monſieur, le choix

d'un tel juge dont mon cœur s'honore encore bien plus que mon diſcernement. Avec une pareille autorité j'oſeraivous dire plus affirmativement que, loin de voir affoiblies les premières impreſſions que votre Mémoire m'avoit faites, je crois ſouhaiter le plus grand bienfait à vos concitoyens & à l'humanité en général, que de faire des vœux pour qu'un projet auſſi utile ſoit ſuivi d'un ſuccès prompt & parfait. En effet, pourquoi ne l'auroit-il pas ? Son but eſt noble & louable, ſon utilité reconnue & trop preſſante pour le plus grand nombre, ſes moyens ſimples, bien conçus & faciles; & les meſures que vous avez en vûe aſſûrent que l'exécution y répondra.

Conſerver la ſanté de ſes concitoyens, dans quelque claſſe qu'ils ſoient, préſenter à leur imagination, pendant qu'ils ſe portent bien, la ſécurité du rétabliſſement de leur ſanté, ſi elle ſe dérange, ou du moins de tous les moyens dépendans de l'humanité pour y parvenir, leur donner la certitude que, quand la maladie viendra les ſurprendre, on leur prodiguera tous les

ſecours, tous les ſoins, toutes les attentions, toutes les commodités poſſibles, c'eſt rendre leur exiſtence plus tranquille, plus heureuſe; c'eſt la prolonger; c'eſt remplir le but de la nature en même temps que celui de l'Etat & du Prince.

Mais, Monſieur, à cette utilité générale, votre projet joint encore des avantages particuliers qui lui ont fait donner la préférence par M. *Tiſſot* ſur les Hôpitaux quelconques. » Ce n'eſt point, » dit-il, un Hôpital, mais une au» berge de ſanté toujours pourvue de » tout ce qu'il faut pour la recouvrer, » & qui, quoiqu'ouverte, n'eſt pas » néceſſitée à prendre plus de monde » qu'elle n'eſt arrangée pour en rece» voir. Dans les Hôpitaux, dit M. *Tiſ» ſot*, les hommes paient trop ſouvent » de leur vie les ſoins qu'ils y reçoi» vent, parce que le principe qui les » a fondés, faiſant que la porte en reſte » ouverte lors même qu'ils ſont pleins, » loin d'être des maiſons de ſanté, ils » deviennent des ſources d'infections » ſi marquées, qu'on peut, dans quel» ques endroits, les regarder comme

» une des principales causes de la dé-
» population ; au lieu que, dans la
» maison proposée pour les malades,
» leur nombre étant toujours propor-
» tionné à la place destinée à les rece-
» voir, on n'y aura plus à craindre la
» corruption, qui est l'effet de la mul-
» titude, & on y trouvera un concours
» de tous les secours nécessaires, dont
» plusieurs manquent souvent au Par-
» ticulier, parce que sa fortune ne lui
» permet pas de se les procurer, le force
» même de faire attention au prix des
» remèdes, & le détermine tous les
» jours pour les moins efficaces, parce
» qu'ils sont les moins coûteux. D'ail-
» leurs, tous ceux qui sont logés à l'é-
» troit manquent, lorsqu'ils sont ma-
» lades, d'un air pur & d'une tran-
» quillité si nécessaire à la guérison.
» Toute la famille, contenue dans une
» petite chambre, vicie par son nom-
» bre l'air que le malade respire, le
» trouble par ses mouvemens, &, per-
» dant elle-même un repos nécessaire à
» sa conservation, il s'ensuit, dans les
» différens membres qui la composent,
» une succession de maladies, qui, par

» les ſervices qu'elles exigent, jettent
» dans le déſœvrement ceux dont le
» travail ſeroit utile pour fournir à la
» dépenſe des malades. Outre cela, la
» plus petite apparence de danger pein-
» te ſur tous les viſages qui entourent le
» malade, le frappe à chaque inſtant, &
» rend tous les jours mortelles des ma-
» ladies très curables, s'il n'eut vû que
» ſon Médecin & ſa garde. En tenant,
» dit M. *Tiſſot*, un regiſtre mortuaire
» de trente mille Aſſociés à cet éta-
» bliſſement, & un autre de trente
» mille habitans d'un quartier tel que
» l'on voudra le choiſir, le nombre des
» morts dans le dernier excédera de
» beaucoup celui du premier; &, ſi l'on
» tenoit de même des regiſtres des mal
» guéris, la différence ſeroit encore
» bien plus conſidérable, n'y ayant rien
» de ſi commun que de voir de petits
» bourgeois, des marchands mal-ai-
» ſés & des ouvriers, qui, preſſés par
» la néceſſité du travail, quittent trop
» tôt les remèdes, négligent les ſecours
» qu'exige la convaleſcence, & con-
» ſervent le germe de maladies de lan-
» gueur, qui fait que, loin d'être rendus

» à leur famille, ils ne lui reſtent que » pour avoir beſoin de ſes ſoins & pour » aggraver ſa misère. »

A ce que je viens de dire du ſentiment de cette homme éclairé, permettez-moi d'ajouter les refléxions que j'ai faites ſur les principales objections que j'ai entendu former contre votre projet. Qui eſt ce qui s'aſſociera, dit on, à cet établiſſement, & à qui ſera-t-il utile? Si la ſeconde de ces objections eſt bien levée, la première doit l'être auſſi. Croit-on de bonne foi que, dans les ménages mêmes les moins aiſés, on aime mieux, ſi l'on vient à tomber malade, courir les riſques de périr chez ſoi faute de ſecours & d'alimens, entouré nuit & jour d'une famille déſolée & affamée, qu'aller recevoir les ſecours les plus efficaces & les plus décens dans un établiſſement où les proches, ſans ceſſer des travaux néceſſaire à leur ſubſiſtance, pourront, dans des momens perdus, venir être temoins des reſſources que l'homme ſage ſe ſera procurées par une bien foible cotiſation, & bien facile à diſtraire tous les mois ſur le produit de ſon travail? La Loterie

à laquelle cette ſimple cotiſation lui donne droit, lui deviendroit-elle indifférente, parcequ'aulieu de perdre ſa miſe, comme dans les Loteries ordinaires, ſi le ſort ne lui fait point tomber de lot, il acquiert le droit d'être bien traité, s'il tombe malade? Mais, pour éviter toutes diſcuſions, paſſons tout de ſuite à ces nombreuſes claſſes qui vivent à Paris ſans y avoir de domicile; ce qui comprend; 1° tous les commis & écrivains dans les Bureaux généraux ou particuliers; 2° tous les gens comme il faut qui ſont attirés à Paris pour affaires ou pour leur plaiſir; 3° toutes les perſonnes qui ſont chez les Marchands ou dans les boutiques, qui viennent, pour la plûpart, de Provinces; 4° tous les étudians, apprentifs, que le deſir de ſe perfectionner dans quelque art y conduit; 5° tous les militaires, même retirés du ſervice, que mille raiſons y amènent; 6° enfin, tous les étrangers qui viennent s'inſtruire, ſe former ou s'amuſer à Paris, & qui, quoique n'étant point abonnés, trouveront toujours leur profit & ſeront trop heureux de ſe faire

transporter dans une maiſon, où, pour 90 liv. par mois dans de petites ſalles, ils auront tout ce que le Particulier le plus aiſé peut ſouhaiter chez-lui-même quand il a le malheur de tomber malade. Par vos chambres à deux lits, par celles à un lit & par les appartemens, vous procurez les mêmes ſecours aux plus délicats & aux plus inquiets ſur la décence, & avec une grande économie ſur ce qui leur en coûteroit partout ailleurs, pour n'être pas, à beaucoup près, auſſi bien.

A ces ſix claſſes qui comprennent une quantité d'individus, il faut ajouter que votre établiſſement ſera utile encore à toutes les maiſons qui ont un grand nombre de domeſtiques. Si ces maiſons vouloient faire une année commune de ce qu'il leur en coûte ſeulement pendant ſix ans, pour faire traiter chez eux ou chez une garde ceux de ces domeſtiques qui tombent malades, elles trouveroient un grand profit à s'abonner; le calcul ſuivant en ſera la preuve. Il n'y a perſonne qui, pour être bien traité dans l'état de maladie, ne dépenſe, ſoit chez lui, ſoit chez une gar-

de, pour ſa nourriture, ſa dépenſe & pour les ſecours néceſſaires, 200 liv. par mois ; le même ſéjour ne coûtera que 90 liv. dans les ſalles de l'établiſſement, où la continuité, l'exactitude & l'intelligence des ſoins doivent abréger la maladie, ſi l'art de guérir n'eſt point illuſoire. Mais, ſi ce même malade, qui, n'étant point aſſocié, eſt obligé d'apporter ces 90 liv. d'avance pour un mois, eût eu la ſageſſe de s'aſſocier, avec cette même ſomme, qu'il n'auroit payée qu'en 90 mois à raiſon de 20 ſ. pour chacun, il ſe ſeroit aſſuré, non ſeulement le traitement de la maladie dont il s'agit, mais même celui de toutes celles qui pourroient lui ſurvenir pendant les 89 autres mois.

Je ne crois pas que l'on puiſſe rien objecter à des faits fondées ſur un calcul auſſi évident, & je ne me permets pas, après cela, de douter que ſur 800000 mille habitans, il n'y en ait pas au moins 30000 qui entendent aſſez leurs vrais intérêts pour s'aſſocier à votre établiſſement, & avoir le mérite de donner un exemple ſi ſalutaire & ſi beau, non ſeulement à leurs concitoyens,

mais encore à toute l'Europe. Et ſi, à la beauté & à l'utilité générale & particulière, que je crois, Monſieur, démontrées dans votre projet, on y joint la facilité de l'exécuter par la manière dont vous l'avez propoſé dans votre Mémoire, le ſuccès en doit être infaillible. Il vous faut, m'avez vous dit, un million pour les frais de l'établiſſement. Pour vous le procurer, vous créez 5000 actions chacune de 200 liv. Ce n'eſt point à tort que vous comptez que, ſur la quantité des gens aiſés & riches dans tous les états, vous en trouverez ſuffiſamment qui mettront une ſi petite ſomme à une ſpéculation où le profit démontré eſt combiné avec le réſultat d'un ſi grand bien. Enfin, vous avez en vûe de vous joindre les gens les plus éclairés & les plus diſtingués & généralement reconnus être les meilleurs pour pratiquer tout ce qui regarde la partie curative; vous avez jetté les yeux ſur un local excellent; vous avez conſulté & conſultez ſans ceſſe, ſur toutes les parties de votre établiſſement, les gens les plus capables de vous communiquer des lu-

mières : que vous faut-il de plus, Monsieur, pour pouvoir vous flatter de réussir ? Agréez donc que je vous félicite du succès de votre projet, autant que d'en être l'auteur & l'inventeur.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, le Comte DE GOLOWKIN.

Catalogue de l'Œuvre de Ch. Nic. Cochin fils, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Censeur Royal, Garde des Desfins du Cabinet de Sa Majesté, Secrétaire & Historiographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture : par Charles Antoine Jombert.

On emploie, Monsieur, le mot *Œuvre* au masculin pour désigner le recueil des desfins ou des estampes d'un Artiste ; ainsi l'on dit *l'Œuvre* de *Raphaël*, de *Rembrand*, de *Calot*, de *Dreyet*,

&c. On appelle encore *Œuvre* les ouvrages des Muſiciens, *le premier & le ſecond Œuvre de tel Muſicien.* Mais, quoique ce mot *Œuvre* ſoit collectif, je doute que *Catalogue de l'Œuvre* ſoit François; il falloit mettre, je crois, pour plus d'exactitude, *Catalogue des Deſſins & des Eſtampes qui compoſent l'Œuvre de*, &c. Quoiqu'il en ſoit, » depuis que, dit M. » *Jombert* dans ſon *Avertiſſement*, » le goût s'eſt épuré en France par les » chef-d'œuvres en tous genres qui » rendront à jamais mémorable le re- » gne glorieux de *Louis XIV*, la Ty- » pographie s'eſt reſſentie du progrès » rapide qu'ont fait les Sciences & les » Arts, & l'on a vu éclorre de toutes » parts, dans l'Europe ſçavante, de » magnifiques éditions des auteurs les » plus eſtimés, enrichies de frontiſpi- » ces, de vignettes, de fleurons & d'au- » tres ornemens de cette nature. Le » fameux *Picart*, *Goerée*, *Hoet*, *Hou- » braken*, en Hollande; *Chauveau*, *le » Clerc*, *Gravelot*, *Eiſen*, *de Seve*, en » France, ont le plus contribué à décorer » les livres de cette eſpèce d'ornemens » qui plaît également aux ſçavans, aux

» amateurs, & même aux perſonnes qui » n'ont aucune connoiſſance des Arts. » Mais, de tous les hommes à talens qui » ſe ſont diſtingués dans ce genre de tra- » vail, il n'en eſt point, de l'aveu des » Artiſtes mêmes, qui, pour ne rien » dire de plus, ait ſurpaſſé M. *Cochin* » le fils. Auſſi ſçavant Deſſinateur que » Graveur habile, il a réuni dans un » degré éminent ces deux talens qui » obligent ordinairement de recourir à » deux Artiſtes. La correction & l'élé- » gance du Deſſin, la nobleſſe & la fa- » cilité de la compoſition, une force » d'expreſſion & une intelligence par- » ticulière pour bien exprimer les allé- » gories, un génie poëtique pour ren- » dre ſenſibles aux yeux les idées les » plus abſtraites & les plus métaphyſi- » ques : voilà ce qui caractériſe les pro- » ductions de cet Artiſte célèbre. » Cet éloge n'eſt que le ſimple langage de la vérité ; les ennemis mêmes de M. *Cochin*, ſi un mérite auſſi tranſcendant pouvoit en avoir, ſeroient forcés d'y ſouſcrire. Lié particulièrement dès ſon enfance avec M. *Cochin*, M. *Jombert* ne l'a point perdu de vûe depuis plus de

quarante années qu'il tient tour à tour avec tant de gloire le Crayon & le Burin. Perſonne n'étoit donc plus en état que ce Libraire intelligent de donner l'ordre convenable au nombre prodigieux de pièces qui forment l'Œuvre de ce grand Artiſte. Ces pièces ſont au nombre d'environ 1260. Il a très-bien débrouillé ce cahos ; il ſuit les travaux de M. *Cochin* d'année en année ; il rend compte du temps où chaque pièce a paru, & des motifs qui l'ont occaſionnée.

Ce *Catalogue*, Brochure *in*-8° de 144 p., eſt réellement très curieux. Il intéreſſe, non-ſeulement par le détail des productions de M. *Cochin* qu'il nous fait connoître, mais par des anecdotes piquantes dont il eſt ſemé par-ci par-là. Il y en a même pluſieurs de Littéraires. Par exemple, au N° 73 page 27, je trouve cet Article : » *Faunillane ou* » *l'Infante Jaune*, Conte Allégorique, » par *Marivaux*, *in* 4° 1740. Le fleu» ron du titre & la vignette du com» mencement du Livre, deſſinés & gra» vés entièrement par *Cochin* fils. On » n'en connoît point d'eau-forte. Ces

» deux eſtampes ſe vendent à Paris
» chez *Prevôt* Graveur, rue Saint
» Thomas, près de la Porte Saint Jac-
» ques. M. le Comte *de Teſſin*, Direc-
» teur général des bâtimens de S. M. le
» Roi de Suède & ſon Ambaſſadeur en
» France, fit compoſer par *Marivaux*
» ce petit ouvrage, qui vraiſemblable-
» ment avoit quelque rapport aux amu-
» ſemens de ſa ſociété; il n'en fit im-
» primer que deux exemplaires. Outre
» le fleuron & la vignette ci-deſſus, il
» orna ce Conte de beaucoup d'autres
» gravûres, dont M. *Boucher* fit les
» Deſſins, & qui furent gravés par
» *Cars*. Ayant enſuite fait préſent de ces
» Planches qui étoient toutes neuves à
» *Prault* fils aîné, celui-ci engagea M.
» *Duclos*, de l'Académie Françoiſe, à
» compoſer un Roman auquel ces dif-
» férentes eſtampes puſſent avoir rap-
» port; c'eſt ce qui nous a valu le
» Conte d'*Acajou* & *Zirphile* par *Du-*
» *clos*, qui a paru en 1744, en un vo-
» lume *in*-4°, dans lequel on a fait en-
» trer toutes ces eſtampes. M. *de Teſ-*
» *ſin* ayant enſuite conſenti à rendre pu-
» blic ſon Roman, on le réimprima

» quelques années après ſous le titre de » *Faunillane ou l'Infante Jaune*, Conte » en un volume *in* 12, à Badinopolis, » avec les mêmes eſtampes & vi» gnettes réduites à la grandeur *in*-12. »

Il y a des Plagiaires en Gravûre comme en Littérature. En voici la preuve: » 244 *Armorial Général des* » *Etats de Bourgogne in folio* 1758, *un* » *frontiſpice deſſiné par Cochin fils, gravé* » *par Auguſtin de Saint-Aubin.* Trois » Artiſtes ſe ſont diſputé ſucceſſive» ment le mérite de la gravûre de » cette Planche. Un Graveur de la » Monnoie de Dijon, nommé *Durand*, » en a chargé le ſieur de *Saint-Aubin*, » Graveur à Paris, qui l'a exécuté en» tièrement à l'eau-forte & au burin, » d'après le Deſſin de M. *Cochin* fils. » M. *de Saint Aubin*, ayant quelque » lieu de ſoupçonner que le ſieur *Du*» *rand* chercheroit à s'approprier l'hon» neur de ſon travail, a gravé très-en» petit, dans le haut de la bordure, vers » la gauche, au-deſſous d'une grappe » de raiſin pendante, un *A* & une *S*, » qui ſont les deux lettres initiales de » ſon nom. Le Sr *Durand* ne s'en étant

» point apperçu, a fait écrire en effet en » gros caractères, ſur une draperie qui » eſt au deſſous du titre, *gravé par Duvrand, à Dijon.* Enſuite cette même » Planche étant tombée entre les mains » du ſieur *Feſſard* à Paris, celui-ci a fait » graver au bas de la Planche tout au » long ſon nom & ſes qualités de Gra- » veur du Roi & de ſa Bibliothèque, » ſans réfléchir que, pour en être cru » ſur ſa parole, il devoit faire effacer » le nom de *Durand*, & ſans avoir ap- » perçu les lettres initiales du nom de » *Saint Aubin*, qui en eſt le véritable » Graveur. »

Saint Pierre dans une ſolitude pleurant ſa faute au chant du coq. Cet article eſt aſſez plaiſant. Ce Saint *Pierre* étoit originairement une eſpèce de vignette *in*-4°, gravée par *Sébaſtien le Clerc*, qui y avoit repréſenté un Saint *Claude*. M. » *Eiſen* fut chargé d'effacer Saint » *Claude* & d'y ſubſtituer une *Made-* » *leine* pleurant ſes péchés. Cette *Ma-* » *deleine* ayant été effacée à ſon tour, » M. *Cochin* fils y grava en 1759 le S. » *Pierre* qu'on y voit à préſent. Après » un petit nombre d'épreuves de cette

... dernier chan-
... ir & dorer pour
... & pour ne
... de nouveaux chan-
... l'estampe on lit
... quatre vers, que
...

... ge & ses successeurs ont la gloire &
... ne.
... ... par son savant burin:
... ... pour Madeleine,
... ... par Co-
...

... ... doivent avoir
... ... les différens chan-
... ... & la vraie histo-
... ... gravés au dessous. »

... vous rendant compte, dans mon
... Lettre, du Poëme de
... je vous ai dit
... Peintre travaille actuelle-
... ... Dessins de ba-
... ... dans le Catalogue une
... ... & intéressante à ce sujet.
« Ses grandes Estampes représen-
... ... assemblées d'Amphitrions, manufactures, fêtes,

» camps & autres évènemens remar-
» quables de l'Empire des Chinois,
» deſſinées à la Chine, par ordre de
» l'Empereur, par les Pères *Damaſ-*
» *cenus Sikelbar, & Caſtillione*, Jéſuites
» Miſſionnaires, & par le Père *Atti-*
» *ret*, Jéſuite Avignonois, Premier
» Peintre de l'Empereur de la Chine.
» Ces Eſtampes ſe gravent actuelle-
» ment à Paris par les plus habiles Ar-
» tiſtes, ſous la direction & la conduite
» de M. *Cochin* fils, qui en retouche
» les épreuves, & qui a recommencé
» entièrement cinq de ces Deſſins.
» Comme cette magnifique ſuite d'Eſ-
» tampes ſe fait ici aux dépens de l'Em-
» pereur de la Chine, il n'en ſera diſ-
» tribué aucune dans le Public. Ces Plan-
» ches ſont plus grandes que la feuille
» entière de grand aigle; enſorte qu'on
» eſt obligé de faire fabriquer exprès du
» papier ſans pli dans le milieu, d'une
» grandeur extraordinaire qui coûte
» 400 livres la rame, pour tirer le nom-
» bre d'épreuves ordonné pour être en-
» voyées à la Chine. Quoique cette cu-
» rieuſe ſuite d'Eſtampes, qui eſt une
» des plus conſidérables entrepriſes

» qu'on ait encore faites en gravûre,
» ne ſoit ni de la compoſition ni de la
» gravûre de M. *Cochin* fils, cependant
» elles rempliſſent un ſi grand eſpace
» dans le cours de ſes travaux, depuis
» pluſieurs années qu'il en eſt preſque
» continuellement occupé, qu'il étoit
» néceſſaire d'en faire mention dans ce
» *Catalogue*, en attendant qu'on en
» puiſſe donner un plus grand détail.
» On ne pourra guère ſe diſpenſer d'en
» inſérer des épreuves dans ſon Œuvre,
» du moins de celles qu'il s'eſt, pour
» ainſi dire, rendu propres par les
» nouveaux Deſſins qu'il a été obligé
» d'en faire avant que de les livrer aux
» Graveurs, quoiqu'il ait toujours pris
» à tâche de ſe conformer au goût par-
» ticulier & au coſtume national qui
» caractériſe particulièrement ces Deſ-
» ſins étrangers. Il ne ſera point poſ-
» ſible aux amateurs d'avoir cette ſuite
» d'Eſtampes quant à préſent, juſqu'à
» ce qu'il nous en ſoit revenu de la
» Chine même, où on les envoye en
» droiture, à meſure que les Planches
» ſont gravées & imprimées. Hauteur
» des Planches des Chinois, 19 pouces 3

» lignes, longueur 3 3 pouces 6 lignes. »

Il y a dans cet ouvrage beaucoup d'autres articles très-agréables ; mais je ne finirois pas si je les mettois tous sous vos yeux. Quelques personnes soupçonneront peut être M. *Cochin* de n'avoir pas été fâché de voir imprimer de son vivant une espèce de Journal de ses actions & de ses chef-d'œuvres, si capable de flatter l'amour-propre. Mais je puis vous certifier, Monsieur, que cet Artiste, aussi modeste qu'habile, s'est opposé de tout son pouvoir à l'impression de son *Catalogue* ; que, quoique censeur né, pour ainsi dire, de ces sortes d'ouvrages, il n'a pas voulu l'être de celui-ci, ni même en prendre lecture ; que M. *Jombert* ne tient de lui aucune des particularités qu'il rapporte ; qu'il lui a constamment refusé tous les éclaircissemens qu'il lui a demandés à ce sujet ; enfin, qu'il n'a pas même voulu contribuer à l'embellissement de ce *Catalogue*, & que l'auteur a été obligé de recourir aux talens de M. *Prévost* pour les Dessins & la gravûre du fleuron & de la vignette qu'on voit à la tête du volume. Ce *Catalogue* se vend chez *Jombert* père lui-même Imprimeur du Roi, rue Dauphine.

Cours de Phyſique Expérimentale.

Ce *Cours de Phyſique Expérimentale* s'ouvrira le 7 Janvier 1771 à onze heures du matin chez M. *Sigaud de la Fond*, qui le continuera les Lundi, les Mercredi & les Vendredi de chaque ſemaine à la même heure. Il en commencera un autre le Mardi 8 du même mois à ſix heures du ſoir, qu'il continuera les Mardi, Jeudi & Samedi à la même heure. Ces Cours ſeront conſidérablement augmentés ſur l'Electricité. Il ſuivra, pour cette partie, un ouvrage qu'il vient de publier ſous le titre de *Traité de l'Electricité*, 1 vol. *in* 12 à Paris chez *Deſventes de la Doué* Libraire rue S. Jacques vis-à-vis le Collège de Louis le Grand; je vous en parlerai inceſſamment. Ceux qui voudront profiter de ces Cours ſont priés de ſe faire inſcrire chez le Démonſtrateur rue S. Jacques près de S. Yves, dans la maiſon de l'Univerſité.

On trouve chez *Delalain* l'Economie Animale, 2 vol. *in*-12, faiſant le Tome 3 & 4 de la Phyſique.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 18 Novembre 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Sophonisbe, Tragédie de Mairet, réparée à neuf; in 8° de 59 pages; à Paris chez la veuve Ducheſne rue S. Jacques.

RÉPARÉE *à neuf!* Il ſemble, Monſieur, qu'il ſoit queſtion d'une vieille maiſon qu'on prend ſous œuvre & qu'on récrépit. Convient-il de ſe ſervir d'une expreſſion auſſi triviale, auſſi méchanique, quand on parle d'un ouvrage d'eſprit? Si l'on a prétendu faire un titre plaiſant, je n'y vois pas le mot pour rire. Quoiqu'il en ſoit, la *Sophonisbe* de *Mairet** jetta le plus

* *Jean Mairet* naquit à Beſançon le 4 Janvier 1604, & mourut dans la même ville le

grand éclat lorſqu'elle parut ; c'eſt la première Pièce régulière qu'on ait jouée ſur notre ſcène. Elle fut repréſentée en 1629, ſelon tous les Hiſtoriens du Théâtre, & non en 1633 comme on le dit dans la *réparation à neuf* que je vous annonce. Trente-deux ans après le grand *Corneille* traita le même ſujet, &, quoiqu'il eût déja donné des chefs-d'œuvre, il fut blâmé généralement d'avoir voulu ternir la gloire de ſon prédéceſſeur. C'eſt ainſi que, de nos jours, on a regardé comme un trait de jalouſie baſſe de la part d'un Poëte célèbre d'avoir tenté de refaire l'*Electre* & le *Catilina* de *Crébillon*. La *Sophonisbe* de *Corneille*, donnée au mois de Janvier 1663, ne réuſſit point, & celle de *Mairet* lui fut pré-

31 Janvier 1686, âgé de 82 ans & 27 jours. Il s'attacha dans ſa jeuneſſe au célèbre Duc *de Montmorenci*, qu'il ſuivit dans ſes expéditions contre les Huguenots ; il ſe diſtingua dans deux batailles où ce Duc fut vainqueur ; ce qui lui valut des lettres de nobleſſe, une penſion de 1500 livres de la Cour, & une place de Gentilhomme dans la Maiſon de *Montmorenci*.

férée. Outre ces deux *Sophonisbes*, nous en avons cinq autres dans notre Langue qui ne méritent pas même qu'on en faſſe mention. Mais la première de toutes, qui certainement eſt digne d'être connue, & d'après laquelle nos Poëtes François ont travaillé, eſt la *Sophonisbe* Italienne de *Jean-George Triſſino* *. Cette Tragédie ornée de Chœurs, fut jouée à Vicenze en 1514 avec une magnificence extraordinaire. Le Pape *Léon X* la fit auſſi repréſenter à Rome. Cette Pièce fut l'aurore du bon goût en fait de Tragédie.

La *Sophoniſbe réparée à neuf* qu'on vient de faire imprimer eſt dédiée à M. le Duc *de le Vallière* Grand Fauconnier de France, Chevalier des Ordres du Roi, &c : genre d'hommage qui ap-

* Il nâquit à Vicenze d'une famille noble. Il fut Ambaſſadeur des Papes *Léon X* & *Clément VII* auprès de l'Empereur *Charles V*, & de *Ferdinand* ſon frère. Le même *Triſſino* a fait un Poëme Epique intitulé l'*Italie Délivrée des Goths*. Il mourut en 1550 à 72 ans. Ses ouvrages ont été imprimés à Véronne en 1728, en deux volumes *in*-4°.

partient à ce Seigneur à plus d'un titre ; c'eſt à lui que nous devons l'Hiſtoire du Théâtre la plus complette, & tout le monde ſçait que ſa bibliothèque eſt la plus riche & la plus nombreuſe en ouvrages dramatiques. Dans l'*Épître Dédicatoire*, qui eſt une eſpèce de *Préface*, on nous dit que le manuſcrit de *Sophonisbe réparée à neuf* vient de M. *Lantin*, Conſeiller au Parlement de Dijon, mort il y a cinquante ans. Il eſt vrai que M. *Lantin* cultivoit avec ſuccès la belle Littérature & qu'il a laiſſé des Poëſies charmantes. On lui attribue le joli Conte du *Roſſignol* imprimé dans preſque toutes les éditions des Contes de *la Fontaine*. Mais je doute fort qu'il ſoit réellement le *réparateur* de la *Sophonisbe* de *Mairet*. La Préface ou l'Epître Dédicatoire & la refonte même de la pièce trahiſſent un auteur qui tous les jours ſe cache ſous des maſques de fantaiſie ou ſous les noms de perſonnes qui ne vivent plus. La *Sophonisbe* de *Mairet* a joui longtemps d'une brillante réputation. Mais enfin les chefs-d'œuvre, qui depuis ont illuſtré la Scène Fran-

çoiſe, l'avoient fait tomber dans l'oubli, juſqu'à ce que M. *de Voltaire*, dans ſon Commentaire de *Corneille*, avança que *Mairet* fut regardé dans le temps comme le *père du Théâtre*. Vous ſçavez, Monſieur, que ce titre a été conſtamment déféré à *Corneille* pendant un ſiécle & demi; & ce grand homme, par les ouvrages de génie qu'il a fait paroître le premier, mérite mieux en effet cet honneur que *Mairet* pour une pièce, où les trois unités ſont obſervées, j'en conviens, mais où l'on ne trouve preſqu'aucune trace de ce talent rare qui decèle un grand Ecrivain. Ce *Mairet* a fait dix autres pièces de Théâtre qu'on ne connoît pas même de nom. La publication de ſa *Sophonisbe* ne pourroit-elle pas être priſe pour une ſuite du projet formé de rabaiſſer *Corneille*? Ne veut-on pas abſolument nous perſuader que d'autres, avant lui, avoient fait de bonnes Tragédies? Qui pourra jamais croire que le but de ce travailſoit d'élever un monument à la gloire de *Mairet*? Et pourquoi tout-à-coup ſeroit-elle devenue ſi pré-

cieuſe à l'auteur Pſeudonyme ? Au reſte, que nous devions cette *Sophonisbe réparée à neuf* ou à M. *Lantin*, ou à *Guillaume Vadé*, ou à l'Abbé *Bazin*, ou au *Jeune* auteur des *Guèbres*, je vais, Monſieur, vous en tracer le ſujet, & vous faire connoître les changemens que l'on a faits à l'ancienne pièce.

Sophonisbe, nièce d'*Annibal*, aimoit *Maſſiniſſe* Roi d'une partie de la Numidie; mais ce Roi étoit allié des Romains; elle a ſacrifié ſa tendreſſe & a épouſé leur plus grand ennemi, *Syphax*, autre Roi de Numidie. *Maſſiniſſe* eſt victorieux & prêt à s'emparer du reſte de la Numidie; *Sophonisbe* ſe détermine à implorer pour elle & pour ſon époux la clémence de ſon ancien amant; elle lui écrit une lettre qui tombe entre les mains de *Syphax*. La querelle occaſionnée par cette lettre eſt le ſujet du premier Acte. Dans *Mairet* cette querelle a quelque choſe de plaiſant; *Syphax* reproche à ſa femme d'être infidèle; je veux bien, lui dit-il, être pour toi un objet de mépris.

Haïs moi si tu veux, abhorre ma perſonne :
Mais que t'ont fait les miens, que t'ont fait la couronne,
Pour faire un ennemi l'objet de tes deſirs ?
Ne pouvois-tu trouver où prendre tes plaiſirs
Qu'en cherchant l'amitié de ce Prince Numide ?

Syphax fait confidence de ſa découverte à *Philax*, Général de ſes armées, qui lui répond que ce n'eſt pas à tort qu'il s'abandonne au chagrin, mais qu'il doit ſe reſſouvenir

Que c'eſt aux grandes ames
A ſouffrir de grands maux & que femmes ſont femmes.

Le Roi finit la ſcène par cette apoſtrophe à *Maſſiniſſe* :

Pour te faire un préſent digne d'un ennemi,
Et te ſouhaiter pis que le fer ni la flamme,
Je te ſouhaite encor *Sophonisbe* pour femme.

Les diſcours de *Sophonisbe* à ſa confidente font bien voir qu'il a raiſon. Dieux, s'écrie-t-elle en parlant de *Maſſiniſſe*,

Dieux, que j'approcherois du comble de mes vœux,
S'il ſçavoit ſeulement le bien que je lui veux.

Elle ne s'occupe que des moyens de faire ſa conquête :

Mes yeux, à votre avis, ont-ils aſſez de charmes
Pour cet eſprit nourri dans la fureur des armes?

PHÉNICE.

Que trop, que trop, Madame, & je ne doute pas
Que ce jeune vainqueur ne cède à vos appas, &c.

Mais ne craignez-vous pas, continue *Phénice*, que la colère du Roi n'éclate?

SOPHONISBE.

Rien moins. Je connois trop la puiſſance d'amour
Pour craindre que le Roi me faſſe un mauvais tour.

Elle prend un excellent parti pour éviter d'implorer les Dieux contre ſon époux ou ſon amant. Allons, dit-elle,

Et, de peur de prier contre mon propre bien,
En adorant les Dieux, ne leur demandons rien.

ACTE II. *Sophonisbe* envoie deux de ſes femmes au haut d'une tour voir la bataille; elles reviennent en diſant que la fumée & la pouſſière les ont empêchées de rien diſtinguer, & que la frayeur les a ſaiſies;

C'eſt la raiſon pourquoi nous ſommes deſcendues.

Calliodore, un des Officiers de la Reine, vient lui annoncer que la bataille eſt perdue, & que le Roi a péri; on entend du bruit; la ville ſe rend au vainqueur; *Sophonisbe* veut que *Calliodore* lui arrache la vie; celui-ci répond:

Pour tels commandemens mon cœur a proteſté
De n'obéir jamais à Votre Majeſté.

La Confidente propoſe un parti moins effrayant, c'eſt d'*eſſayer le pouvoir*

Que ſur un cœur Numide un bel œil doit avoir.

Sophonisbe ſe laiſſe perſuader.

ACTE III. Les femmes de la Reine la confirment dans la résolution de faire sur *Massinisse* l'essai de ses charmes; elle adresse un invocation à l'Amour, & lui promet

Un Temple magnifique
Comme au restaurateur des affaires d'Afrique.

Dans son entrevue avec *Massinisse*, elle lui prodigue les complimens & les éloges; une de ses femmes dit à l'autre:

Ma compagne, il se prend;

Et quelque temps après;

Comme de plus en plus cet esprit s'embarrasse!

Sophonisbe lui demande de n'être point emmenée esclave à Rome, ou de mourir libre. *Massinisse* répond qu'elle obtient beaucoup plus:

C'est un cœur que beauté n'a jamais asservi.

Elle lui observe qu'elle ne peut être sa maîtresse; il ne tiendra qu'à vous, réplique-t-il,

D'avoir en *Massinisse* un légitime époux.

Elle lui fait de grands remercîmens & s'applaudit du succès avec ses femmes. Une d'elles lui conseille de ne lui rien dire de l'amour qu'elle a eu autrefois pour lui :

Croyez assûrément que votre modestie
Fait de sa passion la meilleure partie ;
C'est pourquoi tenez bon, &c.

Acte IV. *Massiniſſe* & *Sophonisbe* sont époux ; le Roi Numide confie à sa femme qu'il ne peut aimer, à moins d'être aimé lui-même :

Quand les chaînes d'Hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir se doit rendre aussitôt qu'il est pris,
De sorte que toujours la plus honnête femme
Est celle qui témoigne une plus vive flamme ;
&c.

On annonce l'arrivée de *Scipion* & de *Lélie*. *Massiniſſe* fait part à *Sophonisbe* de ses craintes.

Je sçais que *Scipion*
Est venu pour troubler notre sainte union ;
C'est pourquoi j'ai voulu hâter ma procédure :
Car, la chose étant faite, il faudra qu'il l'endure,

Il lui promet une seconde fois que Rome ne la verra point menée en triomphe. Entrevue de *Massiniſſe* & de *Scipion*. Ce dernier prétend que *Sophonisbe* ne lui appartient pas, mais à la République :

N'ayant pu l'épouſer, puiſqu'elle étoit à nous,
Ce mariage eſt nul au jugement de tous.

En vain le Roi de Numidie ſe jette à ſes pieds ; le Général Romain eſt inflexible, & dit à la fin de la ſcène :

Laiſſons le un peu ſonger dans ſa mélancolie ;
Et nous ſervons après de l'eſprit de *Lélie*.

Cependant l'eſprit de ce *Lélie* ne gagne rien ſur celui de *Maſſiniſſe*.

Acte V. *Lélie* annonce à *Maſſiniſſe* qu'il faut abſolument abandonner la Reine ; que les ordres de la République y ſont formels.

Sire, relevant donc votre eſprit abattu,
D'une néceſſité faites une vertu.

Mais la Reine eſt convenue avec *Maſſiniſſe* que ſi les Romains demeuroient inflexibles, elle finiroit elle-même ſa vie & ſes malheurs. Le Roi lui envoie du

poiſon par *Calliodore*; elle l'avale avec courage; *Scipion* & *Lélie* viennent chercher leur victime : *Calliodore*, de retour, annonce ſa mort; *Maſſiniſſe* témoigne le deſir de la voir encore une fois:

CALLIODORE.

Si Vôtre Majeſté deſire qu'on lui montre
Ce pitoyable objet, il eſt ici tout contre;
La porte de ſa chambre eſt à deux pas d'ici,
Et vous le pourrez voir de l'endroit que voici
En levant ſeulement cette tapiſſerie.

La chambre paroît; *Maſſiniſſe* s'emporte contre ſes tyrans; *Scipion* ſort avec *Lélie* en diſant:

Puiſque nous ne voyons fer ni poiſon ſur lui,
Laiſſons-le par la plainte adoucir ſon ennui.

Mais *Maſſiniſſe* a un poignard caché ſous ſa robe; il fait un long monologue & finit par ſe tuer.

Les défauts de cette ancienne Tragédie ſont palpables; ſans parler du ſtyle, qui eſt trivial & bas, le ſujet du

premier Acte n'eſt qu'une querelle de menage, une avanture bien plus digne du bourgeois que de la majeſté du cothurne. On ne peut non plus s'intéreſſer aux principaux perſonages, à un *Syphax*, mari ridicule & dupe quoique jaloux, à une Sophoniſbe qui avoue elle-même qu'elle en aime un autre, & qui cherche à lui faire des agaceries, dès que Syphax a les yeux fermés; à un Maſſiniſſe qui ſe laiſſe prendre dès les premiers mots aux filets d'une coquette, & veut, l'inſenſé! épouſer en deux heures de temps. Il n'y a donc dans cette pièce que le petit mérite de la régularité, que le tableau de la politique des Romains qui eſt foiblement rendu, & l'heureuſe rencontre du dénouement, dont l'auteur n'a pas ſçu profiter; ce dénouement s'énonce d'une manière burleſque:

Et Rome finalement une république.

Il ne produit aucun effet ſur *Lélie* & *Scipion*, qui s'en vont de peur d'*irriter la fièvre de Maſſiniſſe*, & l'action de ce Prince n'a preſque plus rien de frap-

pant puiſqu'il ſe tue tout ſeul, & que les Romains ne ſont point témoins de cet acte de courage.

Vous m'objecterez, Monſieur, que toutes ces maladreſſes doivent être attribuées au temps où l'auteur écrivoit: auſſi ne les aurois-je pas rélevées, ſi l'on eût voulu mettre cet écrivain à ſa véritable place, & ſi ces défauts étoient compenſés par quelques traits de génie. *Corneille* avoit une partie des vices de ſon ſiècle; mais c'eſt la force de ſon talent qui l'a mis ſi fort au-deſſus de ſes contemporains; je le répète, il eſt le premier qui a fait paroître des pièces pleines de génie ſur notre théâtre; c'eſt là ce qui lui a mérité, c'eſt ce qui lui conſervera à jamais, malgré les efforts de ſes détracteurs, le glorieux titre de *Père du Théâtre François*.

Voyons maintenant comment le prétendu M. *Lantin* s'y eſt pris pour rajeunir cette antique *Sophonisbe*. D'abord il a mis plus de décence dans le premier acte, plus de dignité dans les réproches de *Syphax*, plus de réſerve

dans les réponſes de *Sophonisbe* & dans ſes confidences. Mais le plus beau ſtyle, les plus belles couleurs ne rectifieront jamais ce premier acte dont le fond eſt vicieux ; rien de moins propre à figurer dans une Tragédie que la colère d'un mari contre ſa femme qui écrit à un amant. Il me ſemble que le *réparateur* moderne auroit dû ſupprimer totalement le rôle de *Syphax* qui ne paroît que pour s'emporter inutilement contre *Sophonisbe* & ſe faire tuer au ſecond acte. La pièce commenceroit par les craintes que l'arrivée de *Scipion* inſpire à *Maſſiniſſe*, & l'on pourroit ſuppoſer que la conquête de la Numidie eſt achevée depuis trois mois ; que dans cet intervalle *Maſſiniſſe* eſt devenu paſſionément épris des charmes de *Sophonisbe* : ce qui ſauveroit le ridicule d'un amour de ving-quatre heures. Il y a un inconvénient aux corrections que je propoſe ici ; ce ſujet eſt déja dénué d'événemens & il ne reſteroit preſque plus d'action dans la pièce. Auſſi je penſe qu'il n'étoit propre qu'à fournir trois actes tout au plus, comme la *Mort*

de Céſar; l'intrigue eſt foible & peu intéreſſante; c'eſt le ſpectacle de l'impuiſſance abſolue d'un Roi de Numidie contre les armes & la politique des Romains. Il eſt impoſſible, comme l'a remarqué autrefois M. *de Voltaire* lui-même, que ce Prince n'y ſoit avili & n'y joue un rôle désagréable au moins juſqu'au cinquième acte. Il n'y a dans ce ſujet que le dénouement qui convienne à la tragédie. Cependant, débarraſſé du ſoin de l'invention qui n'eſt pas la partie brillante de nos Ecrivains, l'auteur moderne a fait à la piéce de *Mairet* des changemens heureux. Par exemple, il a très bien motivé la précipitation avec laquelle *Sophonisbe* ſe remarie par l'idée que ce mariage eſt indiſpenſable pour prévenir ſa captivité. Cette Princeſſe ne vient plus avec le deſſein de faire les yeux doux à *Maſſiniſſe*; elle ne ſe rend qu'à la néceſſité des circonſtances. La politique froide & cruelle des Romains y eſt beaucoup mieux développée. On en peut juger par la ſcène ſuivante.

Maſſiniſſe & Scipion tenant un rouleau à la main.

MASSINISSE.

Venez-vous inſulter à mon heure dernière ?
Dans l'abîme où je ſuis, venez-vous m'*enfoncer*,
Marcher ſur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embraſſer ;
J'ai ſçu votre foibleſſe & j'en ai craint la ſuite.
Vous devez pardonner ſi de votre conduite
Ma vigilance heureuſe a conçu des ſoupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahiſons.
La nièce d'*Annibal*, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer ſévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux ;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues ſecrettes
Que pouvoient préparer vos fureurs inquiettes,
Et de tout prévenir je me ſuis contenté.
Mais, à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la juſtice ;

Et rendre à *Scipion* le cœur de *Maſſiniſſe* ?
Je ne demande rien que la foi des Traités ;
Vous les avez toujours ſans ſcrupule atteſtés.
Les voici ; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophonisbe en mon camp devoit être remiſe ;
Voilà ma ſignature & voilà votre ſeing.

Il les lui montre.

En eſt-ce aſſez ? Vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui. — Quand, dans la fureur de mes reſſentimens,
Je faiſois dans vos mains ces malheureux ſermens,
Je voulois me venger d'une Reine ennemie ;
De mon cœur irrité je la croyois haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports ;
Ils étoient imprudens ; mais vous m'aimiez alors ;
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme ;
J'ai revu *Sophonisbe* & j'ai connu ſon ame.

Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes
droits ;
La veuve de *Syphax* a mérité mon choix,
Elle eſt Reine ; elle eſt digne encor d'un plus
grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étois le ſeul arbitre,
Je devois l'être au moins : — je l'aime, c'eſt
aſſez ;
Sophonisbe eſt ma femme, & vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de nos erreurs & de nos paſſions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même :
Mais jeune comme vous & dans un rang ſu-
prême,
Vous ſçavez que mon cœur n'a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous regnez en
Maître,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,

La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimoit justement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné?
L'Espagnol vous bénit; mais je vous dois ma haine;
Vous lui rendez sa femme, & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportemens,
Je ne réponds qu'un mot; remplissez vos sermens.

MASSINISSE.

— Je me rends: — je bannis la douleur qui m'obsède. —
Lorsque *Scipion* parle, il faut que tout lui cède.
Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter. —
Et le foible au puissant ne doit rien contester. —
Ma femme est votre esclave, — & mon ame est soumise. —
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise?

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le Sénat l'a voulu;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur & l'amour,
Que le Deſtin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouie;
De ſoins plus importans croyez qu'elle eſt remplie.
Mais, quand Rome a parlé, j'obéis à ſa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendreſſe
Dont le nœud reſpectable unit notre jeuneſſe.
Compagnons dans la guerre & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au ſein de la victoire,
Une femme, une eſclave eût flétri tant de gloire.
Réuniſſons deux cœurs qu'elle avoit diviſés.
Oubliez vos liens; l'honneur les a briſés.

MASSINISSE.

L'honneur ! Quoi ! vous oſez ! — Mais je ne puis prétendre,
Quand je ſuis déſarmé, que vous vouliez m'entendre. —
Je vous ai déja dit que vous ſeriez content.
Ma femme — ſubira le deſtin qui l'attend. —
Un Roi doit obéir quand un Conſul ordonne. —
Sophonisbe ! — Oui, Seigneur, — enfin, je l'abandonne. —
Je ne veux que la voir pour la dernière fois,
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

Mais c'eſt le dénoûment dont on a ſçu tirer le plus grand parti. Cette ſcène, qui eſt la ſeule tragique de la Pièce, mérite d'être miſe ſous vos yeux. Elle ne reſſemble en rien aux dénoûmens ordinaires de nos Tragédies nouvelles; tous les défauts de *Mairet* y ſont corrigés de main de maître, & je penſe qu'elle feroit le plus grand effet à la repréſentation.

LÉLIE.

Quel déſeſpoir l'anime
Sous le maſque trompeur de la tranquillité !

MASSINISSE *troublé & chancelant.*

Vous ne douterez plus de ma ſincérité. —
La victime par vous ſi long-temps deſirée,
S'eſt offerte elle-même. — Elle vous eſt li-
vrée. —
Scipion, j'ai plus fait que je n'avois promis. —
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à *Lélie*
Cette ſévérité qui paſſe & qu'on oublie:
L'intérêt de l'Etat exigeoit nos rigueurs;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.

Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.

Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſu-
prême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-
même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remer-
ment. —
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux mo-
ment. —

Il m'en coûte, — ah ! grands Dieux !

Il se laisse tomber sur une banquette.

LÉLIE.

Sa passion fatale
Dans son cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION *à Massinisse en lui prenant la main.*

Cessez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je sçais leur pardonner. —

A Lélie.

Je suis homme, *Lélie* ; il porte un cœur il aime.

A Massinisse.

Je le plains. — Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même
Dans ce trouble mortel qui m'avoit abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que *Scipion* parloit, & qu'il plaignoit un homme,

Qui partagea ſa gloire, & qui vainquit pour Rome ?

Il ſe relève.

SCIPION.

Tels ſont mes ſentimens. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil ſombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéreſſe & me touche.
Maſſiniſſe, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va reſſerrer les nœuds. —
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui ? moi ! — Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous preſſe
N'eſt aux yeux d'un ami qu'un reſte de foibleſſe,
Que votre ame ſubjugue, & que vous oublirez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en ſouviendrez.

SCIPION.

Allons, conduiſez-moi dans la chambre prochaine,

Où je devois paroître aux regards de la Reine.
Qu'elle accepte à la fin mes ſoins reſpectueux.

On ouvre la porte ; Sophonisbe paroît étendue ſur une banquette ; un poignard eſt enfoncé dans ſon ſein.

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux.
La connois-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE *ſe retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE *reprenant ſa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes.
Approche, où ſont tes fers ?

LÉLIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?

Il ſe met entre Sophonisbe & les Romains.

Monſtres, qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé ;
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare ?
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux Romains l'infâme atrocité ?
Triomphe, *Scipion* ; ſi les Dieux qui m'entendent

Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant les temps, le grand voile du sort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir *Sophonisbe* vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt Nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des Mers hyperborées;
Dans votre indigne sang vos temples renversés;
Ces Temples qu'*Annibal* a du moins menacés;
Tous les vils descendans des *Catons*, des *Emiles*,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris agit trop lentement.
Ce fer, que j'enfonçai dans le sein de ma femme,

Il tire le poignard du sein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

Joint *mon ſang à ſon ſang, mon ame à ſa grande ame.*

Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

SCIPION.

Mes amis, après tout, ils ſont morts en Romains, &c.

Je finirai cet extrait, Monſieur, en vous faiſant obſerver qu'il arrive ſouvent à M. *Lantin* de mettre à la place des familiarités comiques de *Mairet* des expreſſions qui ne ſont pas tout-à-fait comiques, mais qui ſont beaucoup trop familières. En voici quelques exemples qui, je crois, ne vous paroîtront pas du ſtyle tragique.

Méritez vos ſuccès en étant généreux....
Je ne veux pas, dans l'état où vous êtes
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiſcrètes,
A peine en ſûreté j'avois mis vos beaux jours....
Ah! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur....
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire...
Un inſolent Romain vient ici de ſe rendre;
On le nomme *Lélie*.....
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouſer...
Vous fiez-vous à lui?
La Reine eſt réſignée, &c, &c, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 *Novembre* 1770

LETTRE XI.

Dictionnaire Historique des Cultes Religieux établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent : ouvrage dans lequel on trouve les différentes manières d'adorer la Divinité, que la Révélation, l'ignorance & les passions ont suggérées aux hommmes dans tous les temps ; l'Histoire abrégée des Dieux & des demi-Dieux du Paganisme, & celle des Religions Chrétienne, Judaïque, Mahométane, Chinoise, Japonoise, Indienne, Tartare, Africaine, &c ; leurs Sectes & Hérésies principales, leurs Ministres, Prêtres, Pontifes & Ordres Religieux ; leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Superstitions, leurs Cérémonies ; le précis de leurs dogmes & de leurs croyances : orné de figures en taille-douce, 3 vol. in-8° d'environ 800 p. chacun ; à Paris chez Vincent rue S. Séverin.

CET ouvrage, Monsieur, est l'Histoire des délires de l'esprit humain. Rien de plus humiliant pour

cette raiſon ſuperbe qu'exalte le Philoſophe. Les erreurs groſſières, les folies pieuſes, les croyances extravagantes, les dogmes abſurdes, les rits & les ſacrifices ſouvent barbares par leſquels tant de peuples s'imaginent encore aujourd'hui honorer la Divinité, ſont des preuves de fait & toujours exiſtantes de la foibleſſe & de l'inſuffiſance de cette raiſon, lorſqu'en matière de culte elle n'eſt pas elle-même éclairée par une révélation ſupérieure.

Bikunis. On appelle ainſi des Religieuſes Mendiantes du Japon, qui ont la tête raſée, & qui, revêtues d'un habit particulier, mènent une vie vagabonde, en demandant l'aumône aux paſſans. Les déſordres & les abus ſans nombre auxquels un pareil genre de vie eſt ſujet, ſur-tout par rapport au ſéxe, n'empêchent pas que cet Ordre ne ſoit approuvé & autoriſé par le Gouvernement. Il faut une permiſſion pour s'y enrôler, & les pauvres briguent cette permiſſion pour leurs filles, lorſqu'elles ſont jolies & en état d'émouvoir la charité des hommes. Les *Jammabos* ou Hermites du Japon ont cou-

tume de choisir leurs femmes dans cet illustre corps; & , sile principal mérite d'une femme consiste dans la beauté, on peut dire que ces *Jammabos* ne sont pas les plus mal partagés ; car on remarque que toutes les *Bikunis* sont ordinairement très-belles ; la plûpart ont déja fait profession de libertinage avant que d'entrer dans cet état ; & après l'avoir embrassé elles continuent avec plus de hardiesse & moins de honte le même métier. On en trouve sur les grands chemins qui mettent en œuvre tout ce que la nature leur a donné de charmes pour tirer quelque chose de la bourse des charitables voyageurs. Elles exercent impunément sur tous les passans une douce violence ; & les Japonois, d'ailleurs si superstitieux, ne résistent guère aux demandes importunes de ces belles Mendiantes, en faveur desquelles la nature & la Religion semblent leur parler.

Cas de conscience. En voici un des plus singuliers. La ville de Madrid étant assiégée par les Portugais, sous le regne de *Philippe IV*, les filles publiques, qui étoient en grand nombre dans cette

ville, tinrent conseil de guerre, & résolurent de se signaler par quelque service éclatant en faveur de leur païs. Après une mure délibération il fut arrêté que toutes celles d'entr'elles qui se trouveroient infectées du mal terrible que tout le monde connoît sans qu'on le nomme, passeroient pendant la nuit dans l'armée Portugaise & y répandroient la contagion. Ce projet fut exécuté avec autant d'exactitude que de succès. En peu de temps l'armée des Portugais se trouva considérablement affoiblie & hors d'état de continuer le siége. On demande si l'action de ces filles est véritablement un crime, & si l'on ne doit pas plutôt la regarder comme un grand service rendu à la Patrie? L'auteur assûre avoir entendu discuter ce cas de conscience. Le Docteur qui soutenoit que les courtisanes n'avoient point péché, disoit » que, puisqu'il est » permis de massacrer l'ennemi, de » brûler, de saccager ses villes & d'em» ployer toutes sortes de moyens pour » affoiblir ses forces, à plus forte rai» son est-il permis de lui communiquer » une maladie. »

Cidambaran. Ce mot signifie *chaîne d'or*; c'est le nom que porte un endroit des Indes. Voici l'origine de cette dénomination. Les Indiens disent qu'un personnage fameux par sa sainteté, habitant de l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Cidambaran*, voulant se distinguer par une austérité extraordinaire, s'enfonça dans le pied une alêne, & s'obstina pendant plusieurs années à la laisser dans la plaie, jurant qu'il ne la retireroit point que Dieu ne consentît à danser en sa présence. Dieu, prenant sans doute pitié de l'entêtement de ce saint homme, voulut bien abaisser sa majesté jusqu'à danser. Mais, pour ne pas danser seul, il pria le soleil, la lune & les étoiles de vouloir bien être du bal, & tous ensemble formèrent une danse pendant laquelle, ajoûtent-ils, une chaîne d'or tomba d'un des pieds de sa majesté divine; & c'est en mémoire de cet évènement qu'on donna le nom de *Cidambaran* à l'endroit qui avoit été consacré par ce bal céleste.

Confession. Rien de plus extraordinaire & de plus comique que la ma-

nière dont l'Evêque des Abyſſins donne l'abſolution. Il eſt aſſis en public ſur ſon ſiége épiſcopal ; les pénitens, d'un air contrit, ſe tiennent debout en ſa préſence, & s'accuſent tout haut de quelques-uns de leurs péchés les plus conſidérables. A peine l'Evêque a-t-il commencé à les entendre, que plein d'indignation, il ſe lève, & leur demande d'un ton irrité comment ils ont oſé ſe porter à de tels attentats, ſans redouter la vengeance de Dieu. Le châtiment ſuit de près la réprimande. Les pécheurs reçoivent trois ou quatre coups bien appliqués du bâton paſtoral de l'Evêque ; mais ils n'en ſont pas quittes pour une correction ſi légère ; ils paſſent entre les mains des *Maſares* ou Officiers de l'Evêque, qui par l'ordre du Prélat leur font pleuvoir ſur les épaules une grêle de coups d'une eſpèce de courroie dont ils ſe ſervent ordinairement pour écarter la foule. Telle eſt l'Abſolution que les Abyſſins reçoivent de leur Paſteur : abſolution qu'ils prétendent avoir bien plus de force que la nôtre, qui ne conſiſte que dans quelques paroles.

Idoles. Les Chinois ne prétendent pas brûler leur encens en pure perte au pied de leurs idoles. On rapporte à ce sujet une histoire fort plaisante arrivée à *Nan-King*. Un habitant de cette ville, dont la fille unique étoit attaquée d'une maladie dangereuse, accabloit tous les jours son idole de prières, d'offrandes & de sacrifices. Il n'épargnoit rien pour obtenir sa guérison ; les Bonzes, qui profitoient de ses libéralités, lui avoient assûré de la part de l'Idole que sa fille guériroit bientôt ; mais elle mourut. Le père désolé, ne sçachant à qui s'en prendre, résolut d'intenter un procès à l'idole. L'affaire fut agitée dans plusieurs Tribunaux. Les Bonzes allarmés sollicitèrent vivement cet homme de se désister de sa poursuite, lui promirent même une somme d'argent pour l'indemniser de ses frais ; mais le père, trop irrité contre l'idole, ne voulut point en avoir le démenti. Il pressa vivement l'affaire, &, après bien des discussions, il gagna son procès. L'Idole fut bannie à perpétuité du royaume, comme impuissante & inutile. On démolit son

temple & l'on châtia ſévèrement les Bonzes ſes Miniſtres.

Magiciens. Les peuples du Nord, particulièrement les Lapons, s'imaginent que chaque vent dépend d'un Magicien qui peut le faire ſouffler ou l'appaiſer quand il lui plaît. Cette opinion ridicule a donné lieu au commerce de vent qui ſe fait particulièrement en Norwège, dans la Laponie Septentrionale, & ſur les côtes du Golfe Bothnique. Les paſſagers & les matelots vont trouver les Magiciens qui font profeſſion de vendre le vent, & achètent fort cher celui qui leur eſt favorable. Le Magicien, après avoir reçu ſon paiement, donne à l'acheteur un cordon où il a formé trois nœuds. Lorſque le voyageur dénoue le premier nœud, un vent favorable commence à ſouffler; s'il dénoue le ſecond, la force du vent s'augmente conſidérablement; & s'il en vient juſqu'au troiſième, alors il s'élève une furieuſe tempête, capable de ſubmerger le vaiſſeau. Les mêmes Magiciens peuvent auſſi, dit-on, par la force de leurs enchantemens, arrêter un vaiſſeau au mi-

lieu de sa course ; mais le charme est aisé à détruire. Lorsqu'un vaisseau se trouve ainsi arrêté, on n'a qu'à le frotter avec le sang que fait couler la maladie périodique du sèxe ; il commence aussitôt à voguer avec la même liberté qu'auparavant.

Mariages. Cet article fournit des traits intéressans ; ceux-ci m'ont paru les moins connus. Du côté de Bénarez dans les Indes, les futurs époux vont ensemble sur le bord du Gange, & entrent dans le fleuve accompagnés d'un Bramine, d'une vache & d'un veau. Le Bramine couvre la vache d'une pièce d'étoffe blanche qui a dix ou douze aunes de long ; puis il prend en main la queue de l'animal, action qu'il accompagne de certaines paroles mystérieuses ; l'époux met la main sur celle du Bramine ; l'épouse met la sienne sur celle de son époux ; & par conséquent ils tiennent tous trois la queue de la vache. Sur cette queue on jette de l'eau qui, coulant tout le long, arrose les trois mains ; après quoi le Bramine unit les deux époux en nouant ensemble les extrêmités de leurs ha-

bits. Cette cérémonie eſt ſuivie d'une eſpèce de proceſſion que les nouveaux mariés font autour de la vache & du veau. Ils ſe retirent enſuite, & le Bramine emmène ſa vache & le veau, qui ſont pour ſon profit.

Voici la manière dont le Roi d'*Arracan* choiſit ſes femmes : on cherche dans toute l'étendue du Royaume douze filles, les plus belles qu'on puiſſe trouver, qui ſoient vierges. On habille ces filles d'une toile de coton blanc, &, dans cet état, on les expoſe à l'ardeur du ſoleil pendant l'eſpace de dix heures. Lorſquelles ſont toutes trempées de ſueur, on les eſſuie avec leurs habits ; puis on leur en fait changer. Les habits qu'elles quittent ſont portés à des Commiſſaires chargés de les ſentir & d'en examiner l'odeur. Les filles, dont les habits n'exhalent aucune odeur déſagréable, ſont conſervées pour le Roi, comme étant les plus ſaines & du meilleur tempérament.

Mumbo-Jumbo. L'on appelle ainſi une eſpèce d'idole, qui eſt plutôt l'ouvrage de la politique que de la ſuperſtition. Les *Mandingues*, Nègres de l'in-

térieur de la Guinée, ont imaginé cette Divinité comme une espèce d'épouvantail pour faire peur à leurs femmes, & les retenir dans le devoir & l'obéissance. Ils leur font accroire que le *Mumbo Jumbo* veille sur toutes leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, & ne manquera pas de punir rigoureusement, non-seulement leurs moindres fautes, mais encore la pensée d'en commettre. Cette idole a une figure monstreuse & terrible : pendant la nuit, un Négre, caché dans cette idole, pousse des cris épouvantables. Tous les hommes indistinctement ne sont pas initiés aux mystères de cette idole ; la plupart n'y soupçonnent aucune fourberie, & croient, d'aussi bonne foi que leurs femmes, que le *Mumbo Jumbo* est une Divinité charitable, qui prend soin du repos & du bonheur des maris. Ceux qui, par leur âge & leur prudence, paroissent dignes qu'on leur révèle le secret, jurent de ne jamais le confier à personne. Malgré les précautions qu'on prend pour cacher cette imposture, peu s'en fallut qu'elle ne fût découverte en

1727, par la foibleſſe & l'indiſcrétion du Roi de *Jagra*. Ce Prince, éperduement amoureux d'une de ſes femmes, ne put ſe défendre de ſatisfaire ſa curioſité ſur cet article. Cette femme n'eut rien de plus preſſé que de dire à ſes compagnes ce qu'elle venoit d'apprendre; & bien-tôt le ſecret fût devenu public, ſi les principaux Seigneurs du pays, chefs de la Confrairie de *Mumbo-Jumbo*, n'euſſent promptement arrêté le mal dans ſa ſource. Ils s'aſſemblèrent à la hâte, ſe repréſentèrent les inconvéniens de perdre le ſeul frein qui fût capable de contenir leurs femmes dans le devoir; après une mûre délibération, ils allèrent trouver le Roi, portant avec eux l'idole de *Mumbo-Jumbo*; & colorant leur audace du ſpécieux prétexte de la Religion, ils ſommèrent le Roi de comparoître devant le *Mumbo Jumbo*. Ce Prince, naturellement foible, appréhendant une révolte, n'oſa réſiſter à l'ordre des Seigneurs. Il parut devant l'idole. Un Négre, caché dedans, lui fit des reproches ſanglans ſur ſon indiſcrétion, & lui commanda d'amener

ſes femmes en ſa préſence. Il obéit. Les femmes ayant comparu, l'idole, par le miniſtère de ſon Interprète inviſible, les condamna toutes à la mort avec le Roi lui-même; & cette barbare ſentence fut exécutée ſur le champ. Ainſi le ſecret demeura caché par la mort de celles à qui il avoit été révélé, & *Mumbo-Jumbo* acquit encore, par ce coup d'éclat, une autorité plus grande.

Le Prieuré des deux Amans. Un Seigneur, qui poſſédoit une terre conſidérable dans le Véxin Normand, avoit une niéce éperduement aimée d'un jeune homme de ſon voiſinage. Elle avoit elle-même beaucoup d'inclination pour ce jeune homme, & conſentit qu'il la demandât en mariage à ſon oncle. C'étoit un homme biſarre & capricieux. Il déclara au jeune homme qu'il ne lui accorderoit ſa niéce qu'à condition qu'il la porteroit, ſans ſe repoſer, juſqu'au ſommet d'une montagne que l'on voyoit des fenêtres de ſon château. L'amour & l'eſpérance firent croire à cet amant que le fardeau ſeroit léger. En effet, il porta ſa bien-aimée,

ſans ſe repoſer, juſqu'à l'endroit indiqué ; mais il expira, une heure après, des efforts qu'il avoit faits. Sa maîtreſſe, au bout de quelques jours, mourut de douleur & de chagrin. L'oncle, en expiation de leur malheur qu'il avoit cauſé, fonda ſur la montagne un Prieuré qu'on appelle encore aujourd'hui le *Prieuré des deux Amans*; il eſt à quatre lieues de Rouen.

Proceſſion. Celle du *Roſaire*, à Veniſe, eſt une des plus plaiſantes & des plus ſingulières qu'on puiſſe imaginer. Les PP. *Dominicains* ont l'honneur de l'invention. On voit d'abord paroître une troupe de jeunes garçons, les plus beaux & les mieux faits qu'on ait pu trouver, qui repréſentent des Anges & des Saints. Parmi les garçons il y a un auſſi grand nombre de jeunes filles, d'une figure & d'une taille diſtinguée, qui jouent le rôle de Saintes. Chacune a le nom du perſonnage qu'elle repréſente ; l'une s'appelle Sainte *Agnès*, l'autre Sainte *Luce*, &c. Entre toutes les Saintes, on remarque toujours une Sainte *Catherine de Sienne*, auprès de laquelle marche un enfant, portant un

soufflet dans une main & un balai dans l'autre, parce que les légendes rapportent que Jésus-Christ entra, un jour, sous cette forme, dans l'appartement de Sainte *Catherine*, pour lui servir de valet-de-chambre. Parmi toutes ces filles sont disperses quelques jeunes égrillards, déguisés en diables, qui ont de longues queues, des cornes & des griffes. Leur emploi est de gesticuler auprès des Saintes, & de tâcher de les distraire par les postures les plus grotesques. On dit même qu'il se trouve certains diablotins entreprenans qui poussent le jeu fort loin, & prennent des libertés capables d'allarmer la pudeur des jeunes vierges. Cette farce ridicule est destinée à faire voir le courage héroïque des Saintes qui ont résisté constamment pendant leur vie aux attaques de l'esprit malin. A la suite des Saintes de la Loi nouvelle, on voit paroître celles de l'Ancien Testament, représentées par plusieurs matrones, qui joignent à un air grave & respectable la fraîcheur & les agrémens de la jeunesse. Derrière elles on porte en cérémonie

ſur un brancard une jeune & belle fille, qui tient en main un ſceptre, & ſur la tête une couronne royale. Un de ſes principaux ornemens eſt un roſaire extraordinairement grand, & dont les grains ſont d'une groſſeur prodigieuſe. Tous ces attributs font aiſément reconnoître que ce perſonnage repréſente la Sainte Vierge. Cette Sainte Vierge vivante & animée eſt ſuivie d'une autre qui n'eſt que de bois, mais qui n'eſt pas moins révérée; c'eſt une ſtatue miraculeuſe dont les Dominicains racontent des merveilles.

Serpent. La Divinité la plus célèbre chez tous les Negres eſt un certain ſerpent qu'ils regardent comme le chef de tous ceux qui ſe trouvent dans le païs. Ce ſerpent jouit d'un ſort fort heureux; il a un temple & des Prêtres particuliers; il eſt logé magnifiquement & nourri des mets les plus exquis. Tous les ſerpens, en général, ſont tellement reſpectés dans ce païs, qu'un Nègre qui leur feroit le moindre mal ſeroit puni de mort. S'il arrive même que d'autres animaux faſſent du mal à

ces ſerpens, ils ne ſont pas à l'abri de la punition. En 1697 un ſerpent ayant mordu un cochon, celui-ci, ſans reſpect pour la divinité, écraſa ſon ennemi ſous ſes dents & le dévora. L'attentat du cochon excita une grande rumeur parmi les Prêtres. Ils portèrent au tribunal du Roi cette affaire importante; & le Monarque, à leur requête, fit promulguer un Edit par lequel tous les cochons du païs furent condamnés à mort. Les habitans s'armèrent auſſitôt pour venger leurs Dieux, & firent un affreux carnage de tous les cochons qu'ils rencontrèrent. A l'abri de la dévotion de ces peuples, les ſerpens ſe multiplient prodigieuſement dans le païs; ils ſont en ſi grand nombre qu'il n'y a point d'endroit où l'on n'en trouve; les maiſons en ſont remplies & les meubles en ſont couverts. Ils ſe couchent ſouvent ſur les lits, & les habitans ſe feroient un ſcrupule de les en chaſſer; ils y demeurent quelquefois pluſieurs jours, & même y font leurs petits.

Un Indien ſe diſpoſe à ſortir pour

quelqu'affaire preſſée. Il a déja le pied ſur le ſeuil de la porte ; mais il entend quelqu'un éternuer ; il rentre auſſitôt. Rien ne ſeroit capable de le déterminer à ſortir après un auſſi funeſte préſage.

Les Siamois débitent un conte aſſez ſingulier ſur la cauſe qui fait éternuer. Ils diſent qu'il y a dans les enfers un Juge ſouverain, continuellement occupé à feuilleter un livre où ſont écrites les actions les plus ſecrettes de tous les hommes ; &, lorſqu'il tombe ſur l'endroit de ce livre qui contient les actions de telle perſonne, alors cette perſonne éternue. C'eſt par cette raiſon que les Siamois diſent toujours aux perſonnes qui éternuent : *Que le Souverain Juge ne trouve dans ſon livre que de bonnes actions de votre part.*

Les Indiens Gentils s'imaginent, lorſqu'une perſonne bâille, qu'il eſt fort à craindre que quelque eſprit malfaiſant ne ſaiſiſſe le moment où la bouche eſt ouverte pour s'introduire dans le corps. Afin de prévenir ce malheur, ils ne manquent jamais de faire craquer leurs doigts, lorſqu'ils appercoivent

croient que quelqu'un bâille ; persuadés que ce bruit sert à épouvanter & à écarter l'esprit malin.

La superstition est souvent barbare. Vous ne lirez, Monsieur, qu'en frémissant le fait atroce que je vais rapporter. Un Roi des Indes Orientales différoit depuis long-temps de se faire couronner, parce qu'un Devin, qu'il avoit consulté, lui avoit prédit que sa mort suivroit de près cette cérémonie. Il demanda cependant à un Seigneur Mahométan de sa Cour, s'il ne pourroit pas lui enseigner un secret pour détourner le malheur dont il étoit menacé. Cet homme conseilla au Monarque de se servir d'une composition faite des cœurs de six mille de ses sujets, de quatre mille vaches blanches & de deux mille pigeons, l'assurant que, par ce moyen, il seroit à couvert de tout danger. Ce Prince, aussi cruel que superstitieux, & qui comptoit pour rien la vie de ses sujets pourvû qu'il conservât la sienne, mit en pratique cette abominable recette ; &, craignant qu'elle ne fût pas suffisante, il y

ajouta de nouvelles cruautés. Il fit conſtruire une maiſon dont les fondemens furent poſés ſur des femmes enceintes, & arroſés du ſang de dix-huit mille de ſes ſujets.

Je pourrois vous offrir, Monſieur, beaucoup d'autres Articles auſſi intéreſſans que ceux dont je viens de vous donner une idée ; il en eſt peu qui ne renferment des faits rares, ſinguliers, extraordinaires, auſſi propres à piquer la curioſité du Lecteur qui ne cherche que l'amuſement, qu'à fournir matière aux réflexions du Philoſophe. Ce *Dictionnaire des Cultes* me paroît un abrégé bien fait de la grande & volumineuſe Hiſtoire de toutes les Religions du monde. Ceux qui ne pourront ſe procurer celle-ci, ne perdront rien en ſe bornant à la lecture du nouveau *Dictionnaire*.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Novembre 1770.

LETTRE XII.

Lettres d'un Perſan en Angleterre, à ſon ami à Iſpahan, ou Nouvelles Lettres Perſannes, où l'on trouve la continuation de l'Hiſtoire des Troglodites commencée par M. de Monteſquieu; Traduction libre de l'Anglois; un volume petit in-8°. de plus de 300 p.; à Paris chez J. P. Coſtard Libraire rue S. Jean de Beauvais.

C'ETOIT une entrepriſe aſſez hardie & vraîment digne de l'émulation de nos voiſins que de revenir après l'illuſtre *Monteſquieu* ſur une matière qu'il ſembloit avoir épuiſée. Mylord *Littleton* a eu le courage de ſe montrer dans la carrière qu'avoit ouverte & remplie ce grand homme, & l'Anglois s'eſt quelquefois fait voir l'égal du François. Je vous préſenterai, Monſieur,

quelques exemples tirés de cet ouvrage. Le Perſan qui écrit ſe nomme *Selim* & ſon correſpondant *Mirza*. La quatrième Lettre eſt une critique très-forte & très-juſte du ſpectacle des combats d'animaux & ſur-tout de celui des Gladiateurs, qui ſont un des amuſemens de prédilection du peuple Anglois. » Ce » ſpectacle-ci, dit Mylord, eſt particulier à l'Angleterre. Les ſpectateurs » ſont placés dans des galeries qui reſ» ſemblent à une eſpèce de cirque. Au » milieu ſe trouve l'arène où l'on ne » voit ni Muſiciens ni Eunuques, mais » des ſangliers, des ours, des dogues » & des hommes qui ſe combattent. » Plus les animaux ſe déchirent, plus » la ſcène eſt enſanglantée, & plus le » plaiſir redouble. Chaque coup de grif» fe, chaque nouvelle plaie excite un » cri de joie. J'étois ému, j'étois atten» dri ſur le ſort de ces animaux, victi» mes dévouées aux plaiſirs d'un Peuple » barbare; mais je ne donnai pas une » larme à ces mépriſables athlètes qui » outragent la nature pour un ſchel» ling; qui ne comptent pour rien des » jours qu'ils pouvoient rendre utiles à

» la Patrie. Quand l'homme a osé se
» mépriser lui-même, quels droits a-
» t-il sur l'estime des autres? Je jet-
» tois sur eux des regards d'indigna-
» tion; c'étoient eux qui me sembloient
» des bêtes féroces. Cependant je regar-
» dois ce spectacle comme une preuve
» du génie martial de ce Peuple, & je
» tâchois de découvrir dans cette féro-
» cité l'esprit de liberté qui le caracté-
» rise, lorsqu'un François assis à mes
» côtés, indigné de cette barbarie, re-
» prochoit à mon ami de m'avoir con-
» duit à cette scène d'horreur. Vous
» avez trompé votre ami, lui dit-il. Un
» étranger ne court au spectacle que dans
» l'espoir d'applaudir au triomphe de
» l'humanité; le Persan la voit outra-
» gée sur cette arène sanglante. Mon
» ami convint avec lui qu'on ne de-
» vroit pas autoriser un spectacle si cruel
» dans des pays policés; mais un Gen-
» tilhomme qui étoit placé au dessous
» de nous les regarda tous les deux d'un
» œil sévère, où je lus aisément qu'il
» n'étoit pas de leur avis. Il portoit une
» perruque noire & courte; il avoit
» des bottes & tenoit dans ses mains un

» long fouet, qu'il agitoit pour ap-
» plaudir aux combattans & pour é-
» chauffer le carnage. A ſon air farou-
» che on eût dit qu'il avoit combattu
» plus d'une fois & gagné plus d'un
» prix, & que ces jeux effroyables
» avoient été ceux de ſon enfance. Son
» langage étoit auſſi groſſier que ſa fi-
» gure; cependant il ne manquoit pas
» de ſens commun. J'imagine, dit-il
» à mon ami, que vous êtes né à la
» Cour, & je ne ſuis pas ſurpris que vous
» déſapprouviez ce ſpectacle; mais per-
» mettez-moi de vous dire que ſi nos
» ennemis venoient en foule pour voir
» l'Angleterre, bien peu s'arrêteroient
» dans le Palais des Rois: ce n'eſt pas là
» où ils apprendroient à connoître notre
» Nation & à la craindre. Nous vivons
» en effet dans un païs policé, comme
» vous le dites très-bien; mais je ſou-
» haiterois que dans certaines occaſions
» nous puiſſions ſonger un peu que la
» politeſſe énerve le courage, qu'on
» devient foible à force d'être ſenſible,
» & que, pour trop chérir l'humanité,
» on ceſſe ſouvent d'aimer ſa patrie.
» Ce rafinement dans les mœurs tend

» à la moleſſe & conduit peu à peu à » l'eſclavage. Nous parviendrons à haïr » les combats ſérieux & utiles, lorſque » nous aurons perdu l'habitude d'en » retracer l'image dans nos jeux & dans » nos plaiſirs. Vous, Gentilshommes » polis, vous tenez pour la Rome mo- » derne où ſe trouvoient des Baladins, » des Eunuques, la corruption & l'eſ- » clavage. Moi je ſuis pour l'ancienne; » je veux des Gladiateurs & la liberté, » &c. »

Le voyageur Perſan entre dans les priſons; on lui fait voir le nombre de malheureux qui y gémiſſent & qui ſont bien moins coupables que ceux qui les détiennent. Il trace un tableau du jeu & des funeſtes effets qu'il produit; il obſerve fort ſenſément que » les vrais » fripons ſont ceux qui s'enrichiſſent » de la miſère & de la peine de leur » païs, qui jouent, non avec leur pro- » pre fonds, mais avec celui du Public, » qui mettent à profit la ſubſtance de » la veuve, de l'orphelin, de l'ouvrier » & du Commerçant.

Hiſtoire aſſez plaiſante d'un certain

Gênois nommé *Ludovico*. Il étoit devenu amoureux de la fille d'un des premiers Sénateurs. *Honoria* étoit de ces jeunes filles qui croient à l'amour Platonique ; elle redoutoit le mariage ; cependant *Ludovico* parvint à l'épouser ; mais il n'en fut pas plus heureux ; sa femme ne vouloit pas se rendre à la puissance du Sacrement. Lorsque ce malheureux époux entrevoyoit quelques espérances de l'attendrir, l'un & l'autre furent pris dans un voyage sur mer, & conduits à Tunis. *Honoria* est renfermée dans le serrail du Bey. *Ludovico* tombe en esclavage chez un particulier qui le charge d'enseigner la musique aux enfans de son maître. La maîtresse est sensible au mérite de son esclave. Le cœur rempli de sa chere *Honoria*, il est bien loin de trahir la fidélité qu'il lui a jurée ; il est menacé de la mort s'il ne répond pas aux desirs de l'Africaine ; il céde, est surpris & fait Eunuque. Malgré ce petit accident il compte toujours avoir conservé le droit de plaire à son honnête épouse, si jamais le sort la lui rend. Il la retrouve, il veut

l'enlever; il est bien étonné d'entendre *Honoria* lui interdire tout espoir. Le séjour du serrail l'a changée; ce n'est plus une Platonicienne, & *Ludovico* est obligé de la laisser dans les bras du Bey, & de s'en retourner à Gênes sans femme, & sans la faculté d'en reprendre une autre. Cette bagatelle prouve assez bien que tous ces sentimens d'amour pur sont autant d'hypothèses qui ne sont que le fruit de l'imagination & de l'ignorance.

L'Etranger observateur s'exprime en ces termes sur la Chambre des Communes: » Elle représente la Nation; cependant plusieurs grandes villes n'y envoient point de Députés, & plusieurs » hameaux inhabités ont droit d'y en » envoyer deux; quelques Membres » n'ont jamais vu leurs Electeurs; d'autres sont nommés par le Parlement » & rejettés par le peuple; tous les » Electeurs font serment de ne pas vendre leur suffrages & cependant plusieurs Candidats se ruinent pour les » acheter; en un mot, je ne rencontre » par-tout que des problèmes de morale, » des énigmes politiques, &c ». Voici

un trait remarquable au ſujet de cette liberté ſi vantée des Anglois. Il ne faut pas oublier que le Perſan eſt le fidelle interprète d'un Anglois. » Il eſt certain » que le Roi déploieroit envain toute » ſon autorité pour ravir un arpent de » terre au plus foible de ſes ſujets ; le » payſan eſt deſpote dans ſon champ ; » mais un fripon de Procureur lui fait » perdre tous ſes biens en s'autoriſant » des mêmes loix qui furent faites pour » ſa ſureté. L'eſprit de commerce regne » dans tous les états ; tout eſt vénal, » & la juſtice ſe vend comme toute au- » tre marchandiſe ; les appels ſont li- » bres, il eſt vrai ; mais on y rencontre » les mêmes abus ; & il eſt bien plus » ſûr pour le citoyen d'abandonner ſes » droits que de plaider pour les ſoute- » nir ». On voit par là que la France n'eſt pas le ſeul pays qui ait à ſe plaindre des abus de la juſtice. Critique ingénieuſe de la comédie Angloiſe qui eſt remplie d'obſcenités, ſpectacle cependant où l'on voit aſſiſter des Dames qui en ſont quittes pour ſe cacher le viſage de leur éventail. Caractère des Petits-Maîtres Anglois. » Un jeune Sei-

» gneur eſt bon Citoyen, Soldat in-
» trépide, Magiſtrat équitable, dès qu'il
» ſçait danſer avec grace, chanter avec
» ſentiment & ſourire en homme de
» Cour. Il attend pour lire l'Hiſtoire
» de ſa Nation, qu'on l'ait miſe en
» Vaudevilles. Amour de la patrie, des
» loix & de la liberté, vieux jargon.
» Trahir ſa femme, ſéduire celle de
» ſon ami : voilà le talent à la mode ;
» il tient lieu de vertu, &c ».

Il faut lire dans l'ouvrage même la continuation intéreſſante de l'Hiſtoire *des Troglodites*. L'auteur a pouſſé trop loin l'amour prétendu de la ſageſſe & de la vérité ; il veut ramener l'homme aux ſimples loix naturelles ; ce qui donne à ce morceau l'air & la couleur d'un *Roman*. Quoiqu'il en ſoit, voici comme il repréſente les Philoſophes. » Parmi
» les différentes erreurs que répandit
» cette moderne faction de Philoſo-
» phes, on en vit éclore deux bien
» plus dangereuſes que les autres
» & qui donnèrent une nouvelle for-
» ce au principe corrupteur déja ré-
» pandu dans tous les ordres de l'Etat.
» La première étoit, que le vice & la

» vertu n'étoient rien par eux-mêmes » & qu'on ne devoit appeller de ce nom » que ce qui étoit permis ou défendu » par les loix de chaque pays. La ſe- » conde, qu'il n'y avoit ni peines » ni récompenſes à eſpérer aprés no- » tre mort. J'ai déja fait obſerver » combien de défauts les Troglodites » trouvoient dans leurs loix & toutes » les ſubtilités qu'ils avoient inventées » pour les éluder; cependant, retenus » par le ſentiment du remords & par » la crainte des punitions d'une autre » vie, ils s'abſtenoient encore de cer- » tains crimes ſecrets ſur leſquels les » loix ne pouvoient pas veiller; mais » dès que la nouvelle doctrine fut ré- » pandue, ils ſe livrèrent à une liberté » entière, & en ôtant à la vertu l'eſ- » poir d'un récompenſe éternelle, on » ne lui laiſſa qu'une gloire frivole qui » s'anéantit bientôt avec elle ». Il eſt bien ſingulier que ce ſoit un Anglois qui nous faſſe de pareilles leçons; je ne ſuis donc pas le ſeul écrivain qui oſe élever la voix en faveur des anciennes vérités, & j'ai la ſatisfaction de voir que le génie de Mylord *Littleton* vient

ſeconder mes foibles efforts.

Epitaphe d'un de ces êtres inutiles qui abondent & ſurchargent la terre. » C'y gît *** qui a vêcu pendant ſoixante dix ans dans un embarras continuel ; il a eu l'honneur de ſiéger » dans ſix Parlemens, d'être Commiſſaire dans vingt-cinq Comités, de » faire trois cens ſoixante harangues ; » il a écrit plus de mille papiers pour » ou contre les Miniſtres d'Etat ; il a » fait plus de cinquante projets pour le » meilleur gouvernement de l'Egliſe » & des trois Royaumes, & il laiſſe » de plus les Mémoires de ſa propre vie » en cinq volumes *in fol.* Lecteur, ſi tu » te ſens aſſez ému pour donner des » larmes à cette ombre importante, tu » lui feras une faveur ſingulière ; car » dès qu'il ceſſa de vivre, on oublia qu'il » eût vêcu ».

Réponſe au reproche qu'on fait aux Anglois de ne récompenſer qu'après la mort leurs ſçavants & leurs gens à talens. » Un homme d'un vrai génie eſt » ſi favoriſé du Public & ſes ouvrages » ſe vendent ſi bien, qu'il n'a pas be- » ſoin de venir à la Cour mendier des

» protections & ſa ſubſiſtance ».

Très-bonnes plaiſanteries ſur cette claſſe d'hommes aſſez communs en Angleterre, qu'on appelle *Virtuoſes* pour avoir voyagé en Italie & pour ſçavoir balbutier quelques mots de Peinture & d'Architecture.

Caractère de ces automates qu'on appelle des perſonnes ſociables, des gens de bon naturel. » Ils ne ſçavent rien, » ne diſent rien, ne penſent à rien, ne » ſont rien, & cependant ils ont le *ton* » *de la bonne Compagnie.* » Il faut lire cette Lettre pour ſaiſir toutes les nuances de l'*homme de bon naturel*, nommé dans l'idiome Anglois *good natured man.*

Un ſonge que fait le Perſan eſt l'image des malheurs inouis du deſpotiſme ; ceci s'appelle rêver avec plus d'eſprit que les autres ne veillent.

Portrait de ces malheureux Anglois qui ſont dévorés de la conſomption. Autre portrait du vrai Philoſophe. » Ses » amis ſont les maîtres de ſon bien, » plus encore que lui ; ſes enfans l'aiment plus par reconnoiſſance que par » devoir ; ſes domeſtiques le conſidèrent comme un père, & leur ſou-

» miſſion ſemble un mouvement de la » nature ; ſes fermiers ne craignent » point les révolutions de l'atmoſphère » ſouvent funeſtes aux campagnes ; ils » bravent les orages ; il ont un appui » contre l'inclémence du Ciel ; c'eſt » la bonté de leur maître ; tous ſes vaſ- » ſaux regardent ſa demeure avec des » yeux riants. Il compte ſes momens » par ſes bienfaits, & chaque pas qu'il » fait augmente le nombre des heu- » reux..... Le nom de bienfaiteur cha- » touille mieux une ame ſenſible que » l'harmonie ne flatte des oreilles ſça- » vantes. » Cette dernière idée honore l'ame de l'auteur ; car c'eſt d'après l'ame qu'on écrit de pareilles choſes.

Comment un Pair devroit être & comme il y en a bien peu. Les talens que devroient avoir les inſtituteurs de la jeuneſſe. Eloge de l'Imprimerie. Reproche aux Anglois ſur le peu d'égards qu'ils témoignent à leurs Généraux. Tableau charmant des campagnes qui ſont autour de Londres. Le Perſan fait pluſieurs voyages dans la *Contrée* ; c'eſt ainſi que les Anglois appellent la campagne. Ses obſervations ſages & judi-

cieuſes à ce ſujet. Autres détails relatifs à l'Angleterre, & qui ne peuvent manquer d'être intéreſſans pour les perſonnes qui ſont curieuſes de ſçavoir à fond cette Hiſtoire.

Ces *Nouvelles Lettres Perſannes* demandoient des Notes de la part du Traducteur; elles euſſent jetté de la clarté ſur un nombre de traits qui échappent au lecteur François, parcequ'il n'eſt pas aſſez inſtruit & que Mylord *Littleton* a plus écrit pour ſa Nation que pour la nôtre. Il n'y a pas dans les Lettres Perſannes de l'auteur Anglois cette fleur, cette fineſſe, cette critique qui diſtinguent l'écrivain François; mais on y trouve de l'énergie, de la force, des vérités mâles, une profondeur de Philoſophie analogue à l'eſprit de cette Nation. Cet ouvrage doit néceſſairement faire ſuite à celui de M. *de Monteſquieu.* Après que *Chriſtophe Colomb* eût découvert l'Amérique, il y eut encore des moiſſons de gloire réſervées à ceux qui lui ſuccédèrent.

Traité de l'Electricité, par M. Sigaud de la Fond : un volume in-12 de plus de 400 pages ; à Paris chez Desventes de la Doué Libraire rue S. Jacques, vis-à vis le Collège de Louis le Grand.

M. *Sigaud de la Fond, Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique Expérimentale, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Electorale de Bavière*, &c, &c, *expose* dans ce Traité *toutes les découvertes Electriques faites jusqu'à ce jour, & les démontre par expérience.* Son ouvrage est partagé en vingt-cinq Chapitres. Voici la marche qu'il a suivie. Il divise en deux classes les corps susceptibles de contracter la vertu électrique ; dans la première, il fait le dé-

nombrement de ceux qui s'électriſent par *frottement* ; dans la ſeconde, il parle de ceux qui ne s'électriſent que par *communication*. Il indique la meilleure méthode de frotter les globes & d'en recevoir la matière électrique qu'ils contractent par le frottement. Il donne la deſcription d'une petite machine perfectionnée en Angleterre, qui produit autant d'effet que les plus grandes machines dont on faiſoit uſage auparavant. Il ajoûte, pour la ſatisfaction de ceux qui voudroient ſe procurer une machine de cette eſpèce, qu'il n'eſt pas néceſſaire de la faire venir d'Angleterre, qu'il eſt parvenu à en faire conſtruire de pareilles qui produiſent de plus grands effets que les Angloiſes, & qu'il ne refuſera ni ſes conſeils ni ſes ſoins aux perſonnes qui voudront en avoir de ſemblables.

Après avoir décrit les machines de rotation, l'auteur parle des premières

découvertes sur l'Electricité ; des *attractions* & des *répulsions*, de la *communication* & de la *propagation* de cette matière. Il compare ensuite le feu de l'Electricité au feu ordinaire & au feu solaire. Il examine les analogies qui se trouvent entr'eux, & qui nous portent à croire que c'est une seule & unique substance, qui se modifie différemment. Il traite des *aigrettes* électriques ; des circonstances favorables & nuisibles à l'Electricité ; des effets de la flamme sur l'Electricité ; de la manière de juger de l'intensité de la vertu électrique, c'est-à-dire, du plus ou moins d'abondance de la matière électrique, selon le temps qu'il fait ; de l'expérience de Leyde ; de l'électricité positive & négative ; de l'imperméabilité du verre à la matière électrique ; de l'analogie de la matière électrique avec le tonnerre ; du pouvoir des pointes ou barres de fer pointues élevées perpendiculairement ;

de l'analogie de la matière électrique avec la matière magnétique ; des effets de l'électricité dans le vuide ; des effets de l'électricité sur les différentes substances ; enfin, des effets de l'électricité sur l'économie animale ou de l'électricité médicale. Ce dernier Chapître n'est pas un des moins intéressans de l'ouvrage. L'auteur y discute avec sagacité les tentatives que l'on a faites pour appliquer l'électricité à la guérison de plusieurs maladies, & les effets qu'on en a obtenus. On y verra combien il faut rabattre des prétentions des Physiciens d'Italie à ce sujet, & ce qu'on peut néanmoins espérer de cette pratique.

Je me borne à cette simple notice des matières contenues dans ce Livre, où l'auteur a rassemblé, non-seulement les faits & les systêmes de ses prédécesseurs au sujet de l'Electricité,

mais encore ſes vûes particulières & les phénomènes qu'il a perſonnellement obſervés; enſorte que, dans un ſeul volume de peu d'étendue, on a ſubſtantiellement tout ce qu'on a penſé, écrit, découvert ſur cette matière non moins importante que curieuſe. Je ne dois pas oublier de vous dire que ce ſçavant ouvrage de M. *de la Fond* eſt fait pour ſervir de ſuite aux *Leçons de Phyſique* dont je vous parlai dans le temps, & qui ſe vendent auſſi chez *Deſventes de la Doué*.

Ode à l'IMPÉRATRICE REINE.

M. l'Abbé *Corbin* eſt l'auteur de cette Ode qu'il vient de faire imprimer. Vous y trouverez, Monſieur, des penſées, des images & de la Poëſie. Voici les Strophes qui m'ont fait le plus de plaiſir.

D'abord je te peindrois, de ta race expirante *
Soutenant juſqu'au bout la ſublime grandeur,
Et, quand le Temps la livre à ſa faulx dévorante,
Redoublant encor ſa ſplendeur.

Tel, prêt à s'engloutir au ſein des Mers profondes
Un Fleuve, en terminant ſon cours majeſtueux,
Plus pompeux que jamais, de ſes ſuperbes ondes
Etend le cryſtal à nos yeux.

Ou tel, prêt à finir ſa brillante carrière,
Après avoir franchi l'immenſité des airs,

* L'Impératrice-Reine eſt la dernière de l'ancienne Maiſon d'Autriche ou d'Habsbourg, dont elle relève ſi avantageuſement la gloire par l'éclat de ſes vertus.

De l'éclat redoublé de ſa vive lumière
Phœbus éblouit l'Univers.
THERESE, qu'ai-je dit?... Non, ta Race immortelle
N'a rien à redouter des outrages du Temps;
Et déja de ton nom un Héritier fidèle
Signale la fleur de ſes ans.

C'eſt ton fils... * Je le vois de l'ancienne Rome
Aller interroger les illuſtres débris,
Saiſir tout d'un coup-d'œil, juger tout en grand homme,
Et par-tout ſe montrer ton Fils.

Je le vois, d'un Héros, étonné de l'entendre,
En Héros ſoutenir le ſublime entretien **:

* L'Empereur actuel, ſubſtitué aux nom & armes de l'Impératrice ſa mère.

** On ſçait que l'Empereur & le Roi de Pruſſe ont eu une entrevue à Neiſſ.

D'un côté, c'eſt *Céſar*; c'eſt de l'autre *Alexandre*;
C'eſt leur ton, leur air, leur maintien.

Mais quels nouveaux objets viennent frapper ma vue?...
Que d'attraits enchanteurs!...Que de charmes divers!...
Des Graces parmi nous la Troupe deſcendue,
Vient-elle embellir l'Univers?..

THE'RESE, vois ton ſang, vois tes Filles chéries
De ton auguſte éclat remplir toutes les Cours,
Exciter les tranſports des Nations ravies,
Leur annoncer les plus beaux jours.

Telle, au ſein des vergers, une ſource féconde,
Par le canal heureux de différens ruiſſeaux,
Voit, ſur un lit de fleurs, circuler *à la ronde*,
Le riche tréſor de ſes eaux.

Je ſuis, &c.

A Paris, *ce 24 Novembre* 1770.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Eloge de Pierre Terrail, dit le Chevalier Baïard, ſans Peur & ſans Reproche, ſuivi de Notes Hiſtoriques, Morales & Critiques; par M. Coſſon Profeſſeur en l'Univerſité de Paris au Collège Mazarin; Brochure in-8° de près de 200 pages; à Paris chez Barbou Imprimeur-Libraire, rue & vis-à vis la Grille des Mathurins.

L'AUTEUR, en dédiant ſon ouvrage *à Meſſieurs les Officiers Municipaux de la ville de Mézières*, s'ex-

prime ainſi: » Né dans les murs que » *Baïard* a défendus, je n'ai pu voir » ſon éloge propoſé à l'émulation des » Orateurs ſans ſonger à l'entreprendre, » & puiſque vous êtes les dignes repré- » ſentans d'une ville tendrement re- » connoiſſante envers ſon défenſeur, » je dois dépoſer entre vos mains ce » foible monument élevé à ſa mé- » moire. Vous voudrez bien l'agréer, » non comme la preuve ambitieuſe » du talent, mais comme l'expreſ- » ſion de la ſenſibilité patriotique. »

Dans l'Exorde, M. *Coſſon* s'écrie: » O mes compatriotes, c'eſt dans vos » murs, c'eſt au milieu de ces remparts » où tous les ans vous célébrez la fête » de votre délivrance, que je voudrois » prononcer cet Eloge. Si j'étois aſſez » heureux pour peindre aujourd'hui di- » gnement votre reconnoiſſance, & » pour être un organe que vous puiſſiez » avouer, je ſerois sûr d'un prix bien » doux; je le trouverois dans vos » cœurs..... Mais hâtons nous de com- » mencer le tableau intéreſſant que » nous avons à tracer. Louons notre » Héros comme l'a loué ſon ſiécle qui

» le connoiſſoit bien. Recueillons pré-
» cieuſement les deux traits naïfs & ſu-
» blimes avec leſquels il a ſçu le ca-
» ractériſer. Les contemporains de
» *Baïard*, d'accord avec la Poſtérité qui
» ne les a point démentis, l'ont nom-
» mé dans la ſimplicité de leur lan-
» gage *le Chevalier ſans Peur & ſans Re-*
» *proche.* » L'Orateur développe dans les deux Parties de ſon Diſcours cette heureuſe deviſe qui renferme tant de choſes, &, ſans chercher froidement une diviſion ingénieuſe & ſubtile, il ſaiſit celle que lui préſente le cri de l'admiration & du ſentiment; il montre d'un côté les vertus guerrières de *Baïard*, de l'autre ſes vertus morales.

Baïard, dès ſes plus jeunes ans, par les ſaillies d'une valeur naiſſante, montra qu'il étoit né pour l'héroïſme. » A
» peine ce nourriſſon de *Mars* eſt-il
» ſorti de ſon berceau, à peine eſt-il
» échappé des liſières qui guidoient ſes
» premiers pas, que déja ſon ame,
» éveillée par l'éclat des armes ou par
» les ſons de la trompette guerrière,
» s'élance aux combats & vole dans le
» champ de la gloire. Tandis que ſes

» frères moins ardens & plus pacifiques » ſe deſtinent à vivre tranquillement à » l'ombre des autels, il reſpecte leurs » motifs & leur goût, & renonce pour » jamais aux douceurs du repos. Bien- » tôt cédant à l'inſtinct irréſiſtible qui » le domine impérieuſement, il s'arra- » che aux embraſſemens & aux larmes » d'une mère tendre..... Son père lui » dicte les conſeils de l'honneur, & » ſes tremblantes mains répandent ſur » une tête ſi chère la bénédiction des » Patriarches; cérémonie auguſte & » attendriſſante que dédaigne aujour- » d'hui la ſuperbe délicateſſe de notre » ſiécle. » Malheur à quiconque liroit ſans être ému ce morceau ſi touchant & ſi bien rendu.

Le jeune *Baïard* ſe rend à la Cour de Turin pour faire dans cette excellente école l'apprentiſſage du métier de la guerre; & bientôt le Duc de Savoie croit n'avoir pas de préſent plus rare & plus magnifique à faire à *Charles VIII* Roi de France, que de lui donner ſon Page. » C'eſt ici l'époque de ſa gloire: » dans un âge où l'on exiſte à peine, » il va ſe faire compter parmi les braves

» dont la France abonde, & annoncer » sans équivoque ce caractère intrépide » & martial, qui a fait dire que son » ame n'avoit jamais connu la peur. » Il faut lire dans l'Eloge la description agréable & curieuse d'une de ces fêtes galantes & militaires qui avoient été heureusement imaginées pour entretenir la force du corps & la vigueur de l'ame dans ce siécle de Chevalerie, où les regards de la beauté, & plus respectable & plus respectée, pouvoient enfanter des prodiges & créer des Héros.

M. *Cosson* jette un coup-d'œil rapide sur l'Italie, qui fut le principal théâtre des exploits militaires de *Baïard*; il trace de main de maître le portrait des rivaux que *Charles* avoit à combattre, &, avec les aîles de l'imagination, il suit le vol rapide du Héros qu'il célèbre; il s'arrête dans les plaines de Marignan, où fut humilié l'orgueil de ces Républicains (les Suisses) qui se faisoient appeller *les Dompteurs des Rois*, où combattirent en personne plusieurs Souverains; c'est après cette bataille que le jeune vainqueur (*François I*)

euſes de *Baïard*
ıſécration mar-
admis dans l'or-
e la Chevalerie.
ntes du Midi,
milieu des fri-
ſon flambeau...
nenacée..... Mé-
ézières ! Quel
O ma Patrie,
retracer le ta-
rier que tu vas
ouiſſant viendra
ıclier ? Ce Dieu
ılarmes ſe diſ-
Baïard force
éconcertés d'al-
Picardie cacher
te. »

ir le Chevalier
ıom terrible au
arnage, l'auteur
le Partie com-
ılus beau, celui
proche. Il peint
ıces cette bon-
ſe généreuſe qui
ur des hommes ;

comme il en étoit le plus brave. Vous ſerez ſur tout charmé de voir avec quelle adreſſe l'Orateur s'arrête ſur un moment critique & glorieux de la vie de ce grand homme, & comment il repréſente le *Chevalier Sans Reproche* réſiſtant, par des motifs délicats, dans l'ombre & le ſecret de la nuit, aux charmes de la volupté. » Né ſenſible, il » éprouve les accès d'une paſſion ar» dente & fougeuſe. Ce premier feu du » déſir alloit bientôt par défaut d'ali» ment s'amortir & s'éteindre; mais il » eſt attiſé, nourri par un de ces hom» mes vils & bas dont le nom eſt un » opprobre, que l'infâmie pourſuit tou» jours & qui toujours reparoiſſent, qui » approchent trop ſouvent les Grands » & les Rois, qui ſont comptables au » Public des vices qu'ils font éclore » ou qu'ils fomentent, & qui devroient » être punis par les Loix, puiſque pour » eux le mépris & la honte ne ſont » plus un ſupplice. Cependant j'apper» çois le tendre objet, la beauté ſé» duite qu'une coupable recherche a ſçu » découvrir dans l'aſyle obſcur de l'in» digence; elle paroît avec cet embarras

» touchant de la pudeur affligée ; ce
» n'eſt point une de ces *Laïs* qui éta-
» lent le déſordre, en font parade & pro-
» voquent hardiment la licence. Voyez
» plutôt en elle la Veſtale modeſte,
» qui couvre de ſon voile ſes graces
» innocentes, & voudroit même échap-
» per aux regards indiſcrets. Au mo-
» ment de perdre le bien le plus cher à
» ſon cœur, de ſacrifier vingt années
» de ſageſſe, d'immoler ſa vertu, que
» de pleurs, que de ſoupirs, que de
» ſanglots ! Elle maudit mille fois ſes
» funeſtes attraits ; dans un dernier
» tranſport elle invoque le nom ſacré
» de l'honneur. A ce cri ſoudain qui frap-
» pe ſon oreille, elle le rappelle à lui-
» même ; l'honnête Chevalier treſſaillit,
» le charme ceſſe, l'illuſion des ſens
» ſe diſſipe, & le Héros *Sans Reproche*
» ſe remontre tout entier. Il s'écrie : ah,
» jeune infortunée, quel Dieu puiſſant
» tu viens d'invoquer ! Ton ame pure
» eſt ſon temple ; oſerois-je le profa-
» ner ? Non, je ne violerai pas mes
» ſermens. Auſſitôt, avec toutes les
» précautions de la délicateſſe, il dé-
» poſe ſecrettement cette victime échap-

» pée à la honte dans des mains dignes » de la recevoir. Elle n'en ſortira que » pour paſſer dans les bras de l'époux » qu'elle a choiſi. Elle aura pour dot » & les dons déſintéreſſés que *Baïard* » lui a faits, & le tréſor plus précieux » qu'il lui a conſervé. »

L'Académie de Dijon a eu raiſon, Monſieur, de juger que ce Diſcours étoit la production *d'un homme vertueux dont l'ame eſt ſenſible & l'imagination brillante & fleurie.* Il eſt très-propre à donner une grande idée du Diſcours auquel cette célèbre Compagnie a décerné le prix. Je ne connois point ce Diſcours. Il y a de très-bonnes choſes dans les *Notes Hiſtoriques, Morales & Critiques* dont celui de M. *Coſſon* eſt accompagné; c'eſt dommage que ſon ſtyle ſoit quelquefois emphatique; je ne vous citerai dans ce genre que cette phraſe: » Voulez-vous être grands, » voulez vous devenir les Dieux du » genre humain, & *que vos noms roulent* » *immortels le long des générations*, » comme les aſtres dans le cercle des » ſiécles, &c? »

C'eſt le 27 de Septembre que ſe

prononcé tous les ans à Mézières l'Oraiſon Funèbre de *Baïard*. Il y a quelques années qu'un Prédicateur, qui ſans doute étoit *Capucin*, chargé de ce diſcours, le termina dans ces termes, en croyant complimenter ingénieuſement ſon auditoire : Mes chers Auditeurs, vous êtes tous des *Baïards*, *vos femmes des Baïardes, & vos enfans des Baïardeaux.*

M. *Coſſon*, dans ſes *Notes*, ſaiſit toutes les occaſions de dire quelque choſe de gracieux à différens auteurs modernes, qui par reconnoiſſance ne manqueront pas de le payer de retour. Il appelle M. *Thomas le créateur, en quelque façon, de l'Eloquence laudative.* M. *Coſſon* trouve même à louer M. *de Voltaire* de ce que dans ſon *Hiſtoire Générale* il n'a point dit de mal des *Frères de la Charité.*

La ville de Mézières a fait préſent à M. *Coſſon* d'une belle Caffetière d'argent ſur laquelle ſont gravées les armes de la ville. Mlle *Coſſon* a fait à ce ſujet les vers ſuivans.

Stances à la Ville de Mézières à l'occasion du présent qu'elle a fait à mon Frère, qui lui a dédié son Eloge du Chevalier Baïard.

Au gré de mon ame attendrie,
Apollon, dicte moi des vers;
A ma généreuse Patrie
Fais qu'ils soient dignes d'être offerts.

Ville illustre, ta main couronne
Un mortel dont je suis la sœur:
Cette gloire qui l'environne,
Est un triomphe pour mon cœur.

Toi, qui me donnas la naissance,
Heureux berceau de mes parens,
Que ma vive reconnoissance
Va désormais t'offrir d'encens!

Quand mon Frère, dans son ouvrage,
Loua tes guerrières vertus,
Quand il osa t'en faire hommage,
Il paya de justes tributs.

Mais, telle qu'une tendre mère,
Tu veux exciter ſes talens :
Du deſir qu'ils ont de te plaire
Tu récompenſes tes enfans.

O Mézières, Ville fameuſe,
Objet digne de mon amour !
Dans ton enceinte généreuſe
Qu'il m'eſt doux d'avoir vû le jour !

Des fières Cités de la France
Nulle n'égala tes hauts faits,
Leur modèle par la vaillance,
Tu l'es encor par tes bienfaits.

Par Mlle COSSON.

Nouvelle Méthode de Géographie, &c.

Cette *Nouvelle Méthode de Géographie, précédée d'un Traité de la Sphère & des Elémens de Géométrie, & terminée par une Géographie Sacrée; avec un Diſcours Préliminaire ſur l'origine & l'utilité de cette Science, & une Table des Longitudes & Latitudes des princi-*

pales villes du monde, conforme aux Obſervations de Mrs de l'Académie des Sciences & autres Aſtronomes, dédiée à MADAME, par M. l'Abbé Compan Avocat au Parlement, eſt renfermée, Monſieur, dans 2 volumes *in*-12, d'environ 600 pages chacun, qui ſe trouvent à Paris chez *Mérigot Jeune* Libraire Quai des Auguſtins près de la rue Pavée. J'allois vous rendre compte de cet ouvrage, lorſque j'ai reçu la Lettre ſuivante qui m'épargne ce travail; elle eſt d'un homme très-verſé dans ces matières, & ſon jugement en ce genre eſt du plus grand poids.

Lettre de M. Barbeau de la Brûyère à l'Auteur de ces Feuilles ſur la Géographie qui ſe débite ſous le nom de M. l'Abbé Compan.

J'ai parcouru, Monſieur, cette prétendu *Nouvelle* Géographie; j'en ai lu ſur-tout très-attentivement la deſcription des païs ſur leſquels nous avons moins d'ouvrages, & j'y ai reconnu à chaque phraſe que le ſoi-di-

ſant *Auteur* n'avoit fait d'autres *recherches* que de lire & de copier la plus grande partie de la Géographie de feu M. l'Abbé *de la Croix*. Il affecte cependant d'en dire beaucoup de mal dans ſon *Diſcours Préliminaire*, ſans doute afin qu'on ne la regarde plus & qu'on la jette de côté. Je m'étonne qu'il ait pu croire que ſon jugement prévaudroit ſur celui des perſonnes habiles qui l'ont eſtimée juſqu'à préſent. Je me contente de citer ici le R. P. *Berthier*, qui ne doit pas lui être ſuſpect. Ce Critique habile dit, dans les *Mémoires de Trévoux* (Octobre 1760, Article CVII) que cette *Géographie* eſt *fort eſtimée & fort répandue*. En croira-t-on plutôt M. l'Abbé *Compan*, Prêtre habitué de Saint André des Arcs ? Il avance hardiment (*Diſc. Préliim.* p. XII) que » les défauts » dont elle eſt remplie n'échapperont » qu'à ceux qui ſe contentent d'un exa- » men ſuperficiel, & qui prennent des » mots pour des choſes. » Cependant elle a toujours tellement réuſſi que depuis 1752 juſqu'en 1769 il y en a eu ſix éditions, tirées par milliers.

La Géographie qui porte le nom de

M. l'Abbé *Compan*, a un titre presque semblable à celui de M. *de la Croix*; ensorte qu'on y peut être aisément trompé. Toutes deux commencent par un *Traité de la Sphère* *, & se *terminent* par une *Géographie Sacrée*. Car les *Élémens de Géométrie* du nouvel *Auteur* prétendu occupent trop peu d'espace pour causer quelque sensation, si ce n'est de produire infailliblement & sans nécessité de l'ennui aux lecteurs. Un *Discours Préliminaire* sur l'origine de la Géographie & sur l'utilité de cette Science s'annonce encore dans le titre de M. *Compan*; c'est à l'instar de M. l'Abbé *Lenglet*, dont l'ouvrage a aussi contribué aux grands *travaux* du nouvel *Auteur*. Mais je dois avertir que celui-ci ne rapporte rien sur l'*origine de la Géographie* dans son *Discours*, quoique cela eût été fort aisé à faire sans être Copiste ou Plagiaire. Son Chapître II, qui est précédé d'un squelette de la Géométrie, traite des *Systêmes*

* L'Abbé *de la Croix* (homme modeste) met *Petit Traité de la Sphère*. L'Abbé *Compan*, qui donne moins, l'intitule absolument *Traité*.

du Monde; il eſt copié tout entier, ſans en avertir, de la petite Géographie de *Lenglet*, Edition 1766, p. 233-240. Je remarque encore que M. *Compan* donne moins dans ſa *Méthode* que l'Abbé *Lenglet* ne donnoit dans ſa *Géographie des Enfans*, comme elle s'appelloit dans les premières éditions.

En tranſcrivant l'Abbé *de la Croix* ſur l'*Europe*, M. l'Abbé *Compan* a voulu cacher ſon Plagiat, ſoit en inſérant des titres & diverſes remarques tirées de la grande *Méthode* de l'Abbé *Lenglet* (que j'ai publiée en 1768 avec nombre d'additions & de corrections.) ſoit en tranſpoſant les alinea & les articles de l'Abbé *de la Croix*, ſoit enfin en mettant de côté & d'autre des ſynonymes dont quelques-uns ſont très-impropres. Ce ſont autant d'artifices employés par les *Plagiaires*. Auſſi, lorſqu'on nous donnera ſur le Plagiat quelque ouvrage, qui manque dans notre Littérature, je me perſuade que la Géographie de M. l'Abbé *Compan* y jouera un principal rôle.

Dans les deſcriptions de l'*Aſie*, de l'*Afrique* & de l'*Amérique*, comme

dans la *Géographie Sacrée*, on ne voit plus que l'Abbé *de la Croix*, mais tronqué, ſans doute parce que M. l'Abbé *Compan* a cru devoir être plus court, ou parce qu'il s'eſt ennuyé de copier. Ainſi, la Géographie *de la Croix* ſera toujours & à tous égards préférable à la ſienne. Je me propoſe cependant de tâcher de la rendre encore meilleure dans une nouvelle édition, par l'inſertion de quelques nouveautés dont M. *Compan* ne s'eſt pas douté, & par une réviſion ſemblable à celle que j'en fis il y a dix-huit ans. M. l'Abbé *de la Croix* lui-même voulut abſolument en inſtruire le Public. C'eſt mon titre pour prendre aujourd'hui ſa défenſe contre M. l'Abbé *Compan*, qui a cru pouvoir attaquer impunément un écrivain reſpectable, mort depuis dix ans.

L'*Europe* étoit connue, à l'exception de la *Ruſſie*, dont j'ai travaillé la deſcription à la prière de mon intime ami l'Abbé *de la Croix*, ſur des Mémoires particuliers que j'avois recueillis. M. *Compan* ne fait point difficulté d'en copier ſervilement ce qu'il juge à propos de mettre à ce ſujet dans l'ouvrage

qu'il publie comme le réſultat de ſes *recherches*, de ſes *ſoins*, de l'emploi d'un *long temps*. Néanmoins il ne fait aucune mention des nouveaux Gouvernemens de la *Ruſſie* qui ont été expoſés dans la dernière édition de la *Méthode* de l'Abbé *Lenglet*, d'après des Mémoires revus par l'Académie de Saint Pétersbourg, & même dans l'édition *de la Croix* 1769.

Je n'inſiſte point ici ſur la manière, en quelque ſorte neuve, avec laquelle la plûpart des Etats de l'Europe ſont préſentés dans l'Abbé *de la Croix*. Cela n'a pas échappé à M. *Compan*, & moyennant quelque doſe du *Lenglet* il a tout pris, ſans s'embarraſſer de la perte que feroit le Libraire à qui il a vendu ſon ouvrage, s'il étoit attaqué en juſtice par celui à qui appartient le Livre de l'Abbé *de la Croix*. Je pourrois, Monſieur, mettre ſous vos yeux des preuves multipliées de ce larcin géographique. Mais il faut me borner & me contenter de quelques exemples qui expoſent clairement la marche de M. l'Abbé *Compan*.

L'*Aſie* (Tome II, page 411, de la

prétendue *Nouvelle* Géographie) commence, Livre III, par l'alinea quatre de la troiſiéme Partie de l'Abbé *de la Croix* *; enſuite viennent les alinea 3, 1 & 2. Voilà des exemples de tranſpoſitions. Il faut que M. l'Abbé *Compan* ait cru les gens de notre ſiécle bien bornés pour qu'ils ne puſſent pas s'appercevoir, malgré ces voiles, d'un Plagiat auſſi marqué. Il pourra même fort bien arriver que de jeunes perſonnes qui, depuis dix-huit ans apprennent la Géographie de *la Croix*, voyant celle de M. *Compan*, reconnoîtront les phraſes du premier dans le ſecond.

Autres eſpèces de changemens aſſez fréquens, dont on trouve des exemples dans la même page. L'Aſie, dit M. *Compan* » a été le berceau de la *véritable* Religion, & *elle a vu* opérer les » *principaux* myſtères de *l'ancienne & de la nouvelle Loi* ». L'Abbé *de La Croix* avoit dit: » L'Aſie eſt le berceau » de la *vraie* Religion, & les Myſtères » *de notre ſalut y ont été opérés* ». Celui-ci, parlant de l'origine du nom d'*Aſie*,

* Edit. de 1769 Tome II, p. 121.

citoit *Bochart* : M. *Compan* y ſubſtitue le mot *quelques-uns* ; en quoi le lecteur perd au lieu de gagner, &c.

La *Croix* dit que » le genre humain » a pris naiſſance en Aſie, & que » c'eſt de là qu'il s'eſt répandu dans les » autres parties de la Terre, *qui ont* » *reçu* d'elle les Sciences & les Arts ». M. *Compan* copie cette phraſe ; mais il ſubſtitue *avec* à ce que je viens de ſouligner ; il a cru apparemment que c'étoit la même choſe. Pour moi je penſe que ce ſynonyme eſt ici très-impropre, en ce qu'il fait entendre que les Colonies d'Aſie, qui ont paſſé en Europe, &c, ont apporté *avec* elles les Arts & les Sciences : ce qui n'eſt pas vrai. L'expreſſion de M. l'Abbé *de la Croix* marque aſſez que ces Peuples ne les ont reçus que dans la ſuite ; mais à cauſe de l'abus qu'en a fait M. l'Abbé *Compan*, dans une nouvelle édition je mettrois » qui ont reçu d'elle *dans la ſuite* les Sciences & les Arts, &c. Paſſons plus loin.

La *Géographie Sacrée* de M. *Compan* eſt auſſi copiée d'après *la Croix* dont

le Traité eſt abſolument neuf, quant à ſa première partie. Je ſuis ſûr que M. l'Abbé *Compan* n'en connoît pas les profondeurs : je pourrois les lui développer, ſi mes occupations me le permettoient, en lui faiſant voir les principes qui ont dirigé l'ouvrage de l'Abbé *de la Croix*, ou en le comparant avec les principales méthodes Géographiques qui ont paru dans le Monde depuis 250 ans, ſans que les unes aient été plagiaires des autres, quoiqu'elles traitent toutes des mêmes objets.

Je viens de dire que la *Géographie Sacrée* de *la Croix* eſt abſolument copiée par M. l'Abbé *Compan*; mais dans la *prétendue* nouvelle Methode de celui-ci, il ne ſe trouve pas à cet égard une ſeule idée nouvelle, à l'exception du *Mont Ararat*, ſur lequel M. l'Abbé *Compan* ne veut pas que l'arche de *Noé* ſe ſoit arrêtée, prétendant que c'eſt une erreur des Arméniens. Cependant il ne nous dit pas où cela eſt arrivé ſelon lui, comme il n'aſſigne pas la claſſe de religion que doivent occuper les Chinois, qu'il prétend n'ê-

tre ni idolâtres ni ſuperſtitieux, malgré le jugement célèbre porté, après cent années d'examen, par le ſavant Pape *Benoît XIV.*

La *Géographie Sacrée* de M. *Compan*, je dois le remarquer encore, préſente beaucoup moins de choſes que celle de *la Croix*, qu'il copie dans ce qu'il rapporte, en tranſpoſant quelquefois les articles, ou rejettant en Notes une partie de ce qui eſt dans le Texte. Il commence par mettre dans ſon Texte ce que *la Croix* ou moi avions mis dans le Titre. C'eſt ainſi que, depuis le commencement juſqu'à la fin, il a cru pouvoir cacher ſon vol. J'obſerve de plus, par rapport au dernier Article, que l'*état actuel* de la Terre Sainte, ſous les Turcs, n'eſt pas tel qu'il le rapporte d'après les premières éditions de *la Croix*: cela a été corrigé dans celle de 1769, & j'avois profité auparavant dans la grande Géographie de *Lenglet* d'une deſcription Turque de l'Aſie, imprimée il y a quelques années à Conſtantinople. Ce n'eſt pas la ſeule faute de ce genre en fait

de nouveautés, que l'on trouve dans M. l'Abbé *Compan.*

Je passerois les bornes d'une lettre si j'entrois dans une discussion plus étendue. J'en ai dit assez pour que l'on ait une juste idée de la prétendue *Nouvelle* Géographie que l'on vient d'afficher à tous les coins des rues de Paris. Je ne veux point, Monsieur, ennuyer vos lecteurs ; mais je vais déposer à la Bibliothéque du Roi, pour être placée ensuite de la Géographie de *la Croix*, la partie de celle de M. l'Abbé *Compan*, qui concerne l'Asie, l'Afrique & l'Amérique, avec la Géographie Sacrée & la Tables des Matières. J'y ai souligné ce qui est transcrit de l'Abbé de *la Croix* ; & laissant en blanc les changemens ou synonymes de l'Abbé *Compan*, je mets en marge les expressions de *la Croix* : peut-être m'est-il échappé quelque chose à cause des transpositions de M. *Compan.* Au reste, les Tables des matières, comparées ensemble, feront voir aisément les articles généraux omis, & ceux qui sont copiés.

Les personnes curieuses de vérifier

le plagiat que je dénonce au Public; pour ſon utilité, pourront ainſi faire ſans peine la comparaiſon de l'original & de la copie. Après cela je ne doute point qu'elles ne ſoient ſurpriſes de la confiance avec laquelle on prône le nouvel ouvrage, & de l'illuſion que l'on a oſé faire à des perſonnes reſpectables. Tout le monde penſera comme moi, qu'il n'y a jamais eu de plus grand plagiaire que M l'Abbé *Compan*, & qu'il a mis le comble à ſa hardieſſe en déchirant l'Abbé *de la Croix* dans ſon *Diſcours Préliminaire*. Je compte prendre la défenſe de cet ami reſpectable ſur les chefs d'accuſation qu'on intente contre lui; & je n'y oublîrai pas de relever quelques aſſertions peu religieuſes, pour ne rien dire de plus, que M. l'Abbé *Compan* a puiſées dans des écrivains qui ne devroient pas être des garans pour un Eccléſiaſtique.

Quelle différence au reſte entre les deux Abbés Géographes! L'un modeſte, Chrétien, reconnoiſſant, avoue, dans ſa Préface, qu'il a *beaucoup profité*

fité des livres *qui ont paru jusqu'à présent sur la Géographie*, & qu'il est *redevable de l'état où se trouve* le sien à... Pour M. l'Abbé *Compan*, il ne paroît avoir profité de personne ; il fait tout ce qu'il peut pour qu'on admire son travail & ses recherches ; il critique sur des riens & injustement l'Abbé de *la Croix*, qu'il copie perpétuellement ; il n'épargne pas même l'Abbé *Lenglet*, &, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il avoue dans son Epitre dédicatoire qu'il est tenté au moins de vanité. Voici ses paroles, que je ne puis lire ni transcrire sans la plus grande surprise. » Comment pourra se défendre d'un » mouvement de vanité un *auteur*, à » qui vous avez permis de placer votre » nom à la tête d'un *ouvrage*? C'est une » faute que les plus rigides Censeurs » n'auront pas de peine à me pardonner. »

La Géographie de *la Croix* se vend chez *Delalain*.

J'ai l'honneur d'être, &c.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE.

Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Novembre 1770.

LETTRE XIV.

Dictionnaire de Littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'Eloquence, à la Poëſie & aux Belles-Lettres, & dans lequel on enſeigne la marche & les règles qu'on doit obſerver dans tous les ouvrages d'eſprit: par M. l'Abbé Sabatier de Caſtres, 3 volumes in-8° de plus de 700 pages chacun; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue Saint Séverin.

LA plûpart des Articles qui compoſent ce Dictionnaire ne ſont que des dépouillemens de nos Poëtiques & de nos Rhétoriques Françoiſes. L'auteur, ainſi qu'il le déclare, a moins prétendu faire un Livre qui fût à lui, qu'une compilation qui pût être utile aux jeunes

Littérateurs. M. *Sabatier* expose dans sa *Préface* le plan & la méthode qu'il a suivis dans son travail. » Un Dictionnaire didactique doit renfermer nécessairement le précepte & l'exemple. » Le précepte doit être clair, précis, » instructif, & embrasser tous les genres dont l'auteur entreprend de donner des règles. L'exemple doit être » choisi avec soin, rapproché avec justesse, développé avec goût, & de manière à donner la meilleure idée de » la chose que l'on traite. C'est-là le » plan que nous nous sommes proposé » dans celui que nous publions aujourd'hui. Définir avec précision, instruire avec méthode, ne rien omettre » de ce qui peut completter l'idée que » l'on doit avoir de chaque chose : voilà » les devoirs indispensables de quiconque aspire à former les autres. » Afin d'éloigner toute indécision dans » les règles que je présente, j'ai écarté » tout ce qui pourroit être problématique ; je n'ai épousé les systêmes » particuliers d'aucun écrivain ; je m'en » suis tenu à ce qui étoit de convention » générale ; je ne me suis permis aucune

» décision qui ne fût autorisée par les » maîtres de l'Art ; ensorte qu'à pro- » prement parler, ce n'est pas moi qui » instruis mes lecteurs ; c'est *Aristote*, » *Cicéron*, *Quintilien*, *Fénelon*, *Rol- » lin*, &c ; c'est *Horace*, *Corneille*, » *Racine*, *Despréaux*, *Molière*, J. B. » *Rousseau*, &c ». Vous jugerez, Monsieur, par quelques Articles, si l'exécution répond à ces vues.

ABONDANCE DU STYLE. L'auteur, après avoir défini cette propriété du style, en distingue deux sortes ; l'une qu'on peut appeller *richesse*, & qui consiste dans le nombre des idées qu'un seul mot réveille dans les rapports qu'il embrasse, dans l'importance & la grandeur des objets qu'il rappelle à l'esprit ; l'autre qu'on peut appeller *superfluité*, & qui consiste à se répandre en détails & en ornemens stériles, ou à tourner en divers sens la même idée, pour qu'elle semble se multiplier. La première est une qualité du style ; la seconde en est un vice. » L'expression » est abondante ou riche, lorsque, dans » une seule image, elle réunit plu- » sieurs qualités de l'objet qu'elle veut

» peindre. *Un ſceptre d'airain*, par » exemple, annonce l'inflexibilité de » l'ame d'un Tyran, & le poids accablant de ſon regne; une *ame de feu* » raſſemble la chaleur, l'activité, la » rapidité, l'élévation des ſentimens & » des idées. Dans les *roſes de la jeuneſſe*, on voit la fraîcheur, l'éclat, » l'agrément, le peu de durée de ce » bel âge. L'expreſſion eſt plus riche » encore, lorſqu'elle fait tableau. Ainſi » pour peindre la mort du juſte, *la Fontaine* ne dit que deux mots; mais » ils ſont ſublimes:

Rien ne trouble ſa fin; c'eſt le ſoir d'un beau jour.

» En général, la fécondité de l'expreſ» ſion en fait la richeſſe; plus elle donne » à penſer, à imaginer, plus elle eſt » riche.

Bon mot. » C'eſt une penſée vive» ment conçue, dont la juſteſſe & l'a» propos font tout le mérite ». On diſtingue pluſieurs ſortes de bons mots. Il y en a qui conſiſtent dans la force & la hardieſſe. M. le Duc d'*Orléans*, Régent, ayant mis quelques impoſi-

tions sur le Languedoc, & fatigué des remontrances d'un Député des États de cette Province, lui dit avec vivacité : » Eh ! quelles sont vos forces, pour » vous opposer à mes volontés ? Que » pouvez-vous faire ? *Obéir & haïr*, » répondit le Député».

On met au rang des bons mots les reparties vives, flatteuses ou mordantes, les pensées qui offrent deux sens, dont le premier, qui saute d'abord aux yeux, n'a rien que d'innocent, & dont l'autre, qui est plus caché, renferme une malice ingénieuse ; les pensées plaisantes appliquées à propos ; les saillies, les allusions fines, les réponses adroites. En voici quelques exemples. M. *de Maupeou*, aujourd'hui Chancelier, alors premier Président du Parlement, répondit à M. *de Laverdy*, qui paroissoit surpris d'avoir perdu une cause qu'il avoit plaidée avec beaucoup d'éloquence : *nous n'aurions pas plaidé comme vous ; mais vous auriez jugé comme nous.*

Mde *de Châtillon* plaidoit contre Mde *de la Suze*. Ces deux Dames se rencontrèrent tête-à-tête dans la salle

du Palais. M. *de la Feuillade*, qui donnoit la main à Mde *de Châtillon*, dit d'un ton plaisant à Madame *de la Suze*, qui étoit accompagnée de *Benserade* & de quelques autres Poëtes, *Madame, vous avez la rime de votre côté & nous avons la raison du nôtre.* Mde *de la Suze* piquée de cette raillerie, repartit, *ce n'est donc pas sans rime ni raison que nous plaidons.*

On peut placer au rang des saillies le mot suivant de *Chapelle*, qui, fort mécontent d'un dîner qu'il avoit pris chez un de ses amis, ne fut pas plutôt sorti de table, qu'il s'approcha de *Bachaumont*, qui avoit été de ce repas, & lui dit à l'oreille, de manière à se faire entendre du maître de la maison: *où irons nous dîner en sortant d'ici?*

CHANSON. » C'est une espèce d'Ode » Anacréontique, c'est-à-dire, un petit » Poëme fort court, auquel on joint un » Air pour être chanté dans des occa- » sions familières, comme à table, avec » sa maîtresse, avec ses amis, ou seul » pour s'égayer & faire diversion au » travail ». Nous avons des chansons de plusieurs espèces; mais, en géné-

ral, on les réduit à trois, les chanſons *Bacchiques*, les *Erotiques*, & les *Satytyriques*. M. *Sabatier* trace le caractère & les règles de chaque genre de chanſon: en voici une Erotique dont le tour m'a paru neuf.

Oiſeaux, ſi tous les ans vous changez de climats,
Dès que le triſte hyver dépouille nos bocages;
Ce n'eſt pas ſeulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimats;
Mais votre deſtinée
Ne vous permet d'aimer que la ſaiſon des fleurs;
Et, quand elle a paſſé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

ENFLURE. » L'enflure eſt un vice du » diſcours & des penſées, qui naît » du trop grand deſir de briller. Un au» teur tend au grand, au ſublime; » mais il n'a dans le cœur ni aſſez d'é» lévation de ſentimens, ni dans l'eſ» prit aſſez de force pour y atteindre; » il en embraſſe alors le fantôme: c'eſt » un pygmée qui fait des efforts gigan-

» tesques. Dans ces occasions, l'imagi-
» nation va beaucoup au-delà du vrai;
» & les choses qu'elle exagère n'ont
» qu'une vaine apparence de grandeur.
» On s'est plaint de nos jours, avec fon-
» dement, que le style bourfoufflé s'in-
» troduit dans le Dramatique, & qu'on
» ne distingue point assez la noblesse
» qui lui convient du phœbus dans
» lequel on donne. Le cothurne, il est
» vrai, exige de la majesté; mais elle
» doit plutôt consister dans les choses
» que dans les mots, parceque c'est le
» fond des sentimens, & non pas la
» force du langage, qui caractérise les
» Héros. D'ailleurs, les pièces de théâ-
» tre devant être écrites dans un style
» naturel, qui approche assez de celui
» de la conversation, certains tours,
» certaines expressions qui plairoient
» dans l'Epopée, produisent un effet
» contraire dans la Tragédie ». L'au-teur cite plusieurs exemples de l'enflure dans les pensées & dans le style; entr'autres celui-ci de M. *Thomas*: pour caractériser l'*Histoire Universelle* de M. *Hardion*, il dit: *Tableau immense, où tout ce qui a existé dans tous*

les points de l'eſpace ſe preſſe ſous un ſeul de nos regards, où nous tenons à la fois dans nos mains les deux extrémités de la chaîne du temps, où l'on ne marche qu'au bruit de la chûte des Empires. Quelles ſont demande M. *Sabatier, les deux extrémités de la chaîne du temps?* Qu'eſt-ce qu'*un tableau où l'on marche?* Qu'eſt-ce que des choſes qui *ayant exiſté dans des points ſe preſſent ſous un de nos regards?*

EPIGRAMME. L'Epigramme doit avoir une ſorte d'unité comme le Drame, c'eſt-à-dire, ne tendre qu'à une penſée principale, de même que le Drame ne doit embraſſer qu'une action. Néanmoins elle a néceſſairement deux parties, l'une qui eſt l'expoſition du ſujet ou de la choſe qui a produit ou occaſionné la penſée, & l'autre qui eſt la penſée même; c'eſt ce qu'on appelle le *bon mot*, c'eſt à dire, ce qui pique, ce qui intéreſſe le lecteur. Les meilleures Epigrammes ſont celles dont la penſée laiſſe quelque choſe à ſuppléer, à deviner; parceque rien ne plaît tant à l'eſprit du lecteur que de trouver de quoi s'exercer dans les cho-

ſes qu'on lui préſente. L'épigramme ſuivante eſt de ce genre.

Un certain ſot de qualité
Liſoit à *Saumaiſe* un ouvrage,
Et répétoit à chaque page :
Ami, dis-moi la vérité.
Ennuyé de cette fadaiſe,
Ah, Monſieur, répondit *Saumaiſe*,
J'ai de bons auteurs pour garans,
Qu'il ne faut jamais dire aux Grands
De vérité qui leur déplaiſe.

Une comparaiſon heureuſe ſuffit pour rendre la penſée de l'épigramme intéreſſante, & pour en faire un bon mot; de ce genre eſt l'épigramme connue de M. *Piron* :

En France, on fait, par un plaiſant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il aſſomme :
Dans un fauteuil d'Académicien,
Lui quarantiéme, on fait aſſeoir mon homme;
Lors il s'endort, & ne fait plus qu'un ſomme;
Plus n'en avez phraſe ni Madrigal.

Au Bel-Eſprit ce fauteuil eſt en ſomme
Ce qu'à l'Amour eſt le lit nuptial.

Si telle eſt réellement la bénigne influence du fauteuil Académique, eh vîte, eh vîte, qu'on inſtalle Mrs *G******, de B****, C****, &c, &c, &c, &c.

SENTENCE. C'eſt une penſée morale, univerſellement vraie & louable, même hors du ſujet auquel on l'applique. Les ſentences font un bel effet dans une Hiſtoire, dans un Roman, dans un ouvrage d'Eloquence, quand elles naiſſent du ſujet, qu'elles ſont vraies, courtes, & qu'on n'y remarque aucun air de prétention. Elles ſont autant de défauts dans une pièce de théâtre, ſoit comique ſoit tragique, parce que tout doit y être en action. Il n'y a que les ignorans qui applaudiſſent aux maximes, aux ſentences répandues dans les ouvrages dramatiques. On trouve des ſentences dans les pièces de *Racine*; mais, qu'on y faſſe attention, elles ne ſont ſentences que hors de la piéce, & non dans la bouche des perſonnages. Ces maximes prodiguées

dégenérent presque toujours en tirades. Si les Auteurs ont occasion de placer dans une scène les mots de *vertu*, de *crime*, de *poignard*, de *patrie*, de *préjugé*, de *superstition*, de *Prêtres*, de *Religion*, &c, ils ont dans leur porte-feuille une demi-douzaine de vers faits d'avance, qu'ils appliquent dans ces endroits. M. *de Voltaire*, qui a reproché les sentences au grand *Corneille*, est rarement lui-même exempt de ce défaut. M. *Sabatier* en donne pour exemple ce morceau de *Zaïre* au sujet de la Religion Musulmane, à laquelle *Fatime*, sa confidente, l'exhorte de renoncer, pour rentrer dans la Religion Chrétienne, dans laquelle elle est née : voici ce que répond *Zaïre* :

Je le vois trop ; les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentimens, nos mœurs, notre créance.
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.

L'inſtruction fait tout, & la main de nos pères
Grave en nos foibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple & le temps viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.

Ces vers ſont une véritable tirade, un vrai lieu commun. Qui ne voit, dit M. *Sabatier*, que c'eſt l'auteur qui parle dans ces huit vers qu'il met dans la bouche de *Zaïre* ? Dans la ſituation où elle ſe trouve, le Poëte pouvoit tout au plus lui faire dire les deux premiers vers, dont les ſix qui ſuivent ne ſont qu'une explication philoſophique & déplacée dans une tragédie où tout doit être en action & ſur tout dans la bouche d'une petite fille de quinze à ſeize ans.

Vous regarderez, Monſieur, cette compilation d'un œil moins ſevère que la plûpart de celles qui s'échappent de jour en jour de nos preſſes, que la cupidité, la pareſſe & l'ignorance enfantent, & qui ſont une véritable plaie dont la

républiques des Lettres eſt frappée. Ce *Dictionnaire de Littérature* me paroît dirigé avec autant de goût que de méthode ; il annonce dans ſon auteur des connoiſſances étendues & variées. J'aurois cependant deſiré que M. *Sabatier* eût été plus circonſpect dans le choix des auteurs dont il adopte les principes ; il ne doit pas ignorer que M. *de Voltaire* n'a compoſé ſa Poëtique que d'après ſa *Henriade* & ſes tragédies ; & que beaucoup d'autres, à ſon exemple, n'ont établi des règles dans leurs Préfaces que pour ſervir de juſtification aux défauts de leurs ouvrages.

M. *Sabatier*, auteur de ce Répertoire utile & agréable, eſt de Caſtres en Languedoc, comme on le voit dans le titre. C'eſt un jeune homme de beaucoup d'eſprit & très ſtudieux ; il ne faut pas le confondre avec deux autres écrivains du même nom, qui ont auſſi beaucoup de mérite chacun dans ſon genre ; l'un eſt M. *Sabathier* de Cavaillon, Poëte lyrique très-eſtimable, Profeſſeur de Rhétorique au Collége de Tournon ; l'autre eſt M. *Sabathier*, Profeſſeur à Châlons-ſur-Marne, qui compoſe ces

excellent *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins*, dont je vous parlois en dernier lieu.

Nouveaux succès de M. Worlock dans le traitement de la Petite Vérole, soit Naturelle, soit Artificielle.

En vous rendant compte, Monsieur, des cures étonnantes de ce grand Praticien Anglois, je vous nommerai toujours, comme j'ai fait jusqu'ici, les personnes de cette Capitale qui ont éprouvé les heureux effets de sa méthode. Le 17 Octobre dernier M. *de Méri*, Directeur de la Compagnie des Indes, demeurant rue Villedot, fit appeller M. *Worlock* pour voir trois enfans de son Cocher, un garçon & deux filles, que l'on croyoit attaqués de la petite vérole. Le garçon, âgé de 13 ans & ses deux sœurs, l'une de 7 & l'autre de cinq, avoient une grande quantité de taches rouges que M. de *Worlock* décida être la rougeole. A six heures du soir il leur administra quel-

ques médicamens, en ordonnant qu'on les fît sortir de leurs lits, qu'on les habillât le lendemain, & qu'on tînt leurs fenêtres ouvertes.

M. *Worlock* les visita tous trois le lendemain matin, les trouva levés & sans fiévre; il prévint les parens que les deux filles ne tarderoient pas à avoir la petite vérole & recommanda qu'on l'envoyât chercher aussitôt que ces enfans se trouveroient incommodés. Il jugea que le garçon l'auroit plus tard.

Peu de jours après il fut appellé pour les deux filles qui avoient la fièvre; il la fit disparoître bientôt au moyen des médicamens qu'il leur donna; il exigea que ces enfans fussent levés, habillés & qu'ils ne gardassent pas le lit plus long-temps que de coutume. La petite vérole parut; elle étoit de la meilleure espèce. M. *Worlock* les mena à sa maison de campagne où il alloit inoculer un jeune homme; elles s'y promenèrent en plein air & furent radicalement guéries quelques jours après.

Dans ces circonstances, un enfant de deux ans & demi, appartenant au mê-

me Cocher de M. *Méri*, eut la rougeole. M. *Worlock* le traita comme il avoit traité ſes ſœurs ; le ſuccès fut le même. M. *Worlock* prédit qu'il auroit inceſſamment la petite vérole ; il annonça même qu'elle ſeroit de l'eſpèce la plus favorable. Sa prédiction fut vérifiée ; cet enfant parfaitement guéri ſe porte à merveille.

Le 11 Novembre le fils aîné du cocher de M. *de Méri*, le même qui avoit eu la rougeole trois ſemaines auparavant, eut la petite vérole naturelle. M. *Worlock* le traita comme il avoit traité ſes freres & ſes ſœurs ; ſa guériſon fut auſſi prompte. S'il ſe trouvoit des incrédules que le préjugé aveuglât au point de ne pas croire ces faits, M. *de Méri* leur en donnera la conviction pleine & entière. Il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer à une pareille autorité.

Le domeſtique de M. *Worlock* fit venir d'Angleterre à la fin du mois d'Octobre, ſa femme & ſes deux enfans. Le plus jeune, âgé de dix mois & allaité par ſa mère, fut attaqué de la petite vérole à Dieppe. La femme écrit

à ſon mari l'embarras où elle ſe trouve. M. *Worlock* donne à ce domeſtique quelques médicaments, lui preſcrit la manière de les adminiſtrer, & le fait partir pour aller au devant de ſa femme. Cette famille arrive à Paris; la petite vérole étoit d'une eſpèce ſi maligne que M *Worlock* n'a pu, ſans trop ſe flatter, attribuer la guériſon de l'enfant qu'à l'efficacité de ſes remèdes.

A peu-près dans ce temps-là M. *Worlock* fut appellé par Madame *de Ber* pour un enfant de qualité, âgé de trois ans, que les père & mère, qui ne ſont point en France, lui ont confié. Cet enfant fut conduit à la barrière de Charonne preſque ſans vie; la petite vérole étoit rentrée depuis pluſieurs jours. Elle ne reparut que le troiſiéme jour de l'arrivée de l'enfant chez M. *Worlock*, mais avec un caractère & des ſimptômes qui firent craindre pour ſa vie; une rétention d'urine, qui dura cinq jours dans le fort de l'éruption, étoit ſuffiſante pour l'emporter. Malgré la complication de maux qu'avoit cet enfant, l'habile Chirurgien ne s'eſt point départi de ſa méthode. Une femme

promenoit continuellement le petit malade ſur ſes bras en plein air. Il jouit actuellement d'une ſanté parfaite.

On voit par ces exemples & par ceux que je vous ai rapportés précédemment, que les malades de M. *Worlock*, dans les deux cas de la petite vérole, ſoit naturelle, ſoit artificielle, ne gardent ni le lit ni la chambre, qu'ils peuvent ſe promener au dehors tant en hyver qu'en été ; il leur permet auſſi de manger des mets qui ſont le plus de leur goût.

Une autre circonſtance qui doit rendre ſa méthode précieuſe au beau ſexe, c'eſt que ſes malades ne ſont point marqués quand il eſt appelé de bonne heure : d'ailleurs, il n'emploie pour la guériſon radicale, que la moitié du temps que demandent les autres méthodes. J'oublois de vous dire que ſa façon de traiter la petite vérole naturelle eſt toute entière à lui, & qu'elle n'a rien de commun avec ſa méthode d'inoculation, dont il partage la gloire avec le célèbre M. *Sutton* ſon gendre.

La maiſon qu'occupe M. *Worlock* à Charonne étant fort éloignée, les per-

ſonnes qui voudroient recourir à lui dans la petite vérole naturelle, & qui auroient beſoin de prompts ſecours, pourront, comme je vous l'ai déja marqué, lui écrire en adreſſant leurs lettres chez *Madame Galey, rue Saint-Pierre, au Pont aux Choux, maiſon neuve près du Réſervoir de la Ville.*

Lettre à l'Auteur de ces Feuilles ſur deux petits Plagiats & ſur une erreur hiſtorique de M. de Voltaire.

En liſant dans une de vos dernières Feuilles, Monſieur, le petit article que vous y avez inſéré ſur les *Proportions Géométrales du Cheval*, je me ſuis rappellé la belle deſcription de cet animal ſi fier, ſi fougueux, ſi brave & ſi utile, qui ſe trouve dans le livre de *Job* chapitre 39: *Terram ungulâ fodit; exultat audacter; in occurſum pergit armatis; contemnit pavorem, nec cedit gladio... Ubi audierit buccinam, procul odoratur bellum; exhortationem ducum & ululatum exercituſ*, &c. » Il » creuſe la terre du pied; il s'élance

» avec ardeur, & vole au devant du » danger ; il mépriſe la peur, & le » glaive ne le fait point reculer... Dès » que le ſon de la trompette a frappé » ſon oreille, il ſent de loin la guerre; » on diroit qu'il entend les harangues » des Chefs & les cris des ſoldats ». M. *de Voltaire*, dans le huitième chant de la *Henriade*, peint ainſi le cheval que montoit *Henri IV* à la bataille d'Ivry.

Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers & reſpire la guerre.

Ces trois derniers vers ſont très-beaux, Monſieur, & rendent, en partie, les ſublimes images de *Job*. Il n'y auroit rien à dire, ſi M. *de Voltaire* n'avoit fait qu'imiter cet admirable modèle. Il eſt très-permis à un Poëte François de puiſer dans l'Ecriture-Sainte, dans les ouvrages des Anciens, & dans ceux

des Modernes qui parlent une autre langue que la ſienne ; mais on ne lui pardonne pas de copier des Poëtes mêmes de ſa nation ; & c'eſt un reproche que M. *de Voltaire* s'eſt attiré plus d'une fois, & qu'il mérite au ſujet des vers que je viens de citer. Vous connoiſſez, Monſieur, l'*Ode de Calliope ſur la Bataille de Lens* * par *Sarrazin*, Bataille mémorable que le Grand *Condé* gagna contre les Eſpagnols le 20 Août 1648. *Sarrazin*, dans une ſtrophe, fait cette noble & poëtique peinture du cheval de ſon Héros:

Il monte un Cheval ſuperbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ſes pas ;
Son œil eſt ardent, farouche ;
L'écume ſort de ſa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,

* Petite ville de l'Artois à trois lieues Nord-Eſt d'Arras ; elle fut cédée à la France par le Traité des Pyrénées.

Et ſemble appeller la guerre
Par un fier hennissement.

Vous conviendrez, Monſieur, qu'avec cette ſtrophe il n'étoit pas difficile de faire les trois vers alexandrins de M. *de Voltaire*. *Fier de ſon fardeau* eſt partout.

On lit dans la relation de cette fameuſe bataille un trait qui prouve bien l'inſtinct belliqueux du cheval, ſi bien exprimé par *Sarrazin*. Après la victoire le grand *Condé* & le Maréchal de *Grammont* coururent au grand galop & s'approchèrent l'un de l'autre pour ſe féliciter & s'embraſſer. Mais les deux chevaux de ces deux guerriers, devenus furieux par la chaleur du combat, penſèrent ſe dévorer; & le danger auquel cette eſpèce de duel expoſa le Prince & le Maréchal ne fut guères moins grand que celui qu'ils venoient de courir dans l'action.

A propos de cette même bataille, j'ai lu dans l'*Eſſai ſur le ſiècle de Louis XIV* de M. *de Voltaire*, ce qui ſuit: *Turenne* eut l'honneur, dans cette journée, d'aider puiſſamment le Prince

» de *Condé*, & de contribuer à une victoire qui pouvoit l'humilier. Peut-» être ne fut-il jamais si grand qu'en » servant sous son émule. Il dégagea » lui-même le Maréchal *de Grammont* » qui plioit avec l'aîle gauche. Il prit » le Général *Beck* ». Que de belles choses M. *de Voltaire* attribue ici à *Turenne*! C'est dommage qu'il n'y en ait pas un mot de vrai. Quel fond peut-on faire sur les récits d'un pareil historien? Dans le temps que *Condé* triomphoit en Flandre, *Turenne* servoit en Allemagne, & s'y couvroit de gloire. L'aîle gauche que le Maréchal *de Grammont* commandoit à Lens ne plia point. Le Baron *de Beck*, qui de Postillon ou même de berger, s'étant fait soldat, étoit parvenu à la dignité de Maréchal Général de Camp & de Gouverneur du Duché de Luxembourg, fut percé de coups dans cette bataille de Lens, fait prisonnier, & conduit, baigné dans son sang, à Arras, où, peu de jours après, il mourut de douleur autant que de ses blessures.

Dans la même page de la *Henriade*,

quatre vers après ceux qui regardent le cheval, on lit ces deux au ſujet du Maréchal *de Biron* qui conſpira contre *Henri IV* :

Et ſon fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... Mais alors il étoit vertueux.

Dans la Tragédie de *Britannicus* du grand *Racine*, *Agrippine* dit à *Néron*;

J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même *Sénèque* & ce même *Burrhus*,
Qui depuis..... Rome alors eſtimoit leurs vertus.

Ce ne ſont pas là, Monſieur de ſimples imitations. Au reſte, je ne les relève que pour ajouter une nouvelle preuve à toutes celles que vous avez déja données du penchant de *M. de Voltaire* à s'enrichir du bien d'autrui.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Novembre 1770.

LETTRE XV.

La Jéruſalem Délivrée, Poëme Héroïque Italien du Taſſe, Nouvelle Edition, avec figures, 2 volumes in-8°.

LEs ſiécles des beaux Poëmes ſont paſſés & ne reviendront peut-être de long temps. Nous ſommes au ſiécle des belles éditions, & vous conviendrez Monſieur, que celui qui s'occupe utilement à faire paroître un Poëte célèbre ſous une forme plus agréable, plus élégante & plus digne de ſa réputation, mérite bien plus de la République des Lettres, que vingt auteurs inutiles de Poëmes médiocres.

Une édition riche, & ſur-tout correcte, de *La Jéruſalem Délivrée* du *Taſſe* nous manquoit. Entreprendre cette Edition, c'eſt rendre ſervice, non-ſeulement à l'Italie, mais encore à tous les Païs Lettrés. Le *Taſſe* eſt un de ces Poëtes qui font aimer & appren-

dre la Langue dans laquelle ils ont écrit. On doit l'imprimer & le lire partout où l'on imprime *Homère* & *Virgile*. Il eſt le ſeul Moderne qui, dans le genre de l'Epopée, mérite d'être mis à côté de ces deux Chantres immortels d'*Achille*, d'*Ulyſſe* & d'*Enée*. J'en ſuis fâché pour notre Nation ; mais nous attendons encore un Poëme Epique. Au reſte, s'il eſt un païs, après l'Italie, que doive le plus flatter une magnifique Edition de la *Jéruſalem Délivrée*, c'eſt la France, puiſque le Héros principal du Poëme eſt *Godefroi de Bouillon*. Je vais, Monſieur, vous donner une idée de cette Edition & des ſoins qu'on a pris pour la rendre également digne d'un Poëte ſi eſtimé & des regards du Public.

M. *Conti*, ancien Profeſſeur de la Langue Italienne à l'Ecole Royale Militaire, a conſacré, depuis pluſieurs années, tout le temps que lui laiſſent ſes occupations, à corriger un grand nombre de fautes qui s'étoient gliſſées dans ce Poëme par la négligence ou par l'ignorance des Imprimeurs, qui, pour la plûpart, & dans tous les païs du

monde, portent ces deux défauts presque au même degré. M. *Conti* a confronté plus de douze des meilleurs éditions différentes, & sur-tout celles de Florence & de Venise *in folio*, pour parvenir à donner un texte aussi pur qu'il peut être sorti des mains du *Tasse*. Aussi ose-t-il se flatter qu'on n'y trouvera pas une seule incorrection qui puisse lui être attribuée.

Comme il n'y a peut-être pas de Poëme qui, par le grand nombre & la variété des images, prête plus à la Peinture ou au Dessin que *La Jérusalem Délivrée*, on a donné à cette Edition un nouvel embellissement & un nouveau mérite que l'on doit au crayon du célèbre M. *Gravelot* & au burin des meilleurs Maîtres. Ces Gravûres sont au nombre de soixante huit, toutes plus intéressantes les unes que les autres. On doit se rappeller cette foule de situations vraiment pittoresques, dont est rempli le Poëme du *Tasse*; telles que le supplice d'*Olinde* & de *Sophronie* dont la guerrière *Clorinde* arrête l'exécution; les combats particuliers de *Tancrède* & de *Clorinde*, & sur-tout ce-

lui où le Héros donne la mort à ſon amante, ſans la connoître; l'entrée d'*Armide* au camp des Chrétiens & préſentée à *Godefroi* devant une foule de guerriers éblouis de ſes charmes; le combat de *Tancrède* & d'*Argant*; les amours d'*Armide* & de *Renaud*; les aventures d'*Herminie*; les douleurs de cette tendre amante lorſqu'elle trouve *Tancrède* bleſſé: tous ces tableaux & beaucoup d'autres qu'il ſeroit trop long de détailler ici, ſont rendus avec toute la vérité, l'expreſſion & les graces imaginables dans les Planches qui précèdent chacun des Chants; ces Chants ſont au nombre de vingt. Les culs-de-lampes qui ſe trouvent à la fin de chaque Chant, pour l'ordinaire au nombre de deux, étant un ornement moins ſérieux, on a cru pouvoir n'y admettre que des enfans repréſentant ou une allégorie relative au Chant où ils ſont placés, ou un fait mentionné, ſoit dans ce Chant, ſoit dans le ſuivant.

A la tête de tous les Chants ſe trouvent les Portraits en médaillons des divers Héros ou Héroïnes du Poëme.

Ces Portraits, pour le plus grand nombre, ont été dessinés d'après les Portraits originaux. Le médaillon du *Tasse* ouvre le premier volume, & celui de M. *Gravelot* le second. Cet habile Artiste méritoit bien de paroître à côté d'un Poëte, dont il augmente le lustre, & partage, pour ainsi dire, la gloire dans cette nouvelle Edition.

Si M. *Conti* ne l'a point proposée par souscription, c'est par une délicatesse qui lui fait honneur. On sçait que souvent les Souscripteurs se trouvent forcés par leurs engagemens de prendre un ouvrage qui répond mal à l'espérance qu'on leur en avoit fait concevoir par les promesses les plus capricieuses. Ici le Public s'en rapportera lui même à ses yeux & à son goût, avant d'acquérir l'Edition qu'on lui présente, & qui paroît dès à présent chez *Delalain*, *Durand* & *Molini* Libraires, le premier rue & à côté de la Comédie Françoise, les deux autres rue Saint Jacques. On n'en a tiré que cinq cens exemplaires en grand raisin fin d'Auvergne, afin que les épreuves

des Gravûres fuſſent toutes de la même beauté. Le prix en blanc eſt de 30 livres. Les amateurs en trouveront quelques exemplaires en papier de Hollande pour le prix de 48 livres en blanc. J'ai cette belle édition ſous les yeux, & je ne puis me laſſer d'admirer la pureté du texte, la beauté du caractère, du papier & des eſtampes qui la décorent. Les Arts de la Papeterie, de la Typographie, du Deſſin & de la Gravûre ont réuni tous leurs degrés de perfection pour compoſer ce chef-d'œuvre. Je voudrois, Monſieur, pouvoir vous indiquer tous les ſujets des grandes Planches & des Culs-de-lampes. Ce détail, quoiqu'aſſez ſtérile, ne laiſſeroit pas de vous faire plaiſir; mais vous en aurez bien davantage à parcourir vous même cette galerie délicieuſe de gravûres charmantes. L'exécution typographique fait beaucoup d'honneur aux Preſſes de *Quillau* Imprimeur rue du Fouarre. M. *Conti* a dédié ſon travail à M. *Earle*, jeune Anglois doué de toutes les qualités de l'eſprit & du cœur.

Discours sur le Projet d'une Histoire Philosophique du Génie François.

Ce *Discours, lû à l'Assemblée publique de l'Académie Françoise de Soissons le 7 Mai 1770, & présenté à Paris à l'Académie Françoise comme tribut littéraire* * *par M. Guillaume Germain Guyot, Chanoine & Doyen de l'Eglise de Soissons, Prédicateur ordinaire du Roi, Aumonier de Mgr. le Duc d'Orléans, l'un des Vingt de l'Académie de Soissons, Membre de la Société Royale de Nancy & de l'Académie de Caën*, forme une brochure de 74 pages, & se trouve à Paris chez *Ganeau* Libraire rue Saint Séverin. Ce projet d'une Histoire Philosophique de la Nation, se trouve déja exécuté en partie par l'Auteur même de ce Discours. M. l'Abbé *Guyot* se propose de

* L'Académie de Soissons fut établie en 1674 sous la protection de l'Académie Françoise, à laquelle elle est affiliée ; c'est en reconnoissance de cet honneur que celle-ci reçoit annuellement de sa protégée un tribut Littéraire, soit en vers, soit en prose, à la fête de Saint *Louis*.

peindre le génie François dans ſes différens âges, & d'aſſigner les époques préciſes des diverſes révolutions arrivées dans nos mœurs; l'objet du Diſcours, qu'il fait paroître aujourd'hui, eſt de rendre compte au public de l'ordre & du plan qu'il ſuivra dans cet ouvrage. Voici le point de vue ſous lequel il croit devoir enviſager une pareille hiſtoire. « Je me ſuis convaincu, dit-» il, que la Philoſophie ne pouvoit » avoir de plus noble emploi que d'ap-» pliquer ſon eſprit obſervateur à tous » les événemens qui ont diverſifié le » génie François, ſans le rendre mé-» connoiſſable, & qui l'ont amené, » par progrès, à l'état de conſiſtance » qu'il a pris dans le dernier ſiècle. Du » Franc & du Gaulois ſous *Clovis*, au » François ſous *Louis XV*, quelle ri-» che moiſſon pour un Philoſophe! » Que de ſiècle en ſiècle, & plus en-» core de race en race, combinant les » événemens & les mœurs, les actions » & les caractères, il obſerve dans leur » progreſſion la formation plus ou » moins lente du François dans la Po-» litique & la Morale, dans les Scien-

» ces & les Arts, dans tout ce qui in-
» téreſſe la grandeur ou la félicité de
» la Nation ; qu'il aſſigne exactement
» les nuances qui ont modifié, dans les
» différens ſiècles, les principes & les
» opinions ; que chaque époque mar-
» que les pas du génie & les révolu-
» tions des mœurs : il aura donné à
» notre Hiſtoire ce caractère Philoſo-
» phique que les *Suétones*, les *Tite-*
» *Lives*, les *Tacites* ont imprimé à
» l'Hiſtoire des Romains ; il aura peint
» les François dans les différens pério-
» des, comme un ſeul & même homme
» obſervé dans ſes différens âges. Et,
» comme la Philoſophie eſt vaine ſi
» elle n'apporte quelqu'avantage ſo-
» lide, il aura écrit en Philoſophe s'il
» a ſçu rendre à ſon ſiècle tous les âges
» qui l'ont précédé ».

Le Diſcours de M. l'Abbé *Guyot* renferme deux parties : il examine, dans la première, quelle doit être la marche d'une hiſtoire philoſophique du génie François ; dans la ſeconde, quels en ſont les écueils. L'Orateur jette d'abord un coup-d'œil rapide ſur toute la ſuite de notre hiſtoire,

& marque les époques auxquelles l'Hiſtorien Philoſophe doit s'arrêter pour examiner le génie, les mœurs & le caractère qui ont diſtingué le peuple François dans ces différens temps. Ces époques ſont les regnes de *Clovis*, de *Charlemagne*, de *Hugues-Capet*, les Croiſades, la priſon du Roi *Jean*, l'extinction de la féodalité ſous Louis XI, les factions des *Guiſes*, & le ſiecle de *Louis XIV*.

Dans la ſeconde partie, les obſtacles & les difficultés à vaincre dans l'exécution de cette Hiſtoire philoſophique, ſont l'obſcurité répandue ſur les premiers temps de notre Monarchie, l'incertitude des faits, la diverſité des récits ſur le même événement, & le grand nombre d'ouvrages que nous avons déja ſur cette matière. Je ne pouſſerai pas plus loin, Monſieur, l'analyſe de ce Diſcours; je me contenterai de vous en citer encore un morceau, pour vous donner une idée du ſtyle de l'Auteur. Après avoir indiqué les principales cauſes politiques des grands événemens de notre Hiſtoire. » Combien d'autres

» points de vue, dit Monsieur l'Abbé » *Guyot*, solliciteront encore l'atten- » tion de l'Historien Philosophe, soit » que, par les Croisades, ensuite par » la découverte du Nouveau Monde, il » voye le commerce s'établir avec une » peine extrême dans l'intérieur d'une » Nation dont le génie s'effarouche fa- » cilement des obstacles & se con- » sume par les lenteurs; & qui, dans » la situation la plus brillante de son » commerce, n'a pu se dépouiller de » ses préjugés contre l'état de commer- » çant. La lumière des Sciences & des » Arts eut, dans sa chaleur, l'effet du » soleil. Comme lui, par une fermen- » tation forte, elle éleva du sol de la » France des vapeurs grossières qui in- » terceptèrent son éclat. Les discus- » sions minucieuses & burlesques de » la Scholastique, la grossièreté de la » Critique, le chaos des Erudits & des » Orateurs, la bigarrure de leurs com- » positions, qui épuisoient les axiomes » de toutes les langues & les méta- » phores sacrées & profanes; les mys- » tères de la Religion mêlés aux farces » les plus indécentes; une Poësie gi-

» ganteſque dans ſes images, puerile-
» ment laborieuſe dans ſa méchanique ;
» une Juriſprudence qui ſe reſſentoit
» encore des combats judiciaires, &
» dont la marche déja plus avancée
» ne ſecouoit encore qu'avec peine une
» crédulité ſuperſtitieuſe ſur la magie
» & les préjugés des factions ; une phy-
» ſique auſſi embrouillée ſur les effets
» que ſur les cauſes : voilà les derniers
» préludes du ſiècle des *Kirkers*, des
» *Bourdaloues*, des *Rouſſeaux*, des
» *Deſcartes*, des *Mallebranches*, des
» *Petaux*, des *Boſſuets*, des *Cor-*
» *neilles*, des *Racines* & des *Mo-*
» *lieres*. De ces vapeurs qui avoient
» offuſqué la renaiſſance des lettres, il
» ne reſta, dans le beau ſiècle de *Louis*
» *XIV*, que la roſée qui pouvoit les
» fertiliſer. Les écarts avoient préparé
» la méthode, & le faux merveilleux
» approfondi avoit amené la Nation au
» goût du vrai & du beau.

Une nouvelle Hiſtoire philoſophique des mœurs de notre Nation, ne ſçauroit être qu'une répétition de pluſieurs autres ouvrages que nous avons déja. Pour en citer quelques-uns,

l'*Abrégé Chronologique* du Préſident *Hénault* & l'*Hiſtoire de France* de M. l'Abbé *Velly*, ne laiſſent preſque rien à deſirer en ce genre. Le ſtyle de M. l'Abbé *Guyot*, comme vous pouvez en avoir jugé, Monſieur, par les morceaux que je viens de rapporter, eſt incorrect, diffus, embarraſſé. Il annonce, dans une des notes qui terminent ſon Diſcours, que ſon *Hiſtoire Philoſophique du Génie François* ſera écrite du même ſtyle. Je crois que l'Auteur eût fait prudemment de ne pas en prévenir le Public.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Novembre 1770.

Fautes eſſentielles à corriger dans ce volume.

Page 63 lig. 6, *ornano*, liſez *tornano*; il y a *tornano*; mais le *t* n'eſt pas bien marqué.

Page 70 lig. 7, *amore ſe*, liſez *amore e ſe*

Page 191 lig. 9, *l'angle d'un autre angle*, liſez *l'ombre d'un autre angle*.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTERAIRE 1770.

LE DÉSERTEUR *Drame en trois Actes, en proſe, mêlé de Muſique ; par M. Sedaine.* page 3

LE VÉRIDIQUE, *ou Mémoires de M. de Villarville, Hiſtoire véritable, par un Menteur.* 18

AVIS TYPOGRAPHIQUE. 20

LES SOUPIRS D'EURIDICE *aux Champs Elyſées, par l'auteur de* Garrick ou les Acteurs Anglois. 22

NOUVELLE ANTHOLOGIE FRANÇOISE, *ou Choix des Epigrammes & Madrigaux de tous les Poëtes François depuis Marot jusqu'à ce jour.* 34

RÉQUISITOIRE *de M. Séguier, Premier Avocat Général, Imprimé par ordre exprès de* SA MAJESTÉ. 44

DICTIONNAIRE *pour l'intelligence des Auteurs Classiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes, &c, par M. Sabbathier Professeur au Collège de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même ville.* 53

TRADUCTION *libre de deux Chansons Italiennes de Métastase.* 62

RELATION *du premier Voyage fait au Volcan de l'Isle de Bourbon par M.*

de Crémont, Commiſſaire Ordonnateur dans cette Iſle. 73

LE DÉSERTEUR, *Drame en cinq Actes & en proſe, par M. Mercier.* 98

INSTITUTION *de la jeune Nobleſſe.* 111

ALMANACH *Encyclopédique de l'Hiſtoire de France.* 114

ABRÉGÉ *des Leçons de Philoſophie* (en Latin) *par M. Caron, Maître-ès-Arts, Vice-Chirurgien-Major à l'Hôtel Royal des Invalides.* 117

PROPORTIONS *Géométrales du Cheval.*

L'OBSERVATEUR FRANÇOIS A LONDRES, *ou Lettres ſur l'état préſent de l'Angleterre relativement à ſes forces, à ſon commerce & à ſes mœurs,* N° 16, 17, 18, 19 & 20. 121

LA SARCOTHÉE *& le Panégyrique de l'Empereur Charles-Quint, Poëmes* (en Latin) *avec un Traité de la Poëſie-Héroïque, par Maſenius ; on y a joint une Paraphraſe des Lamentations de Jérémie par M. Grenan.* 138

DIALOGUE *de Cicéron ſur l'Amitié.* 143

ELOGE *de la Ville de Moukden & de ſes environs ; Poëme compoſé par* KIEN-LONG, *Empereur de la Chine & de la Tartarie, actuellement regnant.* 145

EPÎTRE *au Roi de la Chine ſur ſon Recueil de vers qu'il a fait imprimer.* 175

VOYAGE *Aſtronomique & Géographique dans l'Etat de l'Egliſe, entrepris par l'ordre & ſous les auſpices du Pape*

Benoît XIV, pour mesurer deux degrés du Méridien, & corriger la Carte de l'Etat Ecclésiastique, par les PP. Maire & Boscovich, de la Compagnie de Jésus; traduit du Latin, augmenté de notes & d'extraits de nouvelles mesures de degrés faites en Italie, en Allemagne, en Hongrie & en Amérique; avec une nouvelle Carte des Etats du Pape, levée géométriquement. 182

LETTRE *de M. le Comte de Golowkin à M. de Chamousset, sur l'établissement de la nouvelle Compagnie d'Assûrance pour la santé.* 195

CATALOGUE *de l'Œuvre de Ch. Nic. Cochin fils, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Censeur Royal, Garde des Dessins du Cabinet de Sa Majesté,*

Secrétaire & Hiſtoriographe de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture : par Charles Antoine Jombert. 205

COURS *de Phyſique Expérimentale, par M. Sigaud de la Fond,* 216

SOPHONISBE, *Tragédie de Mairet, réparée à neuf.* 217

DICTIONNAIRE *Hiſtorique des Cultes Religieux établis dans le monde depuis ſon origine juſqu'à préſent, &c, &c, &c.* 247

LETTRES *d'un Perſan en Angleterre, à ſon ami à Iſpahan, ou Nouvelles Lettres Perſannes, où l'on trouve la continuation de l'Hiſtoire des Troglodites commencée par M. de Monteſquieu; Traduction libre de l'Anglois.* 267

TRAITÉ *de l'Electricité, par M. Sigaud de la Fond, Professeur de Mathématiques, Démonstrateur de Physique Expérimentale, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, des Académies des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Electorale de Bavière.* 281

ODE *à l'IMPÉRATRICE REINE, par M. l'Abbé Corbin.* 285

ELOGE *de Pierre Terrail, dit le Chevalier Baïard, sans Peur & sans Reproche, suivi de Notes Historiques, Morales & Critiques; par M. Cossonn Professeur en l'Université de Paris au Collège Mazarin.* 289

STANCES *à la Ville de Mézières à l'occasion du présent qu'elle a fait à mon Frère, qui lui a dédié son Eloge*

du Chevalier Baïard. 299

NOUVELLE MÉTHODE DE GÉOGRAPHIE, *précédée d'un Traité de la Sphère & des Elémens de Géométrie, & terminée par une Géographie Sacrée; avec un Discours Préliminaire sur l'origine & l'utilité de cette Science, & une Table des Longitudes & Latitudes des principales villes du monde, conforme aux Observations de Mrs de l'Académie des Sciences & autres Astronomes, dédiée à* MADAME, *par M. l'Abbé Compan Avocat au Parlement.* 300

LETTRE *de M. Barbeau de la Bruyère à l'Auteur de ces Feuilles sur la Géographie qui se débite sous le nom de M. l'Abbé Compan.* 301

DICTIONNAIRE *de Littérature, dans*

lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'Eloquence, à la Poësie & aux Belles-Lettres, & dans lequel on enseigne la marche & les règles qu'on doit observer dans tous les ouvrages d'esprit : par M. l'Abbé Sabatier de Castres. 314

NOUVEAUX SUCCÈS *de M. Worlock dans le traitement de la Petite Vérole, soit Naturelle, soit Artificielle.* 328

LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur deux petits Plagiats & sur une erreur historique de M. de Voltaire.* 333

LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE, *Poëme Héroïque Italien du Tasse.* 339

DISCOURS *sur le Projet d'une Histoire Philosophique du Génie François.* 345

Fin de la Table des Matières de ce septième volume de l'Année Littéraire 1770.

WIDENER LIBRARY
HX 1161 0